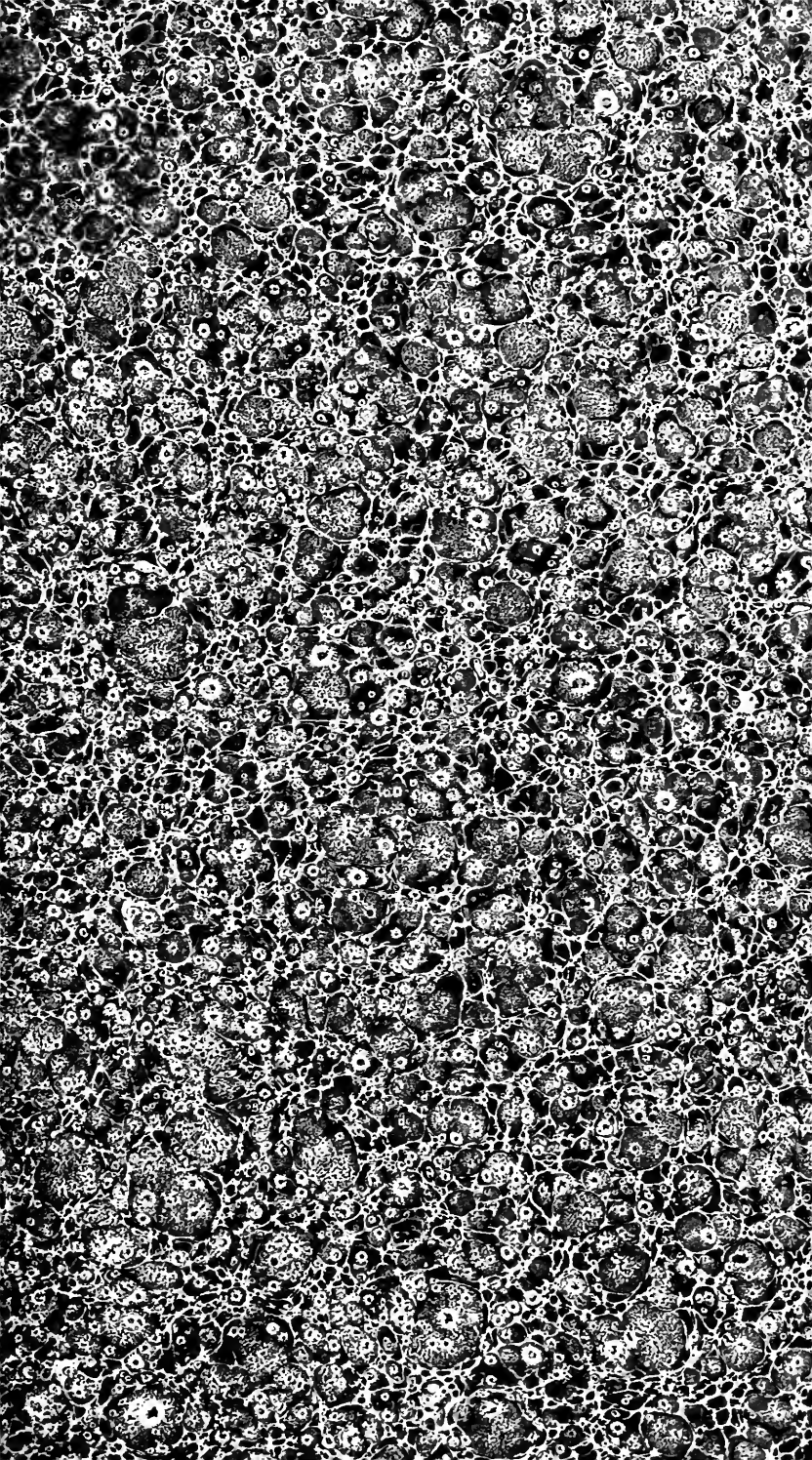
THE
WILLIAM R. PERKINS
LIBRARY
OF
DUKE UNIVERSITY

Rare Books



RÉSUMÉ

DES

PRINCIPES DE LA GUERRE

D'APRÈS L'OUVRAGE POSTHUME

DU GÉNÉRAL DE CLAUSEWITZ,

PAR M. LE MAJOR

LOUIS DE SZAFRANIEC BYSTRZONOWSKI.

—

Extrait du Spectateur Militaire.

—

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE

DE **J. DUMAINE**, NEVEU ET SUCCESSEUR DE **G. LAGUIONIE**

(Maison Anselin)

Rue et passage Dauphine, 36.

1846

RÉSUMÉ

DES

PRINCIPES DE LA GUERRE

D'APRÈS L'OUVRAGE POSTHUME

DU GÉNÉRAL DE CLAUSEWITZ,

PAR M. LE MAJOR

LOUIS DE SZAFRANIEC BYSTRZONOWSKI.

—

Extrait du Spectateur Militaire.

—

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE

DE **J. DUMAINE**, NEVEU ET SUCCESSEUR DE **G. LAGUIONIE**

(Maison Anselin)

Rue et passage Dauphine, 36.

1846

PARIS. IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

B997R

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC DE NEMOURS.

MONSEIGNEUR,

L'honneur que V. A. R. daigne me faire en acceptant l'hommage de mon travail, en est la récompense la plus flatteuse et la plus noble. Le jugement favorable de V. A. R. sur un ouvrage militaire en constate le mérite. Pour moi, ce jugement est d'autant plus précieux, qu'il me donne lieu d'espérer que j'ai rempli fidèlement la tâche, imposée jadis par un auguste désir.

En Allemagne, mais surtout en Prusse, où l'armée possède une instruction solide et un véritable esprit de corps, les ouvrages du général de Clausewitz jouissent de la plus haute considération. En essayant de mettre leur résumé à la portée des lecteurs français, mon désir a été de payer une dette de reconnaissance à l'armée dans les rangs

de laquelle j'ai trouvé en Afrique une hospitalité si bienveillante, et à laquelle m'attachent tant de liens et de souvenirs traditionnels. Je sais, d'ailleurs, que c'est en tâchant de lui être utile qu'on peut mériter le mieux le suffrage de V. A. R.

Je suis avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse Royale,

Le très humble, très obéissant
et très dévoué serviteur,

LOUIS DE SZAFRANIEC BYSTRZONOWSKI.

RÉSUMÉ

DES

PRINCIPES DE LA GUERRE

D'APRÈS L'OUVRAGE POSTHUME

DU GÉNÉRAL DE CLAUSEWITZ.

PAR M. LE MAJOR

LOUIS DE SZAFRANIEC BISTRZONOWSKI.

PRÉFACE.

Les écrits militaires du général prussien M. de Clausewitz ne sont connus en France que très superficiellement. L'étendue même de l'ouvrage, la difficulté de la langue, font que la connaissance de cet illustre écrivain n'est accessible qu'à un très petit nombre de lecteurs. En outre, comme le général de Clausewitz a peu ménagé dans ses écrits les idées de certains écrivains qui croyaient posséder le monopole de la science, il a été attaqué avec violence, et surtout avec injustice. Il ne nous convient pas d'entamer à ce sujet une polémique, et de relever l'inexactitude des critiques qui lui ont été adressées. Le fait est que les jugements erronés qu'on a portés sur ses ouvrages, joints au peu de clarté qu'on reproche en général aux écrivains allemands, font que le général de Clausewitz est très

mal apprécié en France. L'objet de cette publication est de remplir cette lacune. Tous les hommes de guerre à qui la langue allemande est familière rendent la plus haute justice aux talents du général prussien, et il est d'autant plus urgent de pouvoir apprécier ses écrits en France, qu'ils font autorité chez des voisins sérieux et puissants, qu'elle pourrait avoir un jour à combattre, si une rivalité accidentelle l'emportait par hasard sur les intérêts d'une alliance qui semble pour ceux-ci comme pour celle-là la plus naturelle en Europe.

Le Prince Royal, dont la mémoire est si chère à l'armée, voulut la doter d'une traduction des ouvrages du général prussien. L'exécution présenta des difficultés qui firent renoncer à une entreprise commencée. L'idée d'un résumé de la partie didactique fut alors présentée au prince, et il daigna l'encourager. Le temps malheureusement ne permit point que ce travail commencé sous les auspices de S. A. R. le duc d'Orléans, soumis à sa haute approbation, pût paraître avec son appui. En publiant cet ouvrage, nous croyons faire une chose utile, et nous croyons en même temps répondre à l'auguste vœu d'un prince si cher aux cœurs français.

Les œuvres du général de Clausewitz se composent de 10 volumes, dont le premier parut en 1832, un an après la mort de l'auteur. Les trois premiers qui ont pour titre *De la guerre* (vom kriege), et dont nous présentons le résumé, forment la partie didactique de l'ouvrage. Le quatrième volume est consacré à la campagne d'Italie de 1796 : les remarques qui suivent le récit sont tracées de main de maître. Le cinquième et le sixième volumes traitent des campagnes d'Italie et de Suisse en 1799. Leur récit et les obser-

vations de l'auteur lui ont valu plus particulièrement le mauvais vouloir de l'archiduc Charles (d'Autriche) et du général Jomini. Le septième volume renferme plutôt des ébauches (mais très précieuses) qu'un récit complet des campagnes de 1812, 1813 et 1814. Le huitième volume contient la campagne de 1815. On y reconnaît partout le caractère éminemment ferme, énergique et pratique du général de Clausewitz. Les neuvième et dixième volumes se composent des écrits de la jeunesse de l'auteur. Ce sont des considérations générales, mais très piquantes et très instructives, sur différentes campagnes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles. On y voit percer le talent de l'homme supérieur qui rendit depuis à son pays de si grands services dans la carrière active qu'il avait embrassée, et dont les travaux sont si précieux pour la science militaire.

Nous ne pouvons terminer cet avant-propos sans y joindre une courte biographie de l'illustre écrivain dont nous nous occupons.

Charles de Clausewitz naquit le 1^er^ juin 1780, à Burg, petite ville de la Saxe ducale : il est mort le 16 novembre 1831, à Breslau en Silésie, inspecteur d'artillerie. Son père, après avoir servi comme officier dans les armées du roi Frédéric II pendant la guerre de Sept-Ans, avait obtenu en récompense de ses bons services un emploi dans l'administration de la ville de Burg. Le jeune Charles de Clausewitz, favorisé par les mérites de son père, entra, à l'âge de douze ans, comme cadet dans le régiment du prince Ferdinand de Prusse. Il prit part à la guerre de 1792 contre la France, et assista au siége de Mayence. Un an plus tard, en 1793, il obtint le grade d'officier. Entré si

jeune dans l'armée, emporté dans le tourbillon d'une vie active avant d'avoir commencé son éducation, Clausewitz sentait vivement combien son instruction était arriérée. Mais la paix ayant été faite, le régiment de Clausewitz fut envoyé en garnison dans une petite ville qui n'offrait aucune ressource intellectuelle. Malgré tous ces obstacles et le peu de ressource dont il pouvait disposer pour les combattre, Clausewitz s'appliqua à les vaincre avec une ardeur extraordinaire. Peut-être ces efforts n'eussent-ils pas été couronnés de succès, si par bonheur pour lui et pour l'art auquel ses écrits ont rendu de si grands services, il n'eût eu pour colonel M. de Scharnhorst.

Cet homme supérieur à qui la Prusse doit en grande partie les glorieux résultats de sa dernière lutte, découvrit dans Clausewitz le germe de ses brillantes qualités, et le fit entrer à l'École royale militaire de Berlin, où les jeunes officiers prussiens reçoivent leur dernière instruction. C'est durant cette période de 1801 à 1803 que les talents et le génie de Clausewitz se développant, lui valurent l'amitié de Scharnhorst. Ce doux sentiment, basé sur une estime réciproque, ne se démentit jamais. Appuyé par Scharnhorst, Clausewitz fut nommé aide-de-camp du prince Auguste de Prusse en 1803, en sortant de l'École militaire. C'est en cette qualité qu'il assista en 1806 à la bataille d'Iéna. Le prince Auguste ayant été fait prisonnier, Clausewitz qui combattait à ses côtés éprouva le même sort. Après la paix de 1807, il rentra en Prusse, et fut placé auprès du général de Scharnhorst comme chef de division dans les bureaux de la guerre. Depuis, en 1810, il fut nommé professeur à l'École royale militaire, et chargé de l'instruction militaire du prince royal de

Prusse. Le mémoire qui termina cette instruction au commencement de l'année 1812, traduit en entier, se trouve à la fin de cet écrit.

Cette époque, et plus particulièrement les années de 1809 à 1812, forment la plus belle page de la vie du général de Scharnhorst. Animé d'un véritable patriotisme, il mit tout en œuvre pour réorganiser l'armée prussienne. La catastrophe d'Iéna l'avait abattue, et le traité de Tilsitt l'avait réduite à un effectif de 42,000 hommes. Les vues de Scharnhorst et de ses amis tendaient à relever l'armée en Prusse, et par là à assurer l'indépendance du pays. Noblement secondé, malgré les obstacles de la surveillance française et surtout malgré les efforts de cette masse d'hommes pusillanimes qui dans le malheur désespèrent de leur pays, afin de n'être pas obligés à de nouveaux sacrifices, Scharnhorst atteignit son but. Au commencement de 1812, l'effectif de l'armée ne dépassait pas le chiffre fixé par le traité, mais 150,000 hommes avaient passé par le service actif, et pouvaient, au premier appel, entrer dans les cadres élastiques de l'armée. Cependant le traité de 1812, conclu entre la France et la Prusse, arrêta les efforts des patriotes allemands. Le général de Scharnhorst, rendu suspect, quitta le ministère, et se retira comme inspecteur des places en Silésie. Il s'effaçait par là, et cependant ayant l'œil ouvert, il était en position de faire profiter la Prusse des événements. Avant de quitter le ministère, Scharnhorst obtint du roi de Prusse que, tout en obtempérant aux désirs de la France qui demandait la nomination du général Grawert au commandement du corps auxiliaire, on lui donnât comme second le général York. La perspicacité, le dévouement du général

Scharnhorst dans toute cette négociation sont vraiment au-dessus de tout éloge.

Les amis du général Scharnhorst qui, comme lui, rêvaient l'indépendance de leur pays, voyant son asservissement complété par le traité d'alliance avec la France, quittèrent le service prussien pour entrer à celui de la Russie. Ce furent le colonel de Gneisenau, depuis chef d'état-major du maréchal de Blücher (mort lui-même maréchal), le major de Boyen, aujourd'hui ministre de la guerre, le lieutenant de Clausewitz, mort lieutenant-général, et plusieurs autres. Il ne viendra probablement à l'esprit de personne de confondre l'action de ces officiers prussiens avec celle du militaire qui abandonne son drapeau. De nos jours les Condottieri ont disparu, et ceux qui n'ont pas le bonheur de servir dans une armée nationale ont le devoir, sous peine de l'infamie, de rester fidèles à leur uniforme et à leur épaulette. En effet que serait l'armée, que serait un militaire s'il abdiquait sa nationalité, s'il reniait son honneur? Si quelquefois le Code pénal ne peut atteindre le transfuge, la conscience des militaires dont l'honneur, de quelque pays qu'ils soient, ne fait qu'une famille, cette conscience l'atteint et le repousse toujours. Au moment où Clausewitz et les autres officiers prussiens entraient au service de la Russie qui se préparait à combattre la France, celle-ci était à la vérité l'alliée de la Prusse. Mais cette alliance était toute diplomatique, tandis que le sentiment national hostile à la France voyait en elle un oppresseur qu'on devait combattre à outrance, afin de briser le joug qu'elle avait imposé à la Prusse.

Clausewitz arriva donc au commencement d'avril 1812 à Wilna où était le grand quartier-général russe.

En qualité d'officier d'état-major, il fut attaché à plusieurs généraux russes, assista à toutes les péripéties de ce grand drame, et arriva de la grande armée russe vers la fin de novembre 1812, auprès du général Wittgenstein. Clausewitz se trouva ainsi dans les circonstances les plus importantes auprès des deux armées russes les plus actives. Aussi son récit simple et ferme est plein de détails les plus intéressants et les plus instructifs. Attaché au quartier-général de Wittgenstein, il contribua beaucoup au succès des démarches du général russe Diebitsch, mort maréchal pendant la guerre de Pologne, auprès du général York, commandant le corps auxiliaire prussien. C'est sans contredit l'événement qui contribua le plus à faire prendre à la catastrophe de la retraite de Russie les proportions gigantesques qu'elle atteignit.

La convention du général York laissant le pays ouvert, fit franchir aux Russes la frontière, où ils s'arrêtaient déjà, les entraîna sur les pas des débris de l'armée française, et détermina le mouvement de la Prusse. A cette occasion Clausewitz fut envoyé par l'empereur Alexandre auprès du roi de Prusse, dans le quartier-général duquel il trouva ses anciens amis Scharnhorst et Gneisenau. Depuis il prit part à tous les combats de cette campagne jusqu'à l'armistice en juin 1813. Encouragé par ses amis (Scharnhorst et Gneisenau), il employa les loisirs du moment pour rendre compte dans un petit écrit des événements de 1813. C'est une œuvre pleine de verve, et de cette inspiration que l'homme d'action éprouve toujours lorsqu'il se trouve sur le terrain d'une lutte suspendue. C'est encore à cette époque que Clausewitz, soutenu par ses amis, put combattre et montrer la

nullité des avis de ces esprits pédantesques, forts sur des systèmes, des théories, des principes géométriques, mais incapables de les appliquer sur le terrain, dont enfin les noms peuvent figurer dans des bibliographies, mais non dans les bulletins d'une armée.

Le général de Scharnhorst étant mort à la suite de ses blessures, Clausewitz quitta le quartier-général prussien, et vint reprendre son poste dans l'armée russe. Chef de l'état-major du corps commandé par le général de Walmoden, il fit en cette qualité la seconde partie de la campagne de 1813 et celle de 1814. Après la paix, comme lieutenant-colonel, il prit le commandement de la légion russo-allemande qui avait fait partie jusqu'alors du corps du général de Walmoden.

Le retour de l'Empereur Napoléon ayant rallumé de nouveau la guerre en 1815, Clausewitz la fit comme colonel et chef d'état-major du 3e corps de l'armée prussienne sous les ordres du général de Thielman. Ce corps prit une part très active à la bataille de Ligny et au combat de Wawres, dont les excellentes dispositions ont été arrêtées d'après les avis de Clausewitz.

Après la paix il demeura chef d'état-major du corps d'armée rhénan, et commença à Coblentz, en 1816, à rédiger ses idées sur la guerre, que les dernières années d'une lutte si gigantesque avaient mûries en lui. Mais, en 1819, ayant été nommé général et créé directeur de l'École militaire à Berlin, alors seulement il put se livrer à ses travaux avec toute l'ardeur et toute l'énergie dont il était doué. C'est pendant cette période jusqu'en 1830 que le général de Clausewitz ébaucha les ouvrages qu'il nous a laissés,

et qu'il n'eut pas le temps de revoir et de terminer. En 1830, nommé inspecteur de l'artillerie en Silésie, il se rendit à Breslau. Rappelé bientôt à Berlin, il devint chef d'état-major du maréchal comte de Gneisenau. La Révolution de Juillet inquiétant la Prusse lui fit faire des préparatifs de guerre. Mais la lutte de la Pologne contre la Russie gagnant chaque jour en importance, tandis que les affaires sur le Rhin prenaient une tournure plus pacifique, le maréchal de Gneisenau, nommé général en chef de l'armée prussienne dans les provinces orientales, se rendit à Posen au printemps de 1831, accompagné du général de Clausewitz. Le maréchal de Gneisenau y mourut ; et comme les événements perdaient de leur importance, l'armée des provinces orientales fut dissoute. Clausewitz revint alors à Breslau pour y exercer ses fonctions d'inspecteur. Mais à peine rentré au lieu de sa destination, il y mourut le 16 novembre 1831, âgé seulement de cinquante-un ans.

Franc et loyal, ferme et énergique presque jusqu'à la rudesse, Clausewitz était d'une rare activité. Également aimé et estimé par ses supérieurs comme par ses inférieurs, ses talents comme son caractère lui ont assuré pour toujours une place élevée dans l'esprit de l'armée prussienne. Un ouvrage anonyme sur l'art de la guerre se mit sous le patronage de Clausewitz pour se rendre populaire, en annonçant qu'il renfermait la correspondance d'outre-tombe de ce général.

Si quelquefois le style du général, dans la partie philosophique de la guerre, devient subtil et métaphysique, en revanche il est concis, nerveux, souvent d'une énergie entraînante et d'une logique ir-

résistible. Cette vigueur de style est le reflet de son caractère. Dans tous ses ouvrages on ne trouvera pas une phrase banale, et surtout pas une phrase où il sacrifie sa conviction aux exigences de sa position. Il est vrai que Clausewitz écrivant pour les siens, pour le pays et le prince auquel il avait rendu de si grands services, n'avait pas besoin de sacrifier sa conviction à d'autres considérations. Lorsqu'on sert son pays avec honneur, lorsqu'on possède l'estime de son souverain, le respect de ses concitoyens, on a atteint le but que l'homme de bien peut se proposer, et acquis le droit de dire la vérité dans toute son étendue. Il n'en est pas de même pour ceux qui, ayant pactisé avec l'étranger, le servent même contre leur pays. Pour eux plus d'honneur, plus d'estime. Ils ont pour but de faire leur carrière; ils sont donc obligés souvent de transiger avec la science qu'ils enseignent comme ils ont transigé avec l'honneur, et pour ne pas heurter le pouvoir qu'ils encensent, ils sont forcés de sacrifier la vérité, de la cacher par des phrases banales et des jugements erronés.

CHAPITRE Ier.

CARACTÈRE DE LA GUERRE.

I. *Définition de la guerre.*

La guerre est un acte de force par lequel on veut imposer sa volonté à son ennemi; la guerre est donc le *moyen* dont on se sert, et la soumission de l'ennemi est le *but* qu'on se propose. Il n'y a pas de limites dans

l'emploi du moyen pour arriver au but qu'on veut atteindre. Celui des deux partis qui pousse les choses à l'extrême est sûr d'avoir le dessus et de faire la loi à son adversaire ; et à la guerre il n'y a pas de fautes plus grandes que celles qu'on aurait commises par nonchalance ou par longanimité. Si les guerres modernes des nations civilisées sont moins inhumaines que celles d'autrefois, ce n'est pas la philanthropie qui modifie le principe sévère de la guerre, c'est l'intérêt mieux entendu. On fait donc des efforts incessants pour détruire les moyens de défense de son adversaire. Mais ce désir étant commun aux deux partis, leurs efforts réciproques, d'après la stricte application de la théorie, devraient être poussés à l'extrême, car nécessairement tant qu'on n'a pas la certitude d'avoir réduit son ennemi à l'impuissance de nuire, on est forcé de faire de nouveaux sacrifices, soit pour entretenir la lutte, soit pour conserver sa supériorité. En principe, la guerre et ses efforts devraient donc toujours être poussés à l'extrême. Cependant en pratique les choses ne se passent pas ainsi, et le principe énoncé ci-dessus se trouve modifié; premièrement, parce qu'aucun des deux partis ne voulant faire des efforts superflus, chacun juge son adversaire sur les préparatifs qu'il fait, et non sur ceux qu'il pourrait et qu'il devrait faire; secondement, parce qu'il est impossible d'employer sur-le-champ toutes les forces dont on peut disposer, car si l'armée d'un pays est réunie, sa population, ses alliés ne le sont pas.

La guerre se trouve encore modifiée dans la pratique parce qu'elle n'est que l'instrument et non le but de la politique. En théorie la guerre ne connaît que l'application extrême de la force absolue; mais en pratique

la politique ne lui fait faire que des efforts subordonnés au résultat qu'il s'agit d'obtenir. Tant que ce résultat n'est que d'un mince intérêt, les efforts le sont aussi, et la guerre elle-même est peu sanglante. Elle ne reprend ses droits, elle ne devient une guerre absolue, extrême dans ses efforts, que si le but est grand, ou s'il s'agit de défendre l'indépendance nationale. C'est ainsi qu'on peut se rendre raison des différents degrés d'intensité qui existent entre la guerre d'extermination, où l'on combat pour l'existence nationale, et la neutralité armée où l'on veut avoir l'air d'être prêt à tout événement.

Le caractère de la guerre implique une continuité d'efforts, parce que toute perte de temps est irréparable, et parce qu'une activité continuelle enflamme les passions qui font supporter facilement tous les sacrifices, affronter tous les dangers. Telle se présente la guerre dans la stricte application de sa théorie; mais, en pratique, il arrive souvent que les opérations s'arrêtent et demeurent dans une sorte de stagnation. Plusieurs raisons peuvent y contribuer, ou bien les opérations manquent de but positif, ou bien le but recherché ne répond pas au danger auquel on s'exposerait en le poursuivant, ou bien encore si le chef n'a pas assez de confiance en soi, ou en son armée, il se place sur la défensive qui est une forme de combat plus avantageuse : quelquefois aussi le chef se fait une fausse idée de la supériorité de son ennemi que d'ordinaire on est porté à s'exagérer. Plus il y a de stagnation par une de ces raisons dans les opérations de la guerre, plus il faut se guider par le *calcul des probabilités*. La guerre devient alors un jeu où le *hasard* et le *courage* jouent les principaux rôles.

Mais le plus souvent l'inaction à la guerre est une preuve évidente qu'on agit avec mollesse, soit parce que son but est médiocre, soit aussi parce que les chefs des deux côtés sont des hommes vulgaires. Le courage et la confiance en soi-même sont absolument nécessaires à la guerre pour accomplir quelque chose d'important; rarement on a des données sûres, positives, et alors il faut risquer pour réussir; souvent même l'audace n'est que de la prudence, c'est de la circonspection envisagée sous un autre point de vue. La guerre opérant avec des masses animées ayant à faire à des forces morales, ne peut avoir rien d'absolu et de positivement certain. Très souvent on n'obtient le succès qu'en le brusquant, en risquant même beaucoup.

La guerre chez les nations civilisées a toujours été l'instrument de la politique, dont le but réagit toujours sur la guerre elle-même, et cela pendant toute sa durée. Il faut donc avant tout bien déterminer la valeur du motif qui fait éclater la guerre, afin que le plan soit à la hauteur de ce motif, qu'il ne le dénature pas, c'est-à-dire que dans le cas où il s'agit de l'existence d'une nation, on ne pense à la sauver par des efforts, bons à peine pour obtenir quelques concessions dans un traité de commerce. Ainsi il est de la plus haute importance, non seulement de connaître les motifs et les circonstances qui font naître la guerre, mais encore il est décisif pour tout son cours, de savoir bien apprécier le genre de la lutte dans laquelle on s'engage. En résumé, on peut dire que les chances de la guerre dépendent de son but politique, des passions qui animent les peuples ennemis, du hasard et des probabilités, de la valeur des armées, et enfin du degré d'audace et du talent des chefs réciproques.

II. *Des moyens et du but de la guerre.*

A la guerre il y a trois choses à considérer chez son ennemi : son armée, son pays, sa volonté. L'armée ennemie doit être détruite, c'est-à-dire mise dans l'impossibilité de continuer la lutte : le pays doit être occupé ; et si cela ne suffit pas encore pour abattre la volonté de l'ennemi, il faut la dompter en poursuivant ses opérations, et alors les forces physiques comme les forces morales du vaincu finiront par s'épuiser. Ceci est une conséquence naturelle de ce qui précède ; la guerre n'étant que l'instrument de la politique, elle ne peut pas être un acte de passion, mais de calcul ; or, si les sacrifices qu'on fait sont plus grands que la valeur du but qu'on se propose, la volonté la plus opiniâtre est obligée de se rendre à la force de la raison. Si l'on ne veut que lasser son adversaire par la durée de la lutte, il faut alors se contenter des plus petits avantages, parce qu'ils ne demandent qu'un faible déploiement de force qu'ils permettent de n'employer que successivement, ce qui réduit la lutte à une pure défensive. Une lutte pareille n'ayant qu'un but négatif, ne peut pas donner de prompts résultats, qu'on ne trouve que dans sa durée. Cette forme de combat, employée par le faible contre le fort, sert le premier, et finit par lasser le second.

On arrive ainsi à marquer la différence entre l'*offensive* et la *défensive ;* les avantages de celle-ci consistent uniquement en ce qu'elle ne se propose que des résultats négatifs, tandis que l'offensive vise à un résultat positif. Or, c'est un axiome incontestable en fait de guerre, que plus il y a d'avantages dans

le but qu'on se propose, et plus il faut courir de risques.

Le but de la guerre peut varier indéfiniment, car entre le projet de renverser son adversaire et celui d'aider un allié il y a une grande différence.

Le moyen le plus efficace à la guerre est *le combat;* son but est de détruire les forces de l'ennemi : aussi bien les forces physiques que les forces morales. Une victoire remportée sur une partie de l'armée ennemie, dans un combat décisif réagit moralement sur tous les autres corps, car l'effet moral est comme un fluide qui finit par se répandre également dans l'esprit de toutes les troupes de la même armée ; et cette réaction est proportionnée à l'importance de la victoire, considérée en elle-même, et à l'importance du corps battu. Bien que le combat soit le moyen le plus efficace pour arriver à la destruction des forces ennemies, on hésite quelquefois à l'employer, parce qu'il est le plus dangereux, et que même malgré les avantages qu'il procure il affaiblit l'armée victorieuse. En 1812, Napoléon avait besoin d'une victoire; cependant à la Moscowa il aima mieux la prendre moins complète que d'affaiblir sa réserve en engageant la garde. Dans le cas donc où l'on recule devant le combat, il faut recourir à d'autres moyens qui sont moins sûrs, mais dont le contre-coup est aussi moins à craindre. Cependant tous ces petits moyens des guerres méthodiques, mais peu acharnées, et qui consistent dans des marches, des contre-marches savantes, des opérations mesurées, des mouvements étudiés, etc., ne peuvent être employés qu'autant que l'adversaire ne veut pas lui-même trancher la question par une bataille. Cette disposition seule lui assurerait déjà une grande supério-

rité, car le général qui commettrait la faute de ne pas être prêt au combat quand l'ennemi le recherche se perdrait indubitablement. Toutes les guerres de Napoléon en sont un exemple frappant. Il faut donc avoir cette conviction :

1° Que pour atteindre le but politique qu'on se propose d'obtenir par la guerre, il y a plusieurs moyens, mais que le *véritable* est le *combat ;*

2° Qu'on ne peut l'éviter, dès que l'adversaire est décidé réellement à le tenter ;

3° Enfin, qu'à la guerre la question majeure est de détruire les forces ennemies.

III. *Du génie militaire.*

Aucune qualité morale de l'homme ne peut arriver à une certaine perfection sans une disposition particulière de l'esprit, et ce n'est qu'en s'élevant à un haut degré qu'elle devient ce qu'on nomme *génie.* Mais le génie ne résulte pas d'une seule disposition de l'esprit ; c'est l'heureux concours de toutes les facultés de l'homme, entre lesquelles il y en a une qui domine, sans qu'elles soient divergentes. La guerre étant le champ des dangers, le courage est la première qualité guerrière. D'abord il faut distinguer le courage qui brave le danger personnel, du courage nécessaire pour vaincre la peur de la responsabilité ; le premier est principalement physique, tandis que le second est intellectuel. Le courage personnel peut encore venir de l'une de ces deux causes : ou il peut tenir à l'état normal de l'individu par son indifférence pour le danger, par son organisation physique, parce qu'il attache peu de prix à l'existence, et qu'il s'est aguerri : ou c'est un courage de circonstance qui a sa source, soit

dans l'amour de la patrie, soit dans l'ambition, soit dans la haine, soit dans toute autre passion; mais ce courage peut aveugler facilement et fausser le jugement. Ce n'est que le courage puisé à ces deux sources qui donne le véritable courage nécessaire au guerrier.

A la guerre, la force morale est indispensable; mais la force physique n'est pas moins nécessaire, car elle sert à supporter les fatigues et les privations. L'une comme l'autre peuvent s'acquérir, jusqu'à un certain point, par l'habitude; néanmoins, il est préférable de les devoir à la nature.

Le courage et la force physique sont accordés par la nature aux hommes avec une assez grande profusion, et forment le fond du bon soldat; mais il est d'autres qualités plus particulièrement intellectuelles qui appartiennent essentiellement au chef.

IV. *Du général en chef.*

La plupart des opérations à la guerre sont basées sur des suppositions et des nouvelles fort incertaines sur la situation de l'ennemi; le général en chef a donc besoin d'un jugement très juste pour savoir démêler la vérité dans ce chaos, et de beaucoup de courage pour suivre invariablement la faible lumière qu'il y découvre. En effet, rien de plus difficile à la guerre que d'avoir des renseignements positifs sur son ennemi, et cette conviction rend méfiant sur les rapports même les plus certains. Les rapports mal fondés qui arrivent, qui se contredisent même, n'en élèvent pas moins des doutes dans l'esprit du chef. Il est obligé de les combattre dans son intérieur, au commencement de l'exécution d'un plan mûrement pesé et arrêté. L'homme par sa disposition naturelle est peureux; il s'exagère

le danger, et il est porté à croire de faux renseignements sur l'ennemi, précisément parce qu'ils sont à son avantage. Ce n'est que l'habitude de la guerre et une défiance soutenue contre les mauvaises nouvelles qui peuvent préserver le chef de ces fausses impressions. Dans ces moments critiques, bien loin de se laisser ébranler par ces incertitudes, il doit marcher hardiment vers le but qu'il se propose, plein de confiance dans un plan mûri par la réflexion, dans les ressources qu'il trouvera en lui-même, enfin dans le bonheur qui couronne ordinairement l'audace.

Le hasard étant pour beaucoup à la guerre, et les circonstances imprévues se mêlant à tout et changeant quelquefois la face des choses, le général en chef doit avoir une conception vive, c'est-à-dire un coup d'œil juste, et de la fermeté dans la décision. Le *coup d'œil* ne peut pas être pris uniquement au physique; on doit l'entendre au moral : il s'applique aussi bien à la stratégie qu'à la tactique. C'est une faculté qui saisit au vol et apprécie dans tous ses rapports une vérité, qui ou aurait échappé à un esprit vulgaire, ou bien n'aurait été comprise que sous un seul point de vue et après une longue réflexion. La *fermeté*, comme fait isolé, est un acte de courage; mais comme trait caractéristique dans un homme, c'est une qualité de l'âme. L'individu doué de fermeté résistera aux doutes qui s'élèvent dans sa pensée, car son esprit les combattra; aussi la fermeté ne peut être l'apanage que d'une âme forte.

La réunion de ces deux précieuses qualités, le coup d'œil juste, et la fermeté, produit la *force de l'esprit*. Cette qualité fait entreprendre des choses même peu probables, si elles sont l'unique voie de salut. C'est

pourquoi cette qualité est très rare dans les positions éminentes ; mais nul n'y a brillé sans l'avoir possédée.

L'homme accoutumé à juger les choses sous leurs différents aspects perdra rarement son aplomb, et possédera ce qu'on nomme la *présence d'esprit*.

En considérant ces quatre éléments, le *danger*, les *fatigues du corps*, l'*incertitude* et le *hasard*, qui composent l'atmosphère de la guerre, on conçoit facilement que, pour y marcher avec certitude et succès, il faut déployer une grande force d'âme. Les différentes circonstances y font briller tour-à-tour plus particulièrement l'*énergie*, la *fermeté*, la *persévérance*, la *force de l'esprit* ou du *caractère*.

L'action directe, par laquelle l'ennemi agit sur le chef, est très restreinte ; plus il s'élève en grade, moins elle devient sensible : mais en revanche ses émotions morales croissent dans les mêmes proportions. La perte des moyens dont dispose un général en chef, et qui augmente avec la durée de la bataille, n'est pas sa seule préoccupation ; il a encore celle de sa responsabilité. Ce n'est pas là le moment le plus difficile ; le chef n'y a encore à faire qu'à lui-même. Mais si l'on considère que tous les efforts que l'ennemi dirige contre ses troupes retombent sur lui, on se fera une idée plus juste de cette position. Tant que les troupes pleines de bonne volonté combattent avec courage, le chef n'a pas besoin d'une grande force d'âme ; mais c'est au moment où les forces physiques et les forces morales des subordonnés font défaut, que le chef a à combattre non seulement ses propres impressions, mais encore celles de tous les autres qui réagissent sur lui. C'est alors que sa tâche devient d'autant plus difficile que sa position est plus éminente : alors l'inertie de la masse vient entraver

de tout son poids sa volonté, et c'est le moment où doivent briller les qualités qui le placent au rang suprême. L'énergie du chef, sa haute intelligence sauront ranimer l'espérance et commander aux masses. Mais sitôt qu'il vient à perdre le courage moral, il ne peut plus remonter celui des autres; ceux-ci, au contraire, le feront descendre à leur niveau. Des moments pareils sont la pierre de touche de la capacité du général en chef.

L'*énergie* dans l'action est la conséquence du motif qui la provoque, et elle augmente dans le chef avec son amour pour la gloire.

La *fermeté* résiste à un choc; elle est le produit d'un sentiment intérieur. La *persévérance* résiste à une action continue, et s'appuie sur la conviction de la justesse du jugement.

La fermeté dans un chef est tellement une qualité précieuse, que l'opiniâtreté même, qui repose sur des données fausses, peut encore donner le succès. L'entêtement, jamais, car il fait agir sans passion et contre la conviction.

La *force de caractère* et la force d'âme consistent à n'obéir qu'à l'esprit, même au milieu du tourbillon des passions; c'est par là qu'on peut rester maître de soi-même et conserver toujours son équilibre. Les hommes flegmatiques possèdent ordinairement cette espèce de fermeté qui les rend toujours maîtres d'eux-mêmes. Ceux, au contraire, qui s'enflamment facilement ne peuvent être bons que pour les grades subalternes, à moins que l'éducation et l'expérience ne leur aient appris à se maîtriser. Les hommes faits pour les postes éminents sont ceux-là qui s'émeuvent lentement, mais profondément.

Rien n'est aussi difficile que de rester fidèle à sa première décision, de persévérer dans sa première manière d'envisager les choses; car les circonstances du moment, aidées par l'irrésolution naturelle à l'homme, viennent sans cesse l'attaquer. Il faut une fermeté peu commune pour ne pas céder à cette influence si naturelle, et cependant si nuisible. Ne revenir sur une décision que si un jugement sain le commande, c'est montrer la véritable force de caractère, et cela suppose une ferme conviction dans la justesse des mesures arrêtées.

Le chef doit encore avoir une qualité particulière : c'est la mémoire des localités.

La connaissance du terrain est absolument nécessaire aux différents commandants de troupes, et plus ils montent en grades, plus les espaces qu'embrasse leur imagination doivent être étendus. Mais, hors ce seul cas, l'imagination est une faculté plutôt nuisible qu'utile à la guerre.

Le courage sans jugement fera peu à la guerre : il suffit à la rigueur dans les grades subalternes; au rang suprême, il est moins nécessaire, si d'autres qualités viennent l'y remplacer.

L'armée étant une machine intellectuelle, composée de forces physiques et de forces morales, le général en chef doit savoir les éveiller et les diriger. La discipline militaire est là pour les premières; mais, pour les secondes, le général en chef ne pourra les manier que s'il en porte le foyer dans son sein. Avant tout, il doit être juste, même sévère, mais jamais dur, ni haineux : car il doit se faire obéir, craindre; mais il doit toujours se faire aimer. Intelligent pour punir comme pour récompenser, il frappera plus volontiers

les rangs élevés et récompensera les inférieurs : ceux qui l'entourent seront les derniers pour les récompenses, car cette position en est déjà une. Il devra se faire aimer sans se laisser aduler, et il commandera le respect par ses qualités plutôt que par son pouvoir ; cependant il exigera ce respect, mais plutôt pour son grade que pour lui-même. Plein de soins pour le soldat, il veillera à son bien-être, sévissant avec rigueur contre tout abus ; car, si d'un côté le soldat doit voir une nécessité dans les efforts qu'on lui demande, de l'autre il doit être certain que tout est employé pour soulager ses peines. Franc, mais discret ; réservé, mais non dissimulé, l'intrigue, la flatterie et la bassesse doivent trembler à son aspect. Inébranlable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il faut qu'il soit le refuge et la providence des siens, la terreur et l'admiration de ses ennemis. Impassible dans le danger, nul ne doit le lire dans son œil ; sans fuir le péril, il ne le recherchera pas à cause de sa position ; chacun doit voir que son salut est attaché au sien. Sobre de paroles, elles lui serviront pour punir comme pour récompenser. Heureux si dans les moments suprêmes il se sent inspiré ; alors son éloquence enlèvera les hommes, et leur fera faire des prodiges. Né actif, le général en chef ne cessera pas de l'être ; sa responsabilité l'exige : ce qu'il ne fera pas par lui-même, il craindra de le voir mal fait ; il considérera le temps comme un capital dont la perte ne se répare jamais ; enfin, s'il est sensible à la gloire, il se souviendra qu'on ne cueille des lauriers qu'à force d'audace, de persévérance et surtout d'activité ; en un mot, comme le soldat ne peut pas être poltron, le général en chef ne saurait être indolent. Simple dans ses habitudes et

ses manières, sobre, généreux, il inspirera la confiance, le respect et l'amour, et obtiendra beaucoup au-delà de ce qu'il n'aurait pu exiger qu'à l'aide de la discipline militaire.

Le général en chef doit être en même temps homme d'État ; alors il pourra saisir d'un coup d'œil tous les rapports politiques, savoir ce qu'il doit exécuter avec les forces qu'on lui confie, et bien apprécier les différents éléments qui entrent dans ses calculs. Dans cette supposition, on doit préférer dans un général en chef plutôt un esprit scrutateur qu'un esprit créateur, un esprit embrassant toute la question à celui qui n'en verrait qu'un côté, un esprit froid à un esprit bouillant.

V. *Du danger à la guerre.*

D'ordinaire, on a une fausse idée sur le degré de courage dont on a besoin à la guerre. On ne voit le danger qu'à travers les rayons de la gloire ; on se monte l'imagination ; l'on croit être suffisamment aguerri, parce que dans l'ivresse de la passion on serait capable de fournir une charge ou de monter à l'assaut. Mais ceci est bien peu de chose ; car, après tout, ces hommes sont rares dont l'organisation physique est timorée au point que leurs nerfs se détendent, alors même que leur jugement comprimé par la discipline ne leur permet pas de bien saisir le danger.

Il en est autrement des émotions d'un novice, maître de sa réflexion, et qui s'avance sur le champ de bataille. De loin déjà le tonnerre de l'artillerie attire plutôt qu'il ne captive son attention ; le jeune soldat approche enfin de la colline que couronne le nombreux état-major du général en chef. Ici le ronflement des boulets, de

temps à autre, vient lui signaler la première zone du danger ; là, il voit tomber un ami; l'effroi des chevaux, plus que le désordre involontaire des cavaliers, augmente l'émotion intérieure du nouvel adepte. Mais sa distraction devient plus forte ; s'il fait un pas de plus pour arriver au premier général de division, en traversant la plaine son oreille sera déchirée par les cris des premiers blessés; son œil, frappé par les premiers morts, par les premiers chevaux se sauvant en traînant les restes sanglants de leurs cavaliers, ou suivant, estropiés eux-mêmes, leurs régiments avec de douloureux hennissements. Mais encore un pas en avant vers le général de brigade : cet homme, d'un courage reconnu, cherche cependant un léger abri et rend palpable l'évidence d'un danger, que le sifflement de la mitraille, le bruit plus ou moins court des balles n'annoncent déjà que trop. Et cependant qu'il y a loin encore avant de pénétrer dans cette atmosphère de feu, dans cette fournaise, dans ce domaine de la mort, où vit, où se meut, pendant des heures entières, cette admirable infanterie, ce sublime de l'effort humain, soit qu'on l'envisage sous le rapport du courage, soit comme force de discipline. Après qu'on aura suivi par la pensée ces différentes gradations dans une bataille, on conviendra plus facilement que le courage inné peut suffire pour un moment, pour une charge, et tant qu'on agit; mais le courage du guerrier, celui qui permet de vivre aussi librement sur le terrain de la mort que dans un état normal, qui la fait affronter pendant des heures entières de combat et même de repos, ce courage, s'il est inné, est extraordinaire, car en général il ne s'acquiert que par une longue habitude.

VI. *Des efforts physiques à la guerre.*

Une des raisons majeures pour lesquelles presque toujours la réalité des opérations à la guerre se trouve fort au-dessous de la tâche qu'on avait assignée aux troupes, c'est que celles-ci agissent sur un terrain et sous une atmosphère réelle, tandis que le plan a été dressé dans un cabinet, sur une carte et avec des compas. Si l'esprit de celui qui ébauche un plan d'opération quelconque pouvait avoir présents tous les obstacles qu'une troupe rencontre dans la réalité, ses combinaisons deviendraient plus simples et moins hasardées. Pour bien juger la guerre et apprécier les différentes difficultés contre lesquelles le soldat a à lutter, on ne devrait émettre une opinion qu'en se rappelant que la gelée engourdit, que la pluie et l'humidité du bivouac pénètrent, que la chaleur et la soif brûlent. Et combien d'autres circonstances imprévues, les grands froids, les débâcles, les crues subites, le défoncement des routes, etc., etc., viendraient encore entraver l'exécution d'un plan que l'art seul aurait dressé dans un cabinet! Ce qui augmente encore la difficulté qu'il y a dans l'appréciation de ces contre-temps, c'est qu'il n'y a pas de mesure pour connaître la degré de force qu'on peut faire déployer à chaque individu pour faire vaincre ces obstacles. Le moyen le plus convenable d'approcher de la vérité, c'est de ne jamais perdre de vue que le soldat est une machine composée de forces physiques et de forces morales, et que par le moyen des unes on peut relever les autres. Si le chef est à la hauteur des difficultés qui l'entourent, il est sûr que plus il demandera à ses soldats, et plus il en obtiendra; que plus ceux-ci auront d'ob-

stacles à vaincre, et plus ils feront d'efforts pour les surmonter. Ainsi, de même qu'au milieu des dangers, l'exemple du courage donné par le chef devient d'un effet électrique ; de même, pour les efforts physiques, son exemple est d'une grande puissance.

VII. *De la pratique à la guerre.*

Quand on n'a pas fait la guerre, quand on ne la connaît que par des études de cabinet, on croit que tout y est si simple et si facile qu'on finit presque par s'étonner que pour la mener il faille des hommes à grands talents et doués d'une grande force d'âme. Pour concevoir ce qui rend aussi difficiles les opérations à la guerre, il faut toujours tenir compte du frottement qui existe dans les différentes parties d'une armée, et des circonstances au milieu desquelles l'on opère. Pour apprécier ces différentes choses, la théorie ne suffit pas ; elle ne saurait en donner qu'une faible idée : il faut ici de l'expérience. Le chef qui en aura ne se laissera pas imposer par ce frottement, qui est inhérent à une armée en campagne ; il le connaît, et il saura le vaincre, jusqu'à un certain point au moins ; il le connaît, et il ne comptera jamais sur une précision mathématique dans l'exécution de ses ordres. Il faut avoir toujours présentes à l'esprit ces deux vérités, qui semblent s'exclure et qui se contre-balancent seulement : *Une volonté de fer peut vaincre le frottement à la guerre, et une volonté de fer use vite une armée.* Les avantages et les pertes qui en résultent motiveront le degré de volonté que le chef aura à déployer. Une armée aguerrie est moins sujette à ces frottements : les fatigues y ont fortifié le corps ; il résiste mieux à

l'action physique : les dangers ont retrempé l'âme et formé l'esprit, de sorte que la première impression n'offusque pas la netteté du jugement. Il n'est pas donné d'aguerrir une armée sans la guerre ; on doit y suppléer en temps de paix par des manœuvres, dont le but doit être moins de former le corps du soldat à la fatigue que de former son esprit. Rompu par ces mouvements, habitué à la fatigue en temps de paix, le soldat une fois en campagne n'en murmurera pas ; il y verra une conséquence du métier, et non la preuve des fautes et de l'impéritie de ses chefs.

CHAPITRE II.

THÉORIE DE LA GUERRE.

I. *Division de l'art de la guerre.*

La guerre, réduite à sa plus simple expression, c'est le combat. Celui-ci sert à mettre au grand jour les forces morales et les forces physiques des deux partis, et c'est l'action physique qui donne la mesure de l'énergie morale. On ne saurait contester l'influence qu'exerce la force morale sur une armée en temps de guerre; mais avant d'arriver au combat il faut en préparer les moyens, et si on les possède, savoir s'en servir.

Cela forme une partie de la théorie de la guerre, et on la nomme l'*art de la guerre*. L'emploi même des moyens du combat donne lieu à une autre subdivision, qui est l'*art de faire la guerre*. Mais comme

la guerre ne consiste pas en un seul acte, mais en une série d'actes divers, on est forcé d'admettre deux nouvelles divisions; l'une comprend la *tactique*, qui s'occupe de la direction et de l'exécution d'un seul acte à la guerre, d'une bataille; l'autre, la *stratégie*, qui apprend à lier entre eux les différents actes séparés, et fait servir leur combinaison au but de toute la guerre.

Il est encore d'autres subdivisions qu'on pourrait introduire dans la manière de considérer la guerre, qui en sont partie intégrante, mais qui ne se rattachent que plus ou moins au combat lui-même, les unes directement, comme : *les marches, les camps, les quartiers;* les autres indirectement, ayant pour objet l'entretien de l'armée, comme : *les vivres, les hôpitaux, le complétement des armes et des munitions.*

II. *De la théorie de la guerre.*

Longtemps on n'entendit par art militaire que les préparatifs matériels nécessaires pour faire la guerre. Depuis, ce mot comprit dans sa signification les siéges eux-mêmes, où l'art militaire intervenait comme une spécialité; enfin, il parut dans la tactique pour régler l'ordre de bataille. Mais à mesure que la guerre devint un art compliqué, la critique demanda à l'esprit l'explication de certains faits, de certaines règles; on arriva alors à reconnaître la nécessité de la théorie à la guerre. Cependant on la faussa encore, en ne voulant l'appliquer qu'à des faits matériels. Des vérités incontestables devinrent des erreurs par leur application trop absolue et par la valeur qu'on attribua aux formes géométriques. Toutes ces idées étaient fausses, car dans leur application on visait à obtenir des résultats cer-

tains. La guerre, au contraire, est le terrain des incertitudes, du doute, tout au plus des probabilités; le calcul qu'on y fait est basé sur des chiffres de valeur variable. Cette théorie était encore fausse, car elle excluait l'élément moral, dont l'effet se fait sentir dans tout le cours de la guerre. Elle était également vicieuse, car elle n'envisageait la question que d'un seul côté, tandis que la guerre est un acte de deux parties réagissant continuellement l'une sur l'autre.

Du moment où la théorie aborde le terrain des forces morales, les difficultés augmentent pour elle, ces forces ne pouvant plus être appréciées que par le coup d'œil intérieur. L'appréciation elle-même se fait au milieu du danger qui influe sur la confiance que l'on doit avoir en soi-même, et réagit par là sur la justesse du jugement. Or, le jugement est variable, non seulement parce qu'il y a différents hommes, mais parce que ce jugement peut varier chez les mêmes hommes, d'après les modifications que subissent les circonstances sur lesquelles ils ont à juger: c'est cette difficulté de bien apprécier les forces morales qui fait que l'inspiration, le talent militaire, resteront toujours supérieurs à toutes les règles de la théorie. Il ne faut pas non plus s'attendre à trouver plus dans la théorie que ce qu'elle peut donner. L'insuffisance de la théorie vient de ce qu'elle doit embrasser les forces morales et leurs effets; de ce que l'ennemi possède une force de réaction, de ce qu'à la guerre on manque de données positives. Il suffit donc que la théorie fasse connaître les différents éléments qui font partie de la guerre; qu'elle décompose ce qui, au premier coup d'œil, avait paru ne faire qu'un seul tout; qu' elle donne les différentes propriétés des moyens à em-

ployer en faisant connaître leurs effets; qu'elle pose clairement le caractère des buts qu'on se propose; enfin, qu'elle porte partout le flambeau de la critique. Une telle théorie grandit le talent, car le génie naturel d'un homme supérieur s'étendra en suivant les lignes principales qu'elle aura posées: mais il serait absurde de croire qu'elle est faite pour mener en laisse le talent, et lui marquer chaque pas qu'il va faire. En un mot, la théorie doit former ou plutôt guider dans son développement le jugement du futur général, mais jamais elle ne doit l'accompagner sur le champ de bataille. Ici ce sont les circonstances qui doivent l'inspirer; et si cette voix intérieure ne se fait pas entendre en lui, c'est un homme vulgaire; il manque du feu sacré, et il n'est pas fait pour le rang suprême d'un général en chef.

La théorie encore détermine le caractère des moyens et des buts. Ainsi, dans la tactique, elle considère *la force armée* comme *moyen*, et la *victoire* comme *objet*. Mais dans l'emploi du moyen elle s'occupe des circonstances qui l'accompagnent, et qui ont sur lui une influence. L'emploi de la force armée dans la tactique dépend en partie de la localité, de l'heure de la journée, de l'état de l'atmosphère, particulièrement du brouillard.

Dans la stratégie, la théorie considère *la victoire* comme *moyen*, et la *paix* comme *but*. Les mêmes circonstances qui influent dans la tactique ont aussi une influence dans la stratégie pour l'emploi du moyen, c'est-à-dire de la victoire, mais seulement sur une plus grande échelle. On comprend ici, par la localité des pays, des provinces entières; par l'heure de la journée, les saisons de l'année; et par l'état de l'atmosphère, des circonstances extraordinaires, comme

les débordements des rivières, les gelées et les dégels.

La théorie de la guerre n'a pas à s'occuper de toutes les connaissances nécessaires pour organiser et mettre en campagne une armée ; de même l'homme qui doit la commander n'aura pas à s'occuper des détails qui la composent ; il devra les rejeter, car ils lui deviendraient même nuisibles. Presque jamais un grand capitaine n'est sorti du rang des officiers spéciaux, hommes à théories, à grande science. Ce n'est que le grandiose qui peut élever un chef, tandis que les détails ne peuvent que le rapetisser, s'ils ne les repousse comme lui étant étrangers. Il ne s'ensuit pourtant pas que toute connaissance spéciale soit inutile ; bien au contraire, plus on s'élève en grade, plus on en a besoin ; mais ces connaissances doivent se rapporter immédiatement à la guerre. Le général en chef n'a pas besoin d'être profond historien ou publiciste, mais il doit être homme d'État. Il doit connaître quels sont la direction des affaires, les mœurs, la manière de voir, le caractère, les qualités et les défauts de ceux à qui il doit commander. Il doit pouvoir calculer la durée des marches dans les différentes circonstances. La réaction morale et le changement continuel du point de vue sous lequel les choses se présentent forcent le général en chef à avoir en lui des connaissances pratiques, et surtout une *volonté* qui lui permette de prendre à tout moment une décision.

III. *De l'art de la guerre.*

On a hésité assez longtemps pour savoir si l'on devait placer la guerre entre les arts ou entre les sciences. Quelques écrivains ont voulu aussi la considérer comme un métier ; ceci ne pouvait être vrai que du temps des

condottieri; et encore ce n'était pas le caractère général de la guerre, mais celui que des circonstances extérieures lui donnaient. Le classement de la guerre, soit parmi les sciences, soit parmi les arts, comme on le fait d'ordinaire, n'est pas ce qu'il y a de plus essentiel. Le plus important, c'est de ne jamais perdre de vue le caractère distinctif de la guerre, qui est d'agir, non sur des matières inertes, ou bien vivantes, mais sur des forces passives seulement capables de réaction.

IV. *De la méthode à la guerre.*

La méthode à la guerre est une certaine manière d'agir, *à priori*, même quand on n'a pas de probabilités pour appuyer son jugement. Elle peut être bonne à fixer l'incertitude de l'esprit, à remplacer même le jugement jusqu'à un certain point. C'est surtout dans la tactique qu'elle se présente utilement. La méthode enseigne, par exemple, à ne pas employer sans une nécessité absolue de la cavalerie contre de l'infanterie avant que celle-ci soit ébranlée; à ne pas ouvrir le feu hors de la portée des armes; à garder ses forces autant qu'il est possible, sous la main, pour le dénouement du combat. La méthode fait encore supposer qu'un mouvement est probable chez l'ennemi parce qu'on lui voit faire la soupe à une heure inaccoutumée de la journée; elle fait supposer également que l'attaque de l'ennemi sur un certain point n'est que simulée s'il y découvre prématurément ses forces; elle fait redoubler les efforts d'une attaque devant laquelle les batteries ennemies abandonnent leur position, car ce mouvement prouve une retraite, et la résistance y devient presque nulle.

En descendant vers les grades subalternes on s'aper-

çoit que d'ordinaire l'expérience et la justesse du coup d'œil diminuent. Cette raison et l'incertitude dans laquelle on est continuellement à la guerre, rendent la méthode indispensable dans les grades inférieurs. Mais plus on monte dans les degrés du commandement, plus la méthode disparaît; dans le rang suprême on ne la retrouve que dans ses règles les plus générales. Alors c'est l'individualité du chef qui la remplace, et c'est pourquoi il est si difficile d'imiter tel capitaine dans sa méthode de faire la guerre. La méthode donne encore cet avantage que, par l'usage de ses règles, elle fait arriver les mouvements d'une armée à une très grande précision, ce qui donne aux troupes une assurance très précieuse. Mais cette même méthode, qui sert si admirablement un général subalterne en tant d'occasions, conduirait infailliblement le commandant en chef à sa ruine, s'il l'employait aveuglément sans la soumettre au creuset de la raison. La bataille d'Iéna, où l'on employa l'ordre de bataille oblique, méthode de Frédéric II, sans s'inquiéter des circonstances où l'on se trouvait, en est une preuve terrible.

V. *De la critique.*

La critique sert à représenter les événements sous leur véritable jour, à démontrer la source des effets et des causes, enfin à juger si les moyens ont été employés convenablement au but proposé. Les difficultés de la critique sont très grandes, non seulement parce qu'on ignore les véritables raisons d'une action, mais encore parce que ces raisons sont rarement simples, et que le plus souvent elles ont différentes causes dont les effets se font sèntir pendant toute la durée de la

guerre. La critique, en appréciant toutes les actions qui ont lieu, ne doit pas s'arrêter à les considérer comme des faits isolés, mais elle doit les examiner encore dans la série des événements, sachant apprécier à la fois leur enchaînement et la manière dont elles réagissent réciproquement les unes sur les autres. Il ne suffit pas non plus, pour juger un moyen, de le considérer sous une seule face, ou bien d'un certain point de vue, car ce qui peut paraître bon comme action isolée, ou vu d'une position inférieure, devient nuisible, pris dans son ensemble, ou considéré d'un point de vue plus élevé. La critique n'apprécie pas seulement tous les moyens employés, mais encore tous ceux qui auraient pu l'être. Avant tout on ne doit jamais blâmer un moyen dès qu'on n'a rien de mieux à proposer.

Les exemples suivants rendront plus frappantes ces remarques. Lorsqu'en 1797, Napoléon, après la victoire du Tagliamento, poursuivit l'archiduc Charles, le Directoire le blâma de s'aventurer si avant au cœur de l'empire ; mais lui, étant mieux placé pour juger les choses, put prévoir avec plus de justesse que les Autrichiens ne pouvaient pas lui résister. On ignorait encore le secret d'une résistance à outrance, comme celle de 1812 en Russie ; mais si le gouvernement autrichien l'eût employée, elle eût produit le même effet ; car une résistance poussée à l'extrême dans l'intérieur de son pays est infaillible, pourvu qu'on ait l'énergie de s'y résoudre ; mais cette énergie est indispensable.

En considérant la campagne de 1814, on admire les mouvements de Napoléon en ce que, ayant battu Blücher à Étoges, Champaubert, Montmirail, etc., il

l'abandonnait pour se retourner contre Schwartzenberg, et le battre à Montereau et Mormant. Ces avantages, Napoléon ne les dut qu'à la faute du mouvement concentrique des alliés; mais lui-même il commettait la faute d'abandonner des victoires à demi remportées et de perdre le temps ainsi que l'effet du succès moral, en changeant d'objet. Voici sur quoi est basée cette considération :

1° Il est plus avantageux de redoubler ses coups dans la même direction, parce qu'on ne perd pas de temps, et que l'effet moral d'une poursuite est plus grand contre un corps battu.

2° Si Blücher, qui par son caractère était l'âme du mouvement, eût été anéanti, il eût entraîné Schwartzenberg dans sa retraite.

3° Les pertes de Blücher auraient donné à Napoléon une telle supériorité que celui-ci l'eût inévitablement forcé à repasser le Rhin.

4° Enfin, l'influence morale des pertes éprouvées par Blücher, dans une retraite de la Marne au Rhin, aurait bien autrement agi sur l'esprit timide de Schwartzenberg que les pertes du prince royal de Wurtemberg et de Wittgenstein. Schwartzenberg pouvait connaître ces pertes par des rapports directs, tandis que les autres, à une telle distance, ne lui seraient arrivés que grossies par la renommée.

Il est des circonstances où le succès influe sur le jugement de la critique. Les campagnes de Napoléon en 1805, 1807 et 1809 font l'étonnement des militaires, et la campagne de 1812 provoque leur blâme. Cependant tout est semblable dans ces guerres; et une critique saine dira que la seule cause qui influa sur le résultat, fut que Napoléon jugea bien ses ennemis

dans les premières campagnes, et se trompa dans la dernière. En effet, si Alexandre eût éprouvé le même découragement que François Ier, la campagne de 1812 se fût terminée pour les Français par une paix aussi glorieuse que les précédentes. De même, si, malgré les défaites d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram, on eût persévéré dans la résistance, ces guerres se seraient terminées par une catastrophe pareille à celle de 1812; car dans l'état actuel de la société, tant que le gouvernement conserve de l'énergie, tant que le peuple ne se résout pas à l'esclavage, il est impossible de subjuguer une nation. Cela ne pouvait arriver qu'au temps où une invasion était faite, non par une armée, mais par toute une population à la recherche d'un nouvel établissement.

La critique est obligée de tenir compte des accidents, du hasard, du bonheur; car, comme on sait, à la guerre on ne peut compter que sur des probabilités, et non sur la certitude. Ordinairement on demande à un chef de laisser le moins de champ au hasard, au bonheur; mais il ne s'ensuit pas que l'action où le hasard a le moins de chance soit la meilleure; bien au contraire, il est des cas où, plus on a d'audace, plus on montre de prudence.

VI. *Des exemples.*

Les exemples puisés dans l'histoire rendent plus claires les règles de la théorie; ils donnent aux preuves une plus grande évidence. Mais il ne suffit pas d'une simple citation, il faut que l'exemple qu'on produit vienne s'adapter à la circonstance dans tous ses détails. Si on voulait prouver que la cavalerie doit être placée derrière, et non à côté de l'infanterie; qu'il

est dangereux de tourner l'ennemi, soit au point de vue de la tactique, soit à celui de la stratégie, par des colonnes séparées entre elles, à moins d'une grande supériorité physique et morale, il ne suffirait pas de citer quelques exemples; mais il faudrait suivre leur entier développement et celui des circonstances qui les accompagnèrent. C'est pourquoi les exemples doivent être puisés dans l'histoire contemporaine, parce que non seulement toutes les circonstances sont beaucoup mieux connues, mais encore que leur application est plus naturelle, la manière de faire la guerre et l'organisation des armées étant les mêmes.

CHAPITRE III.

DE LA STRATÉGIE EN GÉNÉRAL.

I. *De la stratégie.*

La stratégie est la manière de faire servir le combat au but de la guerre: elle doit donc poser clairement le but, afin qu'il puisse répondre au résultat. Si l'on n'avait à s'occuper ici que de quantités physiques, que de quelques vérités mathématiques, de la supériorité numérique en temps et lieu, de quelques angles et de quelques lignes, la stratégie serait bien facile. Mais il en est bien autrement lorsque la stratégie touche aux forces morales, lorsqu'elle s'engage sur le terrain de la politique et de toutes les connaissances gouvernementales. Si même alors on parvient à réduire ces difficultés à quelques simples vérités, leur exécution n'en est pas moins très difficile. Dès que le but de la

guerre est bien déterminé, dès qu'on sait ce qu'elle peut et ce qu'elle doit devenir, il est assez facile de trouver le chemin qu'on y doit suivre. Mais il faut une très grande force de caractère, une grande clarté et une grande rectitude d'esprit, pour ne pas dévier de cette voie, pour y persévérer en dépit de ses propres incertitudes et des objections qui vous sont faites. Il faut dans la stratégie plus de fermeté que dans la tactique, car ici on se trouve emporté par le mouvement, tandis que dans la première on a assez de temps pour revenir sur une décision.

II. *Des forces morales.*

Les forces morales à la guerre sont le talent du chef, les qualités guerrières d'une armée et l'esprit national.

Le talent du chef joue le plus grand rôle dans un pays accidenté, entrecoupé de collines; car dans les montagnes il n'est pas assez maître de l'armée pour pouvoir en diriger toutes les parties; et dans une plaine les mouvements sont trop simples.

C'est dans les plaines que la supériorité de l'instruction militaire est le plus sensible, car elle donne aux masses la possibilité de se mouvoir, comme si elles n'étaient que d'une pièce.

L'esprit national se fait voir particulièrement dans une guerre de montagnes et de forêts, où chacun, jusqu'au simple soldat abandonné à lui-même, fait son devoir pour son propre compte. C'est aussi ce genre de guerre qui est le plus favorable à une insurrection nationale.

III. *Des qualités guerrières d'une armée.*

Le courage, l'enthousiasme, ne sont encore qu'une partie des qualités d'une armée aguerrie. On ne peut

les acquérir que par une suite de guerres heureuses, ou par une continuité des plus grands efforts. Plus un général exige d'ordinaire de ses troupes, plus elles s'empresseront de lui obéir; car le soldat est aussi fier des difficultés surmontées que des dangers vaincus. Une armée aguerrie conservera son ordre sous le feu le plus meurtrier : elle ne cédera le terrain que pied à pied; elle sera fière dans la victoire, et ne se laissera pas abattre par une défaite; jamais elle ne perdra sa confiance pour son chef. Les fatigues et les privations de tous genres sembleront l'élever, au lieu de l'épuiser; elle y verra seulement un moyen pour arriver à la victoire. Son drapeau, l'honneur de ses armes seront tout pour elle; leur souvenir suffira pour la rappeler à toutes ses vertus, à tous ses devoirs. Tels étaient les Macédoniens avec Alexandre, les Romains avec César, les Suédois avec Gustave-Adolphe et Charles XII, et les Français avec Napoléon.

IV. *De l'audace.*

L'audace est une qualité essentielle à la guerre, et nul ne peut s'en passer, depuis le tambour jusqu'au général en chef. C'est une force vraiment créatrice; l'on ne peut douter du résultat, toutes choses égales d'ailleurs, dès qu'on suppose aux prises l'audace avec la pusillanimité. La majorité de ceux qui passent pour prudents ne sont que des poltrons. Plus on monte dans les grades, plus l'audace doit être subordonnée à la raison. C'est du reste un défaut bien rare dans ceux qui occupent à la guerre une position élevée; et certainement on y a commis beaucoup plus de fautes par irrésolution et par crainte que par audace. Il y a beaucoup de causes qui compriment l'audace dans le

général en chef; c'est ce qui fait qu'elle est si rare dans ce rang; mais c'est aussi une raison pour qu'elle soit alors une qualité aussi éminente.

L'audace n'est condamnable que dans le cas où elle mène à la désobéissance, au manque de discipline, car à la guerre rien ne remplace l'obéissance.

Une armée a de l'audace, soit parce que le peuple dont elle est formée possède cette précieuse qualité, soit parce que le génie de son chef, par des guerres audacieuses et heureuses, la lui a inspirée.

L'esprit d'une nation ne saurait s'aguerrir que par des guerres menées audacieusement. Ces sortes de guerres peuvent seules entretenir dans un peuple cette noblesse et ce courage que le bien-être et l'industrie tendent à détruire de nos jours. Et une nation ne peut espérer un rang digne d'elle dans le monde politique qu'autant que l'esprit national et l'habitude de la guerre la soutiennent.

V. *De la persévérance.*

A la guerre, plus que dans toute autre circonstance de la vie, les choses arrivent tout autrement qu'on ne les avait prévues, car elles ne dépendent pas uniquement de notre volonté. Mais le chef doit savoir garder une attitude ferme, en faisant la part des nouvelles vraies et fausses, des fautes commises par la peur, par la mollesse, par le défaut de coup d'œil, par un mauvais vouloir, par la présomption, par paresse ou par fatigue, même par trop d'ardeur, d'activité, et enfin par des accidents auxquels on ne s'attendait pas. Une longue expérience donne le tact nécessaire pour juger sur-le-champ ces événements, et le sentiment intérieur de sa force et de son courage permet d'y résister.

Il faut donc absolument persévérer dans son premier plan, tant que des données positives ne viennent pas nous convaincre de notre erreur. Toute entreprise glorieuse demande qu'on fasse des efforts en proportion pour réussir, qu'on surmonte des obstacles, qu'on brave des dangers. La faiblesse du corps et de l'esprit est portée à s'arrêter en chemin ; s'il n'y a pas de force intérieure qui pousse le chef en avant, certes, il n'atteindra jamais son but. Ce n'est que la persévérance qui lui fera vaincre tous les obstacles imprévus, que le hasard et les hommes auront fait naître sur le chemin qu'il se sera proposé de parcourir.

VI. *De la supériorité numérique.*

La supériorité numérique est une des conditions de la victoire, tant en tactique qu'en stratégie. Cette supériorité, ayant des degrés, finit par être décisive et par emporter toutes les autres considérations si elle devient double ou triple. La conséquence de ce principe, c'est d'employer le plus *grand nombre de troupes, et sur les points décisifs.* Or, cette supériorité numérique dépend de la force relative de l'armée, et puis du talent du chef. En suivant la première règle, on entrera en campagne avec une armée aussi forte que possible. La seconde consiste à bien juger le point décisif, à y diriger dès le début ses forces, enfin à avoir le courage de sacrifier les détails pour l'important ; par conséquent à avoir toujours sous la main ses troupes concentrées comme faisaient Frédéric II et Napoléon. On ne doit pas oublier ce qui est dit plus haut, que la supériorité numérique est le garant le plus certain de la victoire, qu'on doit tout faire pour se la donner ; mais il ne faut pas perdre de vue non

plus que si, après avoir employé tous les moyens pour l'obtenir, on ne peut y arriver, le combat doit être livré, bien qu'il paraisse douteux, si l'on n'a rien de mieux à faire.

VII. *De la surprise.*

La surprise est une conséquence naturelle de ce qui précède, car sans surprise on ne saurait obtenir de supériorité sur un point donné. En outre, c'est un principe de succès par les conséquences morales. Si une surprise réussit en grand, elle peut avoir des résultats immenses par le désordre, l'abattement, auxquels l'ennemi est en proie. Mais aussi, plus les résultats en peuvent être grands, plus les difficultés croissent pour les obtenir. On ne doit même pas y penser sans une grande énergie, un profond mystère et beaucoup d'activité; pour tout dire, une surprise, en stratégie, ne peut avoir lieu que secondée par le hasard et d'heureuses circonstances.

VIII. *De la ruse.*

La ruse est la compagne nécessaire de toute surprise, ou plutôt elle lui sert de base. La ruse est assez difficile et dangereuse à employer; car elle nous prive d'une partie des forces sur un point essentiel, qu'elle nous fait employer sur un autre qui l'est moins. Mais le moment véritable pour faire usage de la ruse, c'est lorsqu'on se trouve tellement faible que tous les moyens, toutes les ressources manquent. Alors il n'y a que l'audace, accompagnée de la ruse, qui puisse venir en aide à un noble désespoir.

IX. *De la concentration des forces sur un point donné.*

La meilleure stratégie consiste en premier lieu à être très fort partout, et ensuite à l'être sur le point décisif. Il s'ensuit qu'en stratégie, après la nécessité de tout faire pour avoir une forte armée, ce qui ne dépend pas toujours du chef, la règle principale est *d'avoir ses forces toujours réunies.* On ne doit rien distraire des forces principales sans un motif très positif. Ceci doit être un guide pour le chef; et, en suivant cet axiome, il évitera beaucoup de fautes.

X. *De la concentration des forces dans un temps donné.*

La guerre étant un choc des forces opposées, et celles qui sont supérieures emportant la balance, il est nécessaire d'employer toutes ses forces réunies dès le début. Mais cette vérité, incontestable en stratégie, ne l'est plus en tactique. Ici l'apparition d'une troupe fraîche peut non seulement rétablir le combat, mais arracher à l'ennemi une victoire presque remportée; car même le vainqueur se trouve en désordre, dans un état de débandade et de faiblesse, au sortir de la lutte. L'influence de cette réserve ne peut se faire sentir qu'autant que cet état de faiblesse dure chez le vainqueur, et la troupe qui, par son apparition au moment du dénouement d'un combat, pourrait encore le faire tourner à son avantage, le lendemain, fût-elle double en nombre, ne saurait obtenir le même résultat. En stratégie donc, l'emploi des forces est *simultané*, tandis qu'en tactique il est *successif.* En stratégie, on ne saurait avoir trop de troupes; en tactique, au contraire, on ne doit employer au combat que le nombre nécessaire dans le moment présent.

Personne ne saurait nier l'influence que peuvent avoir dans un combat de fortes réserves par l'effet de leur seule présence. Ce qui peut paraître en tactique comme une superfluité de forces, est en stratégie un moyen d'assurer et d'étendre ses avantages.

XI. *Économie des forces.*

Il est d'une nécessité absolue de faire un usage convenable de ses forces. Leur économie dépend du tact, qui fait juger du nombre nécessaire à employer dans un moment donné; l'emploi d'un plus grand nombre de forces serait de la prodigalité. Mais l'économie ne consiste pas à laisser ses forces dans l'inaction, à les disperser par des mouvements inhabiles. Leur emploi jusqu'à la prodigalité même vaudrait mieux; car elles occuperaient une partie des forces de l'ennemi, elles agiraient, et c'est le premier devoir des troupes de concourir au résultat général; autrement ce seraient des forces inertes.

XII. *De l'inaction à la guerre.*

La guerre étant un principe d'action, ayant un but positif, on est étonné de l'inaction qu'on remarque parfois dans son cours. Cette inaction a trois causes:

1° La première est cette peur ou cette indécision naturelle à l'homme qui pèse sur lui au moment de l'exécution d'une entreprise grave; le danger et la responsabilité accroissent l'irrésolution. A moins que l'esprit guerrier du chef ou la crainte de désobéir à un pouvoir énergique ne le fasse agir, on peut être sûr de voir souvent l'inaction se répéter à la guerre.

2° Ne pouvant pas connaître positivement l'état de son ennemi, on croit voir quelquefois son avantage

dans l'inaction, tandis que la position réciproque mieux connue eût montré le contraire.

3° L'agresseur a un but positif pour agir; mais quelquefois il est condamné à l'inaction, s'il n'a pas assez de forces pour vaincre son adversaire, aidé de l'avantage que lui donne la défensive.

Les intervalles de repos deviennent d'autant plus fréquents que la guerre a moins d'intérêt réel. Mais d'un moment à l'autre elle peut devenir ce qu'elle est de sa nature même, l'expression absolue de la force, dès que le chef d'une armée, n'écoutant que son génie, lui aura imprimé une activité sans bornes.

XIII. *Caractère des guerres modernes.*

Les guerres de la révolution française, les conquêtes de Napoléon ont changé tout-à-fait le caractère de la guerre. Mais elle prend surtout un nouvel aspect depuis que la résistance des Espagnols, la catastrophe de la campagne de Russie, et les efforts des Prussiens en 1813 et 1814 y ont introduit un nouvel élément : la *résistance nationale*. En Espagne on voit comment des armées toujours victorieuses périrent en détail; en Russie, comment par une retraite dans l'intérieur de son pays on peut passer facilement de la défensive à l'offensive, et finir par accabler son ennemi; en Prusse, enfin, comment une population animée de l'esprit de l'indépendance et du désir de se soustraire au joug de l'étranger, peut facilement donner des bataillons réguliers capables non seulement de combattre l'ennemi dans leur foyer, mais même de le poursuivre jusque chez lui.

XIV. *Tension des forces et leur repos.*

On appelle tension des forces à la guerre le moment d'une opération où des deux côtés on est en mouvement pour atteindre un but ou pour empêcher que l'adversaire ne l'atteigne. Le résultat obtenu, la tension cesse, et le repos lui succède ; car une espèce de niveau s'établit entre les deux adversaires. Ce niveau dure tant que l'équilibre n'est pas rompu par des circonstances étrangères à la situation présente. Toute entreprise tentée au moment de la tension entre les forces ennemies amène un résultat infiniment plus grand que si on l'avait tentée au moment de l'équilibre des armées. Ainsi la canonnade de Valmy, qui fut le dénouement du mouvement agressif des deux armées, eut des conséquences beaucoup plus importantes que la bataille de Hochkirch, livrée dans un moment de repos, comme un véritable impromptu, uniquement pour fêter le jour de naissance d'une souveraine.

Il n'y a que le tact et le coup d'œil du chef qui puissent apprécier si l'on se trouve dans un état de tension ou de repos ; s'il se trompe, il s'expose à une catastrophe. Celle de Iéna fut la suite d'une méprise pareille ; car au moment où la tension des deux armées portait à un dénoûment décisif, le chef de l'armée prussienne prenait le mouvement de Napoléon pour une opération secondaire, qui n'avait pas le combat pour but, et faisait faire une reconnaissance en Franconie.

CHAPITRE IV.

DU COMBAT.

I. *Caractère des batailles modernes.*

De notre temps, toutes les batailles se ressemblent; car l'organisation militaire et l'habileté des troupes sont partout les mêmes. Après avoir disposé les grandes masses de troupes à côté ou derrière les unes des autres, on déploie relativement un petit nombre de forces, qu'on fait fondre dans un feu de plusieurs heures. Ce premier acte est interrompu par des attaques à la baïonnette et des charges de cavalerie. Une fois que ces forces se trouvent épuisées par le feu, et qu'il n'en reste plus que des vestiges, on les fait remplacer par d'autres troupes. C'est ainsi que le combat continue lentement l'œuvre de la destruction jusqu'à l'entrée de la nuit; alors on évalue les pertes qui ont été faites de part et d'autre, les forces disponibles qui restent encore, le terrain gagné ou perdu, enfin le degré de certitude de la ligne de retraite. Ces différents résultats forment l'impression générale, qui, réunie aux impressions produites par le courage ou la lâcheté, l'intelligence ou l'ineptie remarquée chez soi et chez son adversaire, décident le chef à abandonner le champ de bataille, ou à recommencer le combat le lendemain.

II. *Du combat en général.*

La guerre est une lutte dans laquelle on veut arriver à la soumission de l'ennemi par la destruction de ses forces. Or, dans le combat pris séparément, c'est l'armée qui représente ces forces ennemies; le but du combat, expression énergique de la guerre, doit être la destruction de l'armée ennemie. En dernière analyse, c'est là le but essentiel de la guerre.

On entend par destruction des forces de l'ennemi dans un combat, une beaucoup plus grande perte de son côté que du nôtre. Mais il y a des combats où les pertes sont égales; la victoire est alors indécise, à moins que l'abandon du champ de bataille et les pertes qui suivent toujours une retraite à la suite du combat ne viennent la constater. Cependant, le véritable signe d'une victoire est l'état moral des deux armées; c'est sa supériorité qui décidera le chef à abandonner le champ de bataille, même lorsque les pertes physiques auraient été égales des deux côtés. Il est difficile de les connaître durant le combat, tandis que les pertes morales peuvent être facilement appréciées, car deux choses les indiquent : la perte du terrain et la supériorité des réserves ennemies. Ces deux indices réagissent sur l'esprit du général en chef et le portent à juger son armée avec dédain, avec mépris. La supériorité numérique des réserves est la seule à considérer vers la fin d'une bataille, et l'on commettrait l'erreur la plus grave, si alors on voulait compter sur des bataillons dont les forces physiques et morales ont été

épuisées par plusieurs heures de combat. La présence d'une réserve nombreuse est donc le meilleur indicateur des forces morales qui animent une armée. Au moment où l'on se décide à abandonner le champ de bataille, l'affaiblissement des forces morales est arrivé à son plus haut point. C'est le moment où le vainqueur doit profiter de sa supériorité, car le vaincu se trouve dans un état d'impuissance. Plus on s'éloigne de ce point culminant et plus l'ordre se rétablit, les forces morales reviennent, quelquefois même doublées par l'esprit de vengeance : cependant ceci a lieu plus facilement dans les petits corps que dans les grandes armées. L'influence morale d'une victoire grandit dans la proportion des forces qui ont combattu : non seulement parce qu'il y a beaucoup plus de troupes démoralisées, mais encore parce que plus il y en a, et plus elles sont abattues. Si c'est un petit corps qui triomphe d'un corps plus nombreux, l'influence morale augmente dans les mêmes proportions. Les prisonniers et les canons conquis représentant la victoire plus que les morts et les blessés ; c'est aussi pour arriver à ce résultat qu'on dispose son ordre de bataille. Pour y parvenir, on tâche d'assurer sa ligne de retraite et de menacer celle de l'ennemi. Il arrive quelquefois que les dispositions tactiques seules sont insuffisantes pour y parvenir, et qu'on ne réussit qu'avec des mesures stratégiques.

Les mouvements combinés donnent indubitablement, quand ils réussissent, des résultats beaucoup plus brillants que les mouvements simples ; mais il faut considérer qu'ils demandent plus de temps, et que par conséquent on est à la merci de l'activité de

son adversaire qui par un mouvement peut déranger toutes les combinaisons. Généralement parlant, les mouvements combinés sont conseillés par la prudence; les mouvements simples, au contraire, le sont plutôt par le courage et l'énergie. On ne saurait hésiter dans le choix qu'on en fait, car l'expérience prouve que les guerres heureuses sont celles qui ont été menées avec audace et avec énergie.

Il y a des batailles offensives et des batailles défensives, qui, tout en ayant un même but, la destruction des forces ennemies, ont cependant un caractère particulier; il en est de même pour les attaques simulées. Ces différents caractères influent sur les dispositions qu'on prend dans ces combats, afin qu'elles y soient analogues. Les batailles défensives n'ayant qu'un but indirect, les avantages en sont très médiocres, et si elles se répètent dans le courant d'une guerre, c'est le signe d'une position stratégique désavantageuse.

III. *De la durée du combat.*

La durée du combat influe sur la valeur du succès; plus le combat est rapide, plus la victoire est complète; plus longtemps on la dispute et moins elle est décisive. Dans une défense relative, la durée seule du combat est considérée comme un succès. Mais cette durée dépend encore beaucoup des circonstances qui accompagnent le combat : par exemple, 20,000 hommes combattent plus longtemps que 2,000; on résiste moins de temps à une force ennemie double ou triple qu'à une force égale : un combat de cavalerie se décide plus vite qu'un combat d'infanterie, de même celui-ci dure moins de temps qu'un combat des trois armes réunies.

Dans les montagnes et dans les forêts on résiste plus longtemps qu'en plaine. Il en résulte que pour obtenir une certaine durée dans le combat on doit faire attention à la force des troupes, aux proportions des armes qui les composent et au terrain où elles combattent.

Une division de 8 à 10,000 hommes des trois armes réunies, même dans un terrain peu avantageux, résistera quelques heures à un ennemi très supérieur : un corps de trois ou de quatre divisions résistera le double de ce temps, et une armée de 80 à 100,000 hommes trois et quatre fois autant. Les différents corps formés des trois armes, peuvent être abandonnés dans une telle proportion de temps à eux-mêmes, et si dans l'intervalle de ce temps ils peuvent prendre part au combat, on ne doit pas les considérer comme séparés.

IV. *Sur la crise d'une bataille.*

Jamais une bataille ne se décide dans un instant, bien qu'il y ait des moments qui influent d'une manière grave sur le dénouement. Comme un poids qui fait pencher lentement la balance, la victoire ne se déclare qu'insensiblement.

Il y a pourtant dans chaque bataille un moment où on doit la considérer comme perdue, et après lequel, tout effort tenté ne serait plus une suite de la bataille, mais bien un nouveau combat. C'est au tact et au sang-froid du général en chef qu'il est donné d'apprécier s'il est temps encore de rétablir le combat avec la troupe nouvellement arrivée, ou si l'on sera forcé de livrer une autre bataille. On peut considérer comme signe d'une crise dans une bataille :

1° La perte d'un objet, — une batterie, une colonne,

— dont la prise avait été le but de l'attaque ennemie ;

2° La perte d'une position qui avait été l'objet de l'attaque, surtout si la position était très difficile à aborder ;

3° La crise finit au moment où le vainqueur cesse de se trouver dans un état de désordre et d'épuisement, pendant lequel on pouvait employer avantageusement contre lui les efforts successifs d'une nouvelle attaque ;

4° Enfin, moins il y aura de troupes qui auront donné et plus qui n'auront concouru à la victoire que moralement par leur présence comme réserve, plus aussi le succès est assuré.

Ainsi, une juste économie de forces qui permettra qu'une grande partie des troupes dans un combat n'agisse que par sa présence, comme forte réserve, sera toujours une garantie certaine de la victoire.

C'est ce principe qu'on peut remarquer surtout dans les batailles livrées par Napoléon.

L'état de crise suit chaque choc, même dans une colonne séparée, partielle, puisque c'est le moment de désordre et d'épuisement qui succède à l'effort tenté pour surmonter un obstacle ; mais il est à observer que cette crise dure en raison du nombre qu'elle affecte. L'état de crise est prolongé par la nuit et par un terrain coupé, car dans l'une et l'autre circonstance l'ordre est plus difficile à rétablir. Mais d'un autre côté, la nuit et un terrain coupé rendent plus difficile toute réaction contre le vainqueur.

Une attaque en flanc ou en queue augmente de beaucoup son importance, mais elle agit encore plus

sur la suite de la crise que sur la crise elle-même : elle sert à en augmenter le résultat plutôt qu'à l'assurer. L'effet moral d'une surprise est le plus important dans cette circonstance : or, cette surprise ne peut pas avoir de suites graves au commencement d'une affaire, lorsqu'on a encore des troupes fraiches à opposer, tandis qu'au moment de la crise, lorsque le vainqueur est encore en désordre, une attaque en flanc ou par derrière peut lui arracher la victoire.

On doit remarquer que les avantages d'un combat rétabli par l'arrivée d'une troupe nouvelle, avant d'être terminé, peuvent être d'autant plus grands, qu'ils feront plus que compenser les pertes qu'on avait faites jusqu'alors. Mais aussi on ne doit pas oublier que si l'arrivée de ce secours ne sert pas à continuer le combat, mais à en livrer un nouveau, il est plus difficile à gagner que le premier, et ses avantages n'effaceront pas les pertes causées par le précédent.

C'est une raison qui doit faire éviter, autant que possible, les engagements sérieux d'avant-garde.

Un combat terminé doit être considéré comme une chose achevée, et il ne peut pas être le motif d'une nouvelle affaire, à moins que le sentiment moral de la vengeance ne fasse taire les autres raisons.

La distance des troupes destinées à prendre part au même combat, doit être calculée sur sa durée et sur le moment de la crise, car plus tard leur arrivée serait inutile.

V. *Bataille rangée.*

Une bataille rangée est un combat entre les principales forces ennemies, dans lequel on fait de part et d'autre les plus grands efforts pour remporter une victoire complète : aussi, dans une bataille rangée, doit-on poursuivre son but jusqu'au dernier moment, et ne l'abandonner que quand l'impossibilité de réussir est devenue d'une évidence palpable. Cette évidence se manifeste au moment où l'ordre de bataille dans lequel combat une armée est détruit, où l'on a perdu le point essentiel, la clef de la position. On peut juger d'avance l'issue d'une bataille, non seulement par des dispositions fautives qui lui donnent cette tournure, mais encore par des résultats partiels qui établissent une perte d'équilibre entre les deux parties, perte lente, mais continuelle. Le général en chef prévoit le mauvais résultat de la bataille bien avant qu'il ne se décide à l'abandonner, car il compte encore, soit sur de nouveaux efforts, soit sur la force morale relevée, soit enfin sur le hasard.

Les résultats des combats partiels dont se compose une bataille, viennent peu à peu fixer la volonté du chef. Chaque rapport sur la manière dont les troupes ont succombé ou résisté, la manière plus ou moins lente avec laquelle elles se fondent, enfin la perte de terrain : toutes ces circonstances s'additionnent dans l'esprit du chef, et le déterminent sur le parti qu'il doit prendre. Plus il a persisté dans sa volonté, plus longtemps la bataille a suivi la fâcheuse direction du début, plus la retraite est menacée et plus le moment est arrivé d'abandonner le combat. Mais ces dangers peuvent encore être conjurés par l'emploi des réserves ; on ne

doit donc considérer la retraite comme un devoir impérieux, pour le chef, que quand ses réserves ne sont plus en état de tenir tête à celles de l'ennemi. Le danger d'avoir la retraite coupée, et l'arrivée de la nuit, influent sur cette décision ; le danger la précipite, car une fois que l'imminence en est reconnue, la persistance à prolonger le combat peut changer une défaite en une catastrophe. L'arrivée de la nuit, au contraire, retarde l'urgence de cette résolution, car la nuit empêche le vainqueur de poursuivre ses avantages.

Le résultat d'une bataille perdue influe singulièrement sur le chef et sur son armée, sur le pays et sur toute la durée de la guerre. Cet effet est surtout désastreux pour l'armée : elle gagne la triste conviction qu'elle est inférieure à l'ennemi ; la douleur de la défaite, l'amour propre inné à l'homme lui font accuser le chef d'inhabileté, et détruisent la confiance que l'on a en lui. Une grande bataille perdue jette le découragement dans l'esprit de la nation et l'abat : plus les forces qui ont combattu ont été nombreuses, et plus les suites d'une défaite réagissent sur la guerre dans son entier, car le succès enfle le vainqueur, double son courage et son audace, et définitivement le vaincu est amené à la soumission, si d'autres circonstances ne viennent changer la face des affaires.

Le résultat d'une victoire dépend encore des circonstances dans lesquelles on se trouve, du talent et de l'énergie du chef qui sait en profiter.

La guerre ayant pour but dernier la destruction des forces ennemies, but qui s'obtient le plus promptement possible dans une bataille rangée, ce genre de combat doit être considéré comme l'essentiel de toute la guerre,

comme son centre de gravité. Plus les raisons d'une guerre sont graves, plus les combats deviennent fréquents et sanglants, et plus tôt on arrive à une bataille rangée comme le meilleur moyen de solution. Si on ne l'évite que par la crainte et l'irrésolution que fait éprouver une grande entreprise, on peut être sûr d'un malheureux résultat. Une bataille a toujours un but positif, elle est donc plus particulièrement du domaine de l'assaillant; mais celui qui est sur la défensive est lui-même très souvent obligé de recourir à ce grand remède, contre les dangers qui le menacent. On doit encore remarquer que les suites d'une grande bataille étant de la plus grande gravité, l'idée de la responsabilité morale qu'elles entraînent, fait que le chef hésite devant un résultat duquel, dans un moment donné, et sur un seul point, va dépendre le sort de tout le pays.

Aussi jamais un homme médiocre, incertain, n'osera aborder cette grande solution; le génie seul ose l'affronter, car plus il sent sa supériorité et plus il recherche une occasion où sa haute intelligence puisse briller avec éclat.

Les résultats d'une bataille rangée sont en raison des forces qui ont combattu, et de l'importance du succès. Le succès dépend :

1° De la disposition tactique de l'ordre de bataille, dans laquelle elle a été livrée.

2° De la nature du pays.

3° Des proportions dans lesquelles se trouvent les trois armes.

4° De la proportion des forces avec lesquelles on a combattu.

Une bataille livrée dans un ordre parallèle, sans

avoir tourné l'ennemi ou sans l'avoir obligé à combattre dans un ordre oblique, amène rarement de grands résultats.

Une bataille livrée dans un pays coupé ou montagneux, ne peut pas avoir de graves conséquences, car l'action de l'assaillant est partout arrêtée. Enfin, si le vaincu a une cavalerie supérieure, tous les avantages que donne une poursuite énergique se trouvent paralysés : c'était le cas à Lützen en 1813.

Il est facile de comprendre qu'une bataille gagnée avec une grande supériorité de forces, aura des résultats d'autant plus importants.

L'acte essentiel à la guerre étant une bataille rangée, tout le mérite de la stratégie est de préparer les moyens, le lieu et le temps pour cette grande solution, et de savoir diriger les forces plus tard afin d'en recueillir les fruits.

Malgré toute l'importance du but, il ne s'ensuit pas que pour y arriver on ait besoin de combinaisons très compliquées ; bien au contraire, tout est très simple : il faut un coup d'œil juste pour juger les événements ; il faut de l'énergie, de la persévérance, et un esprit entreprenant. L'élan qui porte à livrer des batailles rangées, le mouvement spontané qui les fait rechercher, ne doivent être puisés que dans le sentiment de sa propre force, et dans l'urgence d'une pareille solution, c'est-à-dire qu'il dépend du courage inné et du coup d'œil formé par l'expérience.

VI. *Des poursuites.*

La victoire, même la plus complète, donne de bien minces résultats si l'on ne sait pas en profiter par une poursuite active. Cette poursuite semble facile, car

l'ennemi, hors les cas très rares où l'on n'a défait qu'une partie de son armée, ou bien lorsqu'il se replie sur ses remparts, n'est pas en état de résister ; et cependant une poursuite vigoureuse est encore plus rare qu'une victoire même. La raison en est simple : les troupes arrivent sur le terrain avec des forces diminuées par les mouvements qui les y amènent; le combat finit par les épuiser ; enfin, la victoire trouve le vainqueur dans un état de désordre, de tumulte, peu différent de celui du vaincu ; il faut reformer les troupes, renouveler les munitions, donner de nouveaux ordres, voir juste à travers tout ce tumulte, et cependant ce chef qui doit donner ces ordres, se trouve lui-même dans une prostration de forces physiques et de forces morales : l'épuisement des siens, leur abattement qui suit toujours de grands efforts, réagit jusque sur sa volonté et finit par l'annuler. Aussi une poursuite énergique ne sera faite que par un chef animé de l'amour de la gloire, dont l'énergie égale presque la dureté, et surtout s'il dispose d'une forte réserve restée intacte.

La poursuite du premier moment se borne au reste de la journée et à une partie de la nuit, mais elle a plusieurs degrés d'intensité.

Le premier degré consiste à ne poursuivre l'ennemi qu'avec de la cavalerie ; la poursuite dans ce cas ne peut être de quelque importance que contre un ennemi en pleine déroute, autrement son action est très bornée ; elle ne saurait s'étendre au-delà d'un premier accident de terrain.

Le second degré est une poursuite opérée par une forte avant-garde, composée des trois armes, où cependant la cavalerie prédomine. Ce mouvement ne s'étendra pas au-delà d'une ou de deux lieues, car l'a-

vant-garde n'osera s'aventurer, sachant qu'elle n'est pas soutenue par le gros de l'armée ; mais si elle poursuit l'ennemi pendant une partie de la nuit, le résultat en sera très grand.

Enfin, le troisième degré est une poursuite exécutée par toute l'armée, autant que ses forces et son état de désordre le lui permettent. Ici le résultat sera immense, car le vaincu précipitera sa retraite, abandonnant toutes ses positions dès qu'il verra qu'on commence à le tourner, ou qu'on veut l'aborder.

En somme, si le gain d'une bataille rangée est l'acte le plus décisif de la guerre, le moyen de lui donner toute son importance, c'est de poursuivre l'ennemi avec la plus grande énergie. La nuit y met d'ordinaire un terme ; mais si des circonstances particulières permettent de ne pas s'arrêter, les résultats grandiront en conséquence.

La seconde phase de la poursuite offre aussi trois manières d'agir :

1° En suivant simplement l'ennemi ;

2° En le poussant ;

3° En le tournant.

La première phase n'a pour résultats que la prise des bagages, des blessés et des maraudeurs ennemis, mais ne désorganise pas son armée : on ne peut pas la pousser au-delà du point où l'ennemi renforcé pourrait livrer une nouvelle bataille.

La seconde manière consiste à avoir son avant-garde organisée de manière qu'elle puisse déloger toujours l'arrière-garde ennemie, au moment où elle veut établir son bivouac. La désorganisation de l'ennemi en sera la suite, car une telle retraite prendra le caractère d'une fuite. Rien n'influe d'une manière

plus désastreuse sur le moral d'une armée en retraite, que si, après une marche pénible, s'arrêtant pour prendre quelque repos, le canon ennemi vient à se faire entendre; si la chose se répète pendant plusieurs jours, cette armée finit par être en proie à une terreur panique. Cet effet est encore plus terrible lorsqu'on force l'armée vaincue à des marches de nuit : le physique comme le moral finit par succomber tout-à-fait. Si ce genre de poursuite ne se répète pas souvent, c'est qu'ici encore, comme dans la poursuite à l'issue de la bataille, on tache d'éviter la fatigue qui, il faut l'avouer, poussée trop loin, menacerait de désorganisation le vainqueur lui-même. En effet, il est beaucoup plus commode d'avoir des mouvements régulièrement établis, de partir à la pointe du jour, d'établir son bivouac à midi, pour employer le reste de la journée aux besoins de l'armée et la nuit au repos, que de s'exténuer par ces mouvements réglés sur ceux de l'ennemi, partant tantôt le matin, tantot le soir, passant plusieurs heures en sa présence, échangeant des coups de feu et des coups de canon, faisant des marches de flanc pour le tourner, etc.

La troisième manière de poursuivre l'ennemi, et en même temps la plus efficace, c'est de tacher, par une marche de flanc, de le prévenir sur son point de retraite, au lieu où sont ses magasins, le ralliement de ses renforts, etc. La retraite de l'ennemi est accélérée par là, les pertes qu'il fait augmentent, et une désorganisation complète peut s'ensuivre. On ne doit pourtant pas oublier de faire suivre l'ennemi dans sa direction par un corps, dont la présence agisse sur son moral, et ramasse tout ce qui reste en route.

Le vaincu a aussi trois voies de salut :

La première serait de reprendre tout-à-coup l'offensive, profitant de quelques chances inespérées de succès. Mais ces cas sont rares ; il faudrait pour cela que le chef fût doué d'une grande audace, et que son armée possédât au plus haut degré les vertus guerrières.

La seconde manière d'échapper à la poursuite de l'ennemi, c'est de précipiter sa retraite. Mais cette mesure est dangereuse : elle abat au lieu de relever le moral du soldat ; elle nécessite des efforts avec des troupes fatiguées ; on perd par là beaucoup en hommes et en matériel.

La troisième manière est de courber sa ligne de retraite pour tourner les points où on pourrait être arrêté. Bien qu'il y ait des cas où cette manière puisse réussir, cependant en général on doit l'éviter comme très dangereuse, car d'ordinaire on ne la prend que par la terreur que l'ennemi inspire ; et malheur au chef que cet effroi domine !

La véritable voie de salut consiste à relever le moral de son armée par de petits combats engagés avec précaution, et qui peuvent avoir du succès : résultat assez problable, car celui qui se retire dispose des avantages du terrain, en se tenant sur la défensive.

On n'ose se servir de ce moyen, car on est routinier, et puis l'idée d'échapper par la retraite répond mieux à l'impression vive et profonde qui résulte du désastre qu'on vient d'éprouver.

La certitude d'une retraite précipitée de la part du vaincu donne au vainqueur l'audace nécessaire pour opérer une poursuite.

Il est cependant à remarquer qu'une poursuite acharnée use aussi les forces du vainqueur, et qu'elle pourrait

se terminer par des revers si l'armée battue allait être renforcée par une autre, si son chef était un grand homme de guerre, et si sa désorganisation n'était pas complète. Mais hors ces cas, le vainqueur peut donner pleine carrière à son audace guerrière, et plus il osera, plus il ajoutera au succès, en divisant ses forces pour enlever des corps coupés, pour s'emparer des places fortes et des magasins ; et bien loin de commettre une faute, il exercera seulement son droit de vainqueur.

Pour s'en convaincre, il suffit de méditer les conséquences de la bataille d'Iéna.

VII. *Retraite après une bataille perdue.*

Tenter une seconde bataille lorsqu'on vient d'en perdre une, serait marcher à sa perte : c'est un axiome militaire. Le niveau entre les deux armées ne peut être rétabli que par de nouvelles forces, soit par des renforts, soit par des avantages de terrain, soit par l'appui des forteresses, soit, enfin, par l'éparpillement de l'ennemi, causé par une longue poursuite. Ce niveau est d'autant plus difficile à rétablir que les pertes qu'on a faites sont plus grandes ; mais il dépend surtout du caractère de l'adversaire.

Pour éviter les malheurs qui sont la suite inévitable d'une retraite précipitée, il faut se retirer lentement, disputer pied à pied le terrain, et passer à l'offensive toutes les fois que le vainqueur, abusant de son bonheur, se met dans une fausse position. Cela conduit à des combats qui peuvent être même quelquefois très sanglants; mais en les évitant on ferait des pertes beaucoup plus grandes par une retraite passive. Les premiers pas d'une retraite doivent être faits le plus lentement possible : les pertes qu'on fait pour rester fidèle

à ce principe seront un véritable gain pour le tout.

On doit composer son arrière-garde de ses meilleures troupes, mettre à sa tête le général le plus déterminé, la soutenir par toute l'armée, en faisant souvent des haltes, des remises de main contre une avant-garde ennemie trop aventurée; on échappera ainsi à une catastrophe. Vouloir se soustraire à la poursuite en donnant diverses directions à ses colonnes, est ce qu'il y a de plus dangereux.

VIII. *Du combat nocturne.*

Un combat nocturne est une surprise avec des circonstances avantageuses; mais on se trompe fort quand on croit pouvoir l'exécuter contre des armées; les difficultés apparaissent alors, et c'est là ce qui fait qu'on ne le tente généralement que contre de petits détachements. Même dans ce cas, on se sert de l'obscurité de la nuit pour atteindre un terrain coupé où l'on puisse rester caché à l'ennemi, et l'on exécute l'attaque à la pointe du jour. Plus le corps qu'on surprend est considérable, plus l'entreprise devient difficile; car il peut se défendre plus longtemps et permettre aux renforts d'arriver. Si une attaque concentrique donne de grands avantages, il ne faut pas oublier qu'elle expose à de grands dangers, et qu'on ne doit la tenter qu'avec une grande supériorité de forces, ce qui exclut par là même une attaque nocturne contre l'armée ennemie. En général, les combats nocturnes contre un corps plus considérable ne sauraient être tentés que dans les cas suivants:

1° Si une audace qui dégénérerait en une imprévoyance extraordinaire mettait l'ennemi à notre discrétion;

2° Si on avait une supériorité morale tellement décidée qu'elle seule remplacerait toute direction;

3° Si, étant cerné, on veut s'ouvrir un passage à travers la ligne ennemie;

4° Enfin, dans des cas de désespoir où la faiblesse numérique des troupes ne permet pas de tenter un autre genre de combat.

Lorsqu'on se propose de livrer de ces sortes de combats, on doit les conduire de telle manière qu'ils finissent à la pointe du jour, afin de pouvoir profiter du désordre où se trouvera l'ennemi par suite de la surprise nocturne.

CHAPITRE V.

DES DIFFÉRENTS RAPPORTS DE LA FORCE ARMÉE A LA GUERRE.

I. *Théâtre de la guerre, armée, campagne.*

Le théâtre de la guerre est la partie du pays où se trouvent les forces principales des parties belligérantes: il doit être protégé de tous côtés, soit par des forteresses, soit par de grandes difficultés de localité, soit enfin par une grande étendue de territoire; c'est une contrée ayant un centre de gravité et formant un tout à part, qui ne dépend pas en quelque sorte du reste du pays.

Il ne doit y avoir qu'une armée sur un théâtre de la guerre, et celle-ci ne doit être commandée que par un seul général en chef.

On entend par campagne une série d'événements accomplis sur un théâtre de la guerre, avec la même

armée, contre le même ennemi, et renfermés plus ou moins dans l'espace d'une année.

II. *Des proportions des forces armées entre elles.*

La force numérique est une supériorité qui devient de plus en plus incontestable; car l'organisation des armées et la valeur du soldat sont presque les mêmes partout.

Napoléon dut la plupart de ses succès à ses mouvements stratégiques, qui lui permirent d'avoir sur le champ de bataille une supériorité numérique. A la bataille de la Moskowa, les forces étant presque égales, la victoire se décida lentement, pour le nombre et pour l'armée la plus aguerrie; et cependant l'armée française était la première armée du monde, et Napoléon le premier capitaine du siècle.

L'habitude de la guerre, toutes choses égales d'ailleurs, est donc la seule circonstance qui puisse donner de la supériorité à une armée sur une autre; mais chaque jour de campagne rétablit l'équilibre entre les armées ennemies, en donnant cette habitude de la guerre à l'armée qui ne la possède pas.

Le talent du chef seul est toujours d'une haute importance sur le sort d'une guerre; mais d'abord ce talent n'est pas à commande, et puis il ne peut se développer que par l'expérience.

Quoique la force numérique soit essentielle à la guerre, et qu'on l'ait à sa disposition dès l'entrée en campagne, il n'est pourtant pas impossible de soutenir une guerre où les forces des deux côtés sont très disproportionnées. Bien au contraire, il n'y a pas de puissance assez petite qui ne soit à même de lutter contre une plus grande. Dans ce cas, le but d'un petit État

doit être plus restreint, et la durée de ses efforts plus courte. Il faut suppléer à l'insuffisance des forces physiques par les forces morales, comme l'activité, l'énergie, même le désespoir : sans cela, on succombera lâchement. Si l'on voit qu'en ménageant ses forces, en ne poursuivant même que des succès restreints, on ne saurait éviter un malheureux résultat, on doit, armé du désespoir et de la ruse, tenter le succès par quelque grand coup, car alors la suprême sagesse est dans l'extrême audace. Et si, malgré cet effort, on succombe encore, au moins garde-t-on les moyens de se relever plus tard.

III. *Du rapport des différentes armes entre elles.*

Pour se rendre raison du rapport qui doit exister entre la force respective des trois armes, l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie, il faut remarquer que le combat se compose de deux actes bien distincts : la *destruction* des forces qui luttent, et la *mêlée ;* celle-ci est encore *offensive* ou *défensive.* L'artillerie n'agit que dans l'acte de la destruction ; la cavalerie dans celui de la mêlée, et l'infanterie dans les deux.

La défensive, dans la mêlée, consiste dans le pouvoir de rester attaché au terrain. L'offensive, au contraire, exige le mouvement. La cavalerie ne possède que cette seconde faculté ; l'infanterie possède les deux, bien que la première prédomine.

Ces considérations prouvent d'une manière évidente que l'infanterie doit être la plus nombreuse, mais que ce n'est que la réunion des trois armes qui leur donne leur véritable importance.

Ce ne sont pas seulement ces raisons qui influent sur la force numérique de chacune de ces trois armes,

c'est encore la dépense qu'occasionne chacune d'elles. Généralement, on reconnaît que la formation et l'entretien d'un bataillon de 800 hommes, d'un escadron de 150 chevaux et d'une batterie de 8 pièces, coûtent un prix à peu près égal. On peut ajouter qu'une armée où l'artillerie prédominerait serait redoutable par le principe de destruction, et que l'intensité de sa force diminuerait par le manque d'artillerie. Mais une artillerie trop nombreuse rendrait l'armée très pesante, et, comme l'artillerie a besoin de troupes pour la couvrir, l'armée se trouverait affaiblie, et la guerre prendrait le caractère de la défensive. Le manque d'artillerie doit être remplacé par des mouvements rapides et pleins d'audace : les marches, les efforts qu'on fera faire à l'ennemi, les fatigues qu'on lui fera supporter, serviront de moyens de destruction à une armée dénuée d'artillerie.

La supériorité numérique de la cavalerie donne à une armée plus de mobilité : le défaut de cavalerie oblige d'agir avec plus de prudence et de lenteur. Avec une cavalerie nombreuse, on recherche de vastes plaines, on est disposé à agir avec audace; la cavalerie sert à fatiguer l'armée ennemie, tandis qu'elle assure le repos de la sienne. Le manque de cavalerie, au contraire, fait choisir de préférence des pays difficiles, des terrains coupés; à des mouvements de masses, on préfère une défensive bien calculée, appuyée par des accidents de terrain; et si l'on doit prendre l'offensive, on le fait en se dirigeant sur le centre de gravité de l'ennemi par les lignes les plus courtes. On compte qu'un cavalier et son entretien coûte autant que celui de cinq fantassins. Les proportions de la cavalerie à l'infanterie ont été constamment de 4 à 6. D'ordinaire,

on compte 2 ou 3 canons par 1,000 fantassins, et 4 pièces à cheval pour 1,000 cavaliers. Vers la fin de la campagne, les canons sont proportionnellement plus nombreux, car on ne les perd pas aussi vite que les hommes.

En conséquence, il faut dans une armée autant d'infanterie que possible, de l'artillerie autant qu'elle ne devient point un embarras, et autant de cavalerie seulement qu'il y a nécessité absolue.

IV. *De l'ordre de bataille.*

L'ordre de bataille établit certaines divisions dans l'armée; il détermine les places de chaque corps dans l'ordre de marche, comme dans celui du développement de la ligne de bataille, soit pour la durée de la campagne ou pendant tout le temps de la guerre. Il est absolument nécessaire de diviser une armée, car une masse compacte serait difficile à manier. L'armée est partagée le plus convenablement en huit parties : une à l'avant-garde, trois au milieu (le centre, l'aile gauche et l'aile droite), deux à l'arrière-garde et deux sur les deux flancs. Jamais une armée ne devrait avoir plus de dix divisions : chacune de celles-ci devrait être partagée en quatre ou cinq brigades, et celles-là ne pas avoir moins de trois et pas plus de six à huit bataillons, donnant de 4 à 5,000 hommes.

On éviterait par là le grade intermédiaire entre le général en chef et les divisionnaires, celui de chef d'un corps, ce qui relèverait le pouvoir moral du général en chef et économiserait le temps. Le nombre de troupes d'une brigade peut varier de 2 à 5,000 hommes. Des forces au-delà de ce nombre doivent avoir les trois armes réunies, quoiqu'en général tout détachement

appelé à agir séparément doit être composé ainsi L'infanterie peut, comme brigade, avoir déjà de l'artillerie : on compte ordinairement une batterie (8 pièces) par brigade (4,000 hommes). Pour rendre une armée maniable et pour relever la dignité du général en chef, il faut multiplier le nombre des commandements supérieurs; et, au contraire, dans ceux-ci introduire le moins de subdivisions, pour ne pas perdre de temps par la transmission des ordres. Une armée ne doit pas être divisée en moins de cinq parties, et pas en plus que dix : chacune de ces parties peut avoir cinq ou quatre subdivisions; par exemple, une armée de 200,000 hommes aurait dix divisions; chaque division cinq brigades, et chaque brigade aurait 4,000 hommes. Une telle armée se laisse facilement commander en un pays de plaines, mais non en un pays de montagnes; si elle était partagée par un fleuve, cela provoquerait encore un partage de commandement; mais jamais on ne doit le faire pour satisfaire une susceptibilité ou un amour-propre mal placé.

V. *De l'ordre de bataille d'une armée en général.*

L'armée étant un instrument de combat, son ordre de bataille le plus naturel est celui qui s'approche le plus des dispositions tactiques que prennent sur le terrain les différents corps qui doivent concourir à la même bataille.

Si d'autres raisons ne viennent déterminer l'ordre de bataille d'une armée, il doit avoir en vue son approvisionnement et puis sa sûreté. Pour satisfaire à ces deux motifs, un bon ordre de bataille stratégique doit donner à une armée : 1° la facilité des vivres, 2° la facilité de l'entretien des troupes, 3° une retraite assurée,

4° une contrée ouverte devant son front, 5° un pays coupé où elle prend position, 6° des points stratégiques pour appui, 7° enfin une division convenable de ses forces.

Les deux premiers points exigent que l'on s'établisse dans un pays riche, bien cultivé, avec de grandes villes et de grandes routes.

La sûreté de la retraite consiste dans une situation perpendiculaire à la grande route, qui conduit de l'ordre de bataille qu'on occupe vers la base d'opération de l'armée.

Un pays découvert sur le front de l'armée facilite à l'avant-garde, aux détachements, aux espions, l'observation de l'ennemi.

En occupant une contrée difficile, on rendra les mouvements de l'ennemi plus lents, on empêchera les surprises, et on aura plus de temps devant soi pour réunir son armée.

Les points stratégiques se distinguent particulièrement des points tactiques, en ce que l'armée à laquelle ils servent d'appui n'a pas besoin de les toucher immédiatement, car leur influence s'étend à de certaines distances. Les forteresses ne deviennent des points stratégiques qu'à raison de leur importance et de l'étendue du rayon de leurs sorties.

La sûreté même de l'armée exige une division de ses forces. Il faut avoir une avant-garde et des détachements pour observer l'ennemi : la réserve d'une grande armée en est éloignée de plusieurs lieues; enfin, pour couvrir les ailes d'une armée, on a besoin d'ordinaire de corps avancés séparés, qui sont des espèces d'avant-gardes sur les côtés. On ne doit considérer les ailes d'une armée comme faibles que dans

le cas où celles de l'ennemi ont leurs lignes de communications mieux assurées. Mais comme les ailes peuvent être tournées plus facilement, et que par là les dispositions à prendre y sont plus difficiles, il faut les appuyer par des corps séparés. Ces corps, devant se replier sur le gros de l'armée, pour ne pas entraîner sa retraite ou amener un combat sérieux, doivent être placés en avant de l'ordre de bataille de l'armée.

Toutes ces circonstances font que l'armée, dans son ordre de bataille stratégique, est divisée en cinq parties, dont les distances réciproques varient suivant le pays où l'on se trouve et la force qu'on donne à ces différents corps. La distance à donner à l'avant-garde est la plus facile à déterminer, car sa retraite est assurée sur le gros de l'armée : on ne doit pourtant pas l'avancer plus que la sûreté de l'armée ne l'exige, car plus elle serait éloignée, plus elle souffrirait si elle avait à combattre. Les corps d'appui des ailes peuvent en être séparés dans les proportions de la lutte qu'ils sont en état de soutenir : une division de 8 à 10,000 hommes peut être éloignée de deux à trois lieues, car elle peut combattre pendant quelques heures ; un corps de trois à quatre divisions, par cette même raison, peut être éloigné de six à sept lieues.

Ce qui vient d'être dit sur les dispositions qui portent à diviser une armée ne doit pas être considéré comme une tendance à provoquer des combats partiels, mais comme une nécessité : car l'unique but d'un ordre de bataille est de combattre avec toutes les forces réunies. C'est pourquoi la division d'une armée est combinée sur la force des différents corps et sur la distance qui les sépare, de manière qu'ils puissent prendre part au même combat.

VI. *De l'avant-garde et des corps détachés.*

Moins une armée est en état de combattre, plus son avant-garde doit être forte et poussée en avant. Si l'armée est en mouvement, une seule avant-garde lui suffit; mais si elle reste en place, elle a besoin, en outre, de postes avancés pour se garder. La force de l'avant-garde et des corps détachés varie selon qu'ils doivent servir à observer l'ennemi, ou bien à lui résister, dans le but de le contraindre à faire connaître ses projets, ou bien, afin de donner à l'armée le temps nécessaire pour être en état de combattre.

Une armée faible en nombre, mais qui se multiplie par des mouvements brusques et rapides, par une attitude énergique, a moins besoin de ces mesures de précaution. Dans ce temps-ci, les armées emploient ordinairement les avant-gardes (Frédéric II n'en avait presque pas), par la raison que plus ces armées sont nombreuses, plus elles ont besoin de temps pour se mettre en bataille. On tire aussi à présent un plus grand parti du terrain : mais surtout les avant-gardes sont nécessaires, parce que l'ordre de bataille et la bataille elle-même ne forment plus un seul tout, mais un tout composé de différentes parties. Si une armée dans ces opérations a ses colonnes très rapprochées, alors une avant-garde commune suffit : autrement chaque corps devrait en avoir une particulière. Afin de ne pas disséminer trop les forces, si le corps du centre a une forte avant-garde, on pourra s'en contenter pour toutes les colonnes. Une avant-garde ayant cette destination peut être considérée comme un corps avancé; les avantages qu'elle procure sont :

1° D'inquiéter et de ralentir les mouvements de l'ennemi;

2° D'être à même de le suivre de très près, ce que ne peut faire le gros de l'armée, dont le nombre ralentit la marche ;

3° Quand d'autres circonstances ne permettent pas à l'armée de se rapprocher de l'ennemi, un corps léger peut le suivre sans cesse des yeux ;

4° S'il s'agit de poursuivre l'ennemi, un petit corps avec une nombreuse cavalerie le fera plus vivement, ayant la possibilité d'arriver au bivouac plus tard et d'en partir plus tôt;

5° En couvrant une retraite, un corps détaché profitera hardiment de tous les accidents de terrain : il risquera peu, même s'il vient à être débordé sur ses flancs ; car l'ennemi, dans ce cas, sera forcé de faire tout le chemin qui le sépare du centre, où se trouve le corps qu'il lui faudra tourner. Cette disposition, qui consiste à tenir sur le centre, a encore cet avantage, que si, au contraire, les ailes restent en position, tandis que le centre se retire, cela donnerait à croire que l'armée est percée, et une telle impression est très dangereuse dans une retraite.

Bien que le terrain et les différentes circonstances influent sur les dispositions générales, cependant on peut admettre qu'une avant-garde soit poussée en avant de quatre à cinq lieues du corps de l'armée. Plus les armées sont rapprochées, relativement à leur étendue, plus l'avant-garde devient inutile, car leur garde se fera par des postes avancés. Si l'armée occupe une grande étendue de pays; par exemple, en prenant des quartiers, elle doit mettre une plus forte distance entre elle et l'ennemi, et cette distance ne peut être gardée que par des postes avancés. Si l'armée est couverte par un obstacle de terrain, alors

on le garde plutôt par une chaîne de postes avancés que par un corps d'avant-garde.

VII. *Influence des corps avancés.*

Les corps avancés sont destinés à observer l'ennemi et à ralentir ses mouvements. Un corps avancé doit être assez considérable pour bien observer l'ennemi en le forçant non seulement à faire voir ses troupes, mais encore à faire connaître ses desseins. Le corps détaché doit être plus considérable s'il doit ralentir le mouvement de l'ennemi. Malgré la disproportion des forces, il peut le faire avec avantage, car il a le choix de la position; et puis l'ennemi, ne connaissant pas la distance du gros de l'armée, craignant d'être pris entre deux feux, perdra beaucoup de temps avant de se décider à tourner une des ailes du corps avancé. On ne doit pas chercher à ralentir la marche de l'ennemi par l'acte même de la résistance, à moins d'un terrain très favorable ou d'une nécessité absolue, car on pourrait s'exposer à de grandes pertes.

Le gain de temps doit être obtenu : 1° par les mouvements circonspects de l'ennemi; 2° par la résistance; 3° par la retraite.

Cette retraite doit être aussi lente que les circonstances le permettent, en profitant de toutes les positions qui forceraient l'ennemi à se déployer, et enfin à lui faire perdre du temps. En effet, c'est plus encore par leur présence que ces corps doivent ralentir la marche de l'ennemi que par l'opiniâtreté du combat.

On peut admettre en thèse générale qu'une division d'infanterie, renforcée par de la cavalerie, en tout 10 à 12,000 hommes, éloignée du gros de l'armée d'une journée de marche de 5 à 7 lieues, dans un terrain or-

dinaire, peut faire perdre à l'ennemi la moitié en plus du temps nécessaire pour exécuter cette même marche. Si pour faire 7 lieues on a besoin de dix heures, il en emploiera quinze. Si l'avant-garde n'est distante de l'armée que de trois à quatre heures de marche, la distance étant plus petite, la résistance peut être plus sérieuse, et l'ennemi doit perdre le double de temps. Il est rare qu'un combat engagé avec l'avant-garde permette de livrer bataille le même jour.

La position des corps détachés sur les flancs de l'armée est plus critique que celle de l'avant-garde, car ils se trouvent plus éloignés de l'armée; mais ils ont plus d'espace pour se retirer, et leur retraite, même précipitée, n'a pas pour le gros de l'armée les inconvénients qu'aurait une pareille retraite faite par l'avant-garde. La meilleure manière de soutenir les corps avancés, c'est de placer, entre eux et l'armée, une masse de cavalerie, et même, si les circonstances l'exigent, toute la réserve de cette arme.

VIII. *Des camps.*

Comme on vient de le voir, une armée en se divisant a pour premier objet sa sûreté, et après seulement sa commodité; toute division faite dans ce dernier but est une nécessité ou une faute. Il en est de même des camps pris sous le toit ou au bivouac; on les considère comme une nécessité absolue, et on y sacrifie le moins qu'on peut. C'est pour cela que les tentes, et surtout les quartiers, sont bannis des guerres modernes, car cela entrave la rapidité et l'énergie des mouvements. On consomme par là plus d'hommes et l'on ruine davantage le pays, mais la guerre y a gagné un

degré d'intensité qui compense amplement les autres pertes. Ce n'est pas seulement l'art militaire, c'est encore l'humanité qui gagne à l'énergie des guerres; car elles durent moins de temps, et on n'ose pas les entreprendre sans des motifs bien graves.

IX. *Des marches.*

La marche est un passage d'une position à une autre : on doit y observer la commodité des troupes, afin de ne pas les fatiguer sans nécessité, et les mouvements doivent être bien coordonnés dans la direction générale vers le but qu'on se propose. Plus la masse qu'on met en mouvement est grande, plus la marche sera longue et fatigante. De là la nécessité de faire marcher sur plusieurs colonnes une masse considérable de troupes qu'on veut réunir sur un point.

Ce n'est que dans le cas où le combat ne menace pas une armée qu'elle peut choisir les routes pour sa commodité; mais s'il s'agit d'arriver sur le champ de bataille, ou d'occuper un point important, il faut prendre le chemin le plus court. La possibilité du combat étant de tous les instants, la première règle d'une marche est d'avoir les colonnes tellement organisées qu'elles puissent soutenir le combat chacune pour son compte. Cette organisation s'obtient par la réunion des trois armes, par leur disposition dans l'intérieur de la colonne, enfin en leur donnant un commandant particulier. On ne doit pas perdre de vue cette vérité, que si une petite colonne est exposée à un danger plus grand, elle a aussi l'avantage de marcher plus vite, de se réunir plus facilement à une autre troupe. D'un autre côté, plus une colonne est forte,

plus elle a besoin de temps pour faire sa marche; en revanche elle peut résister plus longtemps. C'est encore ce qui a lieu surtout dans les montagnes, où les différentes positions permettent une plus longue résistance.

On sait par expérience qu'une division de 8,000 hommes, avec son artillerie et ses bagages, forme une colonne qui a une heure de longueur; de sorte que s'il y a deux divisions qui marchent dans la même colonne, la seconde n'arrivera qu'une heure après la première. Une armée composée de quatre divisions et d'une réserve de cavalerie a besoin de huit heures de marche pour faire 5 lieues. Mais en y ajoutant leurs profondeurs, toutes les troupes ne seront rendues sur le terrain qu'en treize heures de temps. Dans cet intervalle on trouvera toujours sur les côtés des chemins qui permettront de raccourcir la marche, et les troupes auront toujours assez de temps pour arriver sur le champ de bataille. Les masses que les guerres modernes y amènent ne s'entre-choquent pas dès qu'elles se rencontrent; pour prendre les dispositions nécessaires, elles sont obligées de remettre le combat au lendemain.

Les marches sont ou perpendiculaires, ou parallèles ou de flanc. Il faut remarquer que toutes les parties de l'armée qui dans l'ordre de bataille naturel sont à côté l'une de l'autre, dans les marches de flanc, au contraire, se suivent, et *vice versâ*.

L'essentiel est de veiller à ce que chaque colonne forme un tout bien homogène, et qu'elle soit dirigée par un seul commandant.

Une marche exécutée par le flanc droit ou le flanc gauche de l'armée, stratégiquement a peu d'impor-

tance; mais tactiquement il faut faire exécuter ces marches suivant l'alternative, car les troupes qui seraient toujours à la queue souffriraient beaucoup. Il importe peu de savoir quelle division ou quelle brigade arrivera la première sur le terrain, car on ne peut pas préciser d'avance les dispositions de l'ennemi; il suffit que la troupe qui arrive la première ouvre son feu la première.

Les marches se font ordinairement en trois grandes colonnes, suivant en cela la division de l'ordre de bataille, qui est composée de trois grandes parties placées l'une à côté de l'autre.

L'expérience a établi pour règle que la longueur d'une journée de marche pour les armées modernes était de 5 lieues, qui, dans de longs cours, variait de 3 à 4 lieues à cause des journées de repos qu'on est obligé de donner aux troupes.

Une division de 8,000 hommes pour faire ce chemin dans la plaine a besoin de huit à dix heures, et dans les montagnes de dix à douze. Si cette colonne est formée de plusieurs divisions, on doit ajouter deux heures en sus, bien entendu non compris les heures de retard des départs successifs des divisions.

Des marches de 9 à 11 lieues sont ce qu'on peut entreprendre de plus fort. Une division de 8,000 hommes, même avec de bonnes routes, a besoin de seize heures de temps pour faire 9 lieues, car on doit faire reposer les troupes quelques heures. Mais un corps composé de plusieurs divisions, pour faire 11 lieues, devra y employer vingt heures.

On ne saurait trop apporter de circonspection dans le calcul de la longueur des marches, qui varie selon l'état des routes, la position du pays, le temps qu'il

fait, et la bonne ou la mauvaise volonté des troupes.

L'approvisionnement des troupes par réquisition, au lieu des vivres qu'on menait autrefois avec soi, n'a pas fait faire aux armées de plus grandes marches; car cette espèce d'approvisionnement demande plus de temps. Mais, ce qu'il y a de pire, c'est qu'elle ruine le pays, consomme beaucoup de soldats, et sème la désorganisation dans l'armée.

Cependant, en se débarrassant de ses immenses convois, l'armée est devenue beaucoup plus facile à déplacer; elle n'a pas besoin de tout le fourrage nécessaire à ses chevaux de train; le passage de chaque défilé lui prend beaucoup moins de temps.

On peut dire qu'à la guerre les marches doivent être aussi considérées comme un principe de destruction; car si une série de mouvements affaiblit déjà une armée, une série de mouvements rapides peut amener sa destruction. Il ne faut pas toujours accuser le chef d'indolence, parce qu'il n'oblige pas son armée à des efforts continuels, car souvent les pertes qu'ils occasionnent ne seraient pas compensées par les avantages qu'on pourrait en retirer. Il suffira d'appuyer ceci par les deux exemples suivants :

En 1812, l'armée française, dans les premiers cinquante-deux jours d'une marche de 130 lieues, qui était une poursuite directe, sans compter les tués et les blessés, perdit 95,000 hommes. Arrivée à Moscou, quatre-vingt-deux jours après avoir passé le Niémen, cette armée, y compris les tués et les blessés, avait perdu 198,000 hommes, et cependant sa marche n'avait pas été très rapide (deux cents lieues en quatre-vingt-deux jours), les chemins étant généralement bons et la saison propice. L'armée russe quitta les environs de

Kalouga, forte de 120,000 hommes, et n'arriva à Wilna qu'au nombre de 30,000 hommes, et cependant les combats ne lui avaient fait faire que de petites pertes.

En 1813, le 16 août, le corps du général York avait 40,000 hommes, et le 19 octobre suivant, il n'en comptait que 12,000, ayant perdu en huit semaines, dans son pays, 12,000 hommes en tués et blessés, et 16,000 hommes par la fatigue et les maladies. Voulant mener une guerre active, il faut se préparer d'avance aux pertes qu'on fera, et songer aux moyens de les réparer.

Une des raisons principales qui font fondre les armées, lorsqu'elles sont obligées de recourir à des colonnes mobiles, c'est la fatigue continuelle à laquelle elles sont exposées, sans parler des combats plus fréquents et plus sanglants qu'il leur faut livrer.

X. *Des quartiers.*

Les quartiers deviennent plus nécessaires maintenant, depuis que les tentes et tout leur attirail ont été abandonnés, car une série de bivouacs finirait par donner des maladies à une armée. La proximité de l'ennemi et la rapidité des mouvements des armées modernes ne permettent pas d'entrer pour longtemps en quartiers. On voit les armées quitter les quartiers dès que le moment de la crise approche, et les reprendre dès qu'elle est passée.

Si l'entretien des troupes n'influe pas sur les quartiers qu'on prend, alors on les subordonne à l'endroit fixé pour le rassemblement de l'armée : d'ordinaire, on place la cavalerie dans le voisinage de ce lieu de rassemblement.

Mais si, au contraire, l'entretien des troupes est la

chose principale, alors c'est le point de rassemblement qui est subordonné à la commodité des quartiers. Une ville considérable, une contrée peuplée et riche, exercent ici une grande influence.

Il est très avantageux d'avoir ses quartiers couverts par quelque grand obstacle naturel; on le garde du côté de l'ennemi par des postes petits, mais nombreux.

Dès qu'on prend ses quartiers en présence de l'ennemi, la distance et la force de l'avant-garde, comme la distance et la force des postes avancés, doivent être calculées sur l'étendue des quartiers et sur le temps nécessaire aux troupes pour se réunir. Il est important de ne jamais confondre l'espace de temps qui est nécessaire pour faire parvenir un ordre aux troupes, le temps nécessaire pour leur faire quitter leurs quartiers, avec celui qu'exige la distance même à parcourir. Comme terme moyen, on pourrait établir que le point de rassemblement doit se trouver au centre des quartiers; leur étendue, se composer de la distance prise entre le point de rassemblement et l'avant-garde. Le quartier-général devrait se trouver dans la première ligne. Si le rayon entre le point de rassemblement et l'avant-garde était de cinq lieues, on occuperait trente lieues carrées de pays, ce qui doit donner dix mille foyers où l'on peut loger facilement 50,000 hommes; car, non compris l'avant-garde, cela ne ferait que quatre hommes par foyer.

En général, on ne doit prendre de quartiers que dans les cas suivants : 1° si l'assaillant en fait autant; 2° si l'état des troupes l'exige; 3° enfin, si l'objet de la prochaine opération est d'occuper une forte position sur laquelle la proximité des quartiers permet d'arriver à temps.

XI. *De l'entretien des troupes.*

Autrefois, les armées étant peu nombreuses, les troupes étaient entretenues au moyen de magasins avec une administration intérieure. Cela avait deux inconvénients : l'un que les armées étaient beaucoup moins mobiles, l'autre que souvent le soldat était mal nourri. Le dénûment passager et les privations auxquelles on expose son armée dans un but militaire, doubleront son énergie, et n'auront pas le temps d'affaiblir son physique; mais il en est tout autrement quand ils lui sont imposés dans un esprit de sordide avarice.

De nos jours, il y a quatre modes différents de nourrir les armées.

1° *Aux dépens de la commune.* — Dans les villes on peut compter qu'une armée trouvera des vivres, au moins pour une journée, pour un nombre de soldats égal à celui des habitants. Dans les petites villes et les villages, surtout en France et en Allemagne, on peut trouver par famille du pain pour huit ou dix jours ; c'est l'article principal; la viande étant sur pied, une armée de 90,000 hommes, comptant 75,000 combattants, marchant en trois colonnes, sur une largeur de dix lieues, peut exister facilement. Si le même nombre de troupes devait passer par les mêmes endroits, on parviendrait encore, avec le secours des autorités locales, à trouver les moyens d'existence nécessaires, pour une ou deux journées. On voit donc que, dans un pays d'une population de 1,800 à 2,000 âmes par lieue carrée, on peut nourrir 150,000 combattants, se suivant sans interruption, et réunis de manière à prendre part à une bataille générale, et qu'on

peut se passer de transports et de magasins. Mais pour obvier au manque total, ce qui pourrait arriver si le mouvement se trouvait arrêté, on aurait recours aux trains des armées, qui amèneraient pour trois ou quatre jours de farine ou de biscuit.

Cela, avec les quatre jours de provisions que porte le soldat, ferait vivre l'armée pendant le temps que les opérations seraient suspendues. Dès que l'armée est arrêtée, on ne manque pas de faire arriver des vivres des contrées qu'elle n'occupe pas.

2° *Entretien par fourrages.* — Cette manière de faire exister les troupes est très vicieuse, et ne doit être employée que dans les cas où les moyens et le temps manquent pour se servir d'un autre mode d'approvisionnement. Elle n'est bonne tout au plus que pour une division de 8 à 10,000 hommes, une avant-garde ou un corps volant. Le pays souffre davantage, donne moins, et l'armée se désorganise.

3° *Entretien par réquisitions.* — L'action de l'intendance militaire, bien combinée avec les autorités locales, donne le meilleur résultat, et doit être employée toujours dès que le temps le permet. Les ressources croissent dans la proportion du temps dont on dispose, car les réquisitions s'étendent à des contrées plus éloignées, et on a l'avantage d'employer les boulangeries et les transports du pays. Il s'ensuit qu'avec les vivres portés par le soldat et ceux qu'amène le train, on a le temps de faire subsister l'armée avant que les réquisitions aient produit leurs résultats. La véritable position critique est une retraite à travers le pays ennemi; car si l'on se concentre, on s'expose aux privations, si l'on s'étend, on peut être battu en détail. La position devient bien autrement critique si l'on a en-

core à lutter contre la résistance armée de la population. Cette difficulté cloue l'assaillant à ses lignes d'opérations, et il ne peut les abandonner sans courir de grands dangers. C'est là ce qui força Napoléon à suivre, à son retour de Moscou, la route qu'il avait prise pour y aller. Dans l'entretien des troupes par réquisitions, on doit ajouter que si la guerre est faite dans la même contrée, elle finira par épuiser tellement le pays, qu'on sera forcé de faire la paix, ou d'arriver à un autre moyen d'entretien pour les troupes.

Pendant les guerres d'Espagne, une grande partie de l'approvisionnement des armées de Napoléon venait de France (1).

4° *Entretien au moyen des magasins.* — L'entretien d'une armée, au moyen des magasins, ne peut plus avoir lieu maintenant, car il entraverait trop la guerre. Les magasins ne sont employés à présent que pour venir en aide à un pays qu'une longue guerre commence à épuiser. Ils serviront particulièrement à une armée sur l'offensive qui, pénétrant dans un pays ennemi, pauvre et ruiné par l'adversaire, aurait beaucoup de peine à subsister sans le secours de ses magasins.

Une armée sur la défensive a son entretien beaucoup mieux assuré qu'une armée sur l'offensive. La première, en se retirant, se rapproche de ses ressources, tandis que la seconde s'en éloigne. Ce désavantage se fait surtout sentir à l'assaillant dans le moment qui précède une crise générale; car alors il ne s'est pas encore emparé des magasins ennemis, et la bataille

(1) En 1831, les Russes faisaient arriver par la mer et la Vistule leurs vivres et leurs fourrages, quand ils eurent épuisé les magasins que l'incurie des chefs polonais leur abandonna sur la frontière. On le verra dans le récit de cette campagne, qui doit paraître bientôt. L. B.

qui s'approche le force à avoir ses troupes réunies. Il arrive même souvent qu'elles éprouvent la faim dans les journées qui précèdent une bataille, et chacun appréciera facilement les conséquences qu'un dénûment pareil peut avoir. Ces conséquences sont pires encore lorsque les forces nécessaires pour soutenir l'offensive sont épuisées, et que l'agresseur est au bout de sa carrière victorieuse. Les lignes de communication sont longues; elles traversent un pays que la guerre a dévasté et dépeuplé; et si, en outre, la population est hostile, la position de l'assaillant peut devenir désespérée.

Le fourrage au commencement de la campagne est toujours très abondant; mais à la fin il devient rare, parce que son poids et son volume ne permettent pas de le faire venir de loin. Alors une cavalerie et une artillerie trop nombreuses sont pour une armée un véritable embarras.

XII. *Base d'opérations.*

Toute armée a besoin d'être complétée et entretenue; le pays est donc la base primitive d'une armée. Mais l'armée ne pouvant pas être en contact avec tout le pays, on dirige tout ce qui compose une armée, et on le réunit sur certains points. Ces différents points forment la base d'une armée. Plus l'armée est nombreuse, plus sa base est importante, et plus elle lui devient indispensable. La base d'une armée n'est bien assurée que si elle se trouve établie dans l'intérieur du pays ou dans des forteresses. Il est des cas où l'on est obligé d'établir sa base en pays ennemi; mais alors il faut que ce soit dans des forteresses, et que la population obéisse. Cette obéissance d'ordinaire ne dépasse pas l'action des garnisons et des colonnes mobiles; et

comme elles ne peuvent pas être nombreuses pour ne pas affaiblir l'armée, l'obéissance d'une population ennemie est bien restreinte, et une base dans un tel pays est très précaire.

Les besoins d'une armée se rapportent à son entretien et à son complétement. Les premiers peuvent être tirés en grande partie du pays ennemi ; mais pour compléter une armée en campagne, on ne saurait tirer des hommes, des armes et des munitions que de son pays. De là la nécessité pour une armée d'avoir des communications assurées avec son pays.

Une bonne base d'opérations doit se trouver directement derrière l'armée ; des routes sûres et bonnes doivent y conduire, être aussi courtes que possible et converger sur l'armée ; les dépôts d'entretien et de complétement doivent être vastes, se trouver dans des forteresses, et avoir immédiatement derrière eux un pays riche, afin d'être remplis à mesure qu'on les épuise. Les propriétés qui constituent une base d'opérations prouvent suffisamment qu'il est très difficile de la changer, même dans son pays. C'est une opération très délicate et qui exige beaucoup de temps; mais elle est impossible dans un pays ennemi. Ceci explique comment une armée ennemie, menacée dans sa base, se trouve très compromise.

Tout ce qui vient d'être dit prouve suffisamment ce qu'on a avancé plus haut, que l'importance d'une base augmente en raison du nombre d'une armée : un corps de partisans n'en a seulement pas l'idée.

L'importance de la base croît encore avec le temps ; c'est alors que l'absolue nécessité du complétement se fait sentir impérieusement à l'armée. Mais, d'un autre côté, pour que cette nécessité soit décisive, il faut du

temps ; car on peut se procurer les vivres sur les lieux, et l'armée, comme une bonne machine, avant de s'user et de se désorganiser, peut encore fonctionner assez longtemps.

XIII. *Des lignes de communication.*

Les grandes routes qui vont de la position qu'occupe une armée à sa base sont des lignes de communication ; et comme presque toujours une armée se retire sur sa base, elles sont aussi ses lignes de retraite.

Une armée ne peut exister sans sa base, et c'est au moyen des lignes de communication qu'elle ne forme qu'un tout avec elle. Les lignes de communication sont les veines qui entretiennent l'existence de l'armée ; elles ne peuvent donc être ni difficiles, ni trop longues, ni surtout menacées. Comme lignes de retraite, elles sont le dos stratégique de l'armée.

On doit considérer dans les routes qui deviennent lignes de communication : la longueur, le nombre, la qualité, la direction générale et la direction dans le voisinage de l'armée ; les difficultés du terrain, l'esprit des populations qu'elles traversent, enfin les forteresses et les obstacles naturels qui les couvrent.

On ne doit pas considérer comme autant de lignes de communication toutes les routes qui communiquent à la base d'une armée, mais seulement celles-là sur lesquelles elle a ses dépôts, ses hôpitaux, ses étapes, ses relais ; où elle a des postes et des gendarmes. Ceci explique comment une armée dans son pays, quoique attachée à sa base, et ayant des lignes de communication établies, peut encore en changer, car

partout les autorités lui obéissent et l'aident. C'est le contraire pour une armée en pays ennemi ; son pouvoir ne s'étend pas plus loin que sa force ne peut atteindre. Par là même, une armée d'invasion en pays ennemi a ses mouvements gênés, et se trouve facilement exposée à être tournée.

La supériorité des lignes de communication d'une armée sur celles d'une autre armée, abstraction faite de toute supériorité, d'ailleurs physique ou morale, lui donne la possibilité de tourner son adversaire, c'est-à-dire de couper ou d'interrompre ses lignes de communication, et de le forcer à la retraite, ou même de la lui couper. Dans le premier cas, une interruption des lignes de communication, avec le système actuel de l'entretien des troupes par réquisition, ne peut avoir de suites qu'à la longue, pour que les pertes de tous les jours finissent par être importantes. Ce cas ne se rencontre qu'avec de longues lignes de communication, menacées à chaque moment par une insurrection nationale. Il est toujours très difficile de couper la retraite à une armée, et, en beaucoup de circonstances, il est plus facile de percer la ligne de l'ennemi que de l'enfermer. Cependant il n'échappera pas sans de grandes pertes.

Les moyens d'améliorer les lignes de communication sont très restreints : si l'on n'a pas de forteresses à sa disposition, on fortifiera les points les plus convenables; on tachera de gagner le bon vouloir des habitants; on maintiendra une discipline très sévère dans l'armée, une police très vigilante dans le pays, et l'on veillera à l'entretien des routes.

§ XIV. *Du terrain.*

La disposition du terrain a une grande influence sur le combat, non seulement par l'acte même de la lutte, mais surtout pour ce qui sert à le préparer et à en recueillir les fruits.

L'influence qui résulte de la disposition du terrain appartient à la tactique, mais ses résultats sont du domaine de la stratégie. Le terrain influe principalement à la guerre :

1° Comme obstacle pour arriver à une position ;

2° Comme obstacle à la vue ;

3° Comme abri contre l'action du feu.

Cette influence est dans la nature même du terrain : on en voit très peu qui ne soit qu'une plaine unie.

C'est toujours un pays plus ou moins couvert de collines et de vallées, qui devient quelquefois un pays montagneux ; ou bien c'est un pays plus ou moins couvert de forêts et de marécages, et qui peut devenir graduellement un pays très peu habité ; ou enfin, c'est un pays cultivé, et qui est quelquefois un pays couvert d'habitations. Il est à remarquer que, plus le pays devient difficile par lui-même, plus la guerre devient fatigante, car il faut beaucoup d'art pour la conduire. Les surprises y deviennent faciles ; le talent du chef consiste dans la prévoyance, l'armée étant obligée de combattre par petits détachements. Moins l'individu peut être surveillé dans le combat, et plus il doit être doué de courage et de bonne volonté, pour pouvoir contrebalancer la perte de la supériorité tactique des masses, que la difficulté du terrain lui enlève. La conséquence naturelle de cette vérité, c'est qu'une guerre nationale ne doit être faite que par de petits combats

livrés par de petits détachements, dans des contrées où le courage, l'adresse, la bonne volonté individuelle, et la connaissance des lieux, militeront pour l'insurgé, en lui assurant la supériorité sur l'agresseur, bien qu'il lui soit inférieur en tactique.

Le sentiment de son infériorité pour ce genre de guerre empêchera l'agresseur de chercher à combattre son ennemi dans un pays difficile. Or, comme cela ne dépend pas de sa volonté, il le fera s'il y est forcé, mais en restant en masse pour conserver la supériorité tactique, s'exposant plutôt à tous les inconvénients d'une misérable nourriture et d'un entretien difficile.

Les difficultés d'un terrain réagissent encore sur l'emploi des différentes armes : la cavalerie et l'artillerie y sont extrêmement paralysées, tant dans un pays très cultivé que dans un pays de montagnes; la cavalerie y devient presque inutile. Mais dans les forêts, ce n'est que l'infanterie qui peut agir, et souvent seulement en tirailleurs.

XV. *Des points dominants.*

On attache d'ordinaire aux points dominants plus de valeur qu'ils ne le méritent. Une position dominante a pour avantage :

1° Que son accès est difficile;

2° Que le feu y est plus juste;

3° Que l'œil y découvre un plus grand horizon.

On doit encore ajouter à ces avantages l'assurance morale qu'une position dominante inspire à celui qui l'occupe; si au désavantage d'être dominé par une position qu'occupe l'ennemi, d'autres circonstances géographiques, telles que la proximité d'un grand fleuve,

venaient gêner les mouvements d'une armée, sa situation serait si critique qu'on ne saurait en sortir trop vite.

Les avantages stratégiques des positions dominantes sont importantes, surtout si l'on peut faire plusieurs marches ou plusieurs combinaisons de mouvements dans ces positions dominantes, par exemple, quand on suit le flanc d'une chaîne de montagnes, tandis que l'ennemi se trouve dans la vallée d'un grand fleuve, sans posséder les premiers contre-forts. Ce sont les seuls avantages qu'on puisse retirer d'une position dominante; tout ce qui se trouve sur la théorie des contrées culminantes, des points dominants, etc., n'est qu'un fatras de mauvais raisonnements, bon pour occuper la susceptibilité des pédants, mais non la mâle énergie d'un militaire.

CHAPITRE VI.

DE LA DÉFENSIVE.

I. *Offensive et défensive.*

La défensive consiste à repousser les coups de l'ennemi; elle ne se distingue de l'offensive qu'en ce qu'elle attend ses coups. Le but de la défensive est de conserver : de là son premier avantage; car il est plus facile de conserver ce qu'on possède que d'obtenir ce qu'on n'a pas. Tout le temps qui se passe sans désavantage positif pour la défensive est par là même un avantage pour elle.

Dans la tactique, la défensive consiste à laisser arriver l'ennemi sur son front, et dès ce moment à passer à l'offensive. C'est ainsi qu'on utilise les avantages de la défensive : l'*attente* et le *terrain*. Il s'ensuit

que la défensive est une manière de faire la guerre plus avantageuse que l'offensive. Mais comme la défensive n'a qu'un but négatif, celui de conserver, aussitôt que, par cette manière de faire la guerre, on a acquis une supériorité, pour obtenir des avantages positifs il faut passer incontinent à l'offensive.

Sans parler de l'armée, de ses qualités physiques et morales, trois choses contribuent à donner la victoire : la *surprise*, le *terrain*, et l'*attaque de différents côtés*. La surprise permet de réunir sur un point des forces supérieures ; le terrain donne de grands avantages à celui qui le connaît ; une attaque de différents côtés agit par l'efficacité des feux et la peur qu'elle inspire d'être coupé.

L offensive ne dispose de la surprise qu'autant qu'elle veut surprendre avec toutes ses forces toute l'armée ennemie ; autrement la surprise est du domaine de la défensive, puisqu'elle n'emploie ses forces qu'au moment où l'assaillant a fait connaître ses desseins. La surprise en stratégie est à l'agresseur, mais en tactique c'est l'assailli qui en dispose presque toujours.

L'avantage du terrain est tout-à-fait pour la défensive, car en l'occupant elle le connaît. L'assaillant devant passer par certains points, suivre certaines routes, peut y être attaqué avec succès ; tandis que pour s'emparer d'une position il doit l'aborder en aveugle.

L'avantage d'une attaque de différents côtés est pour l'assaillant, mais pour le cas où il veut envelopper toute l'armée ; si, au contraire, il ne s'agit que de couper une colonne dans une bataille, alors l'avantage d'une attaque concentrée est du côté de celui qui est sur la défensive ; car, moyennant son ordre de bataille

profond, il peut facilement attaquer de différents côtés l'assaillant. L'ordre moderne de la défensive consiste à occuper les points principaux d'une position, et à tenir les masses réunies, s'il est possible, cachées et prêtes sous la main pour être employées contre l'ennemi, lorsqu'il aura déployé son attaque.

Les résultats stratégiques sont de deux sortes : les uns préparent la victoire, les autres en font tirer parti. Mais le succès stratégique dépend des circonstances suivantes :

1° Avantage du terrain ;

2° Avantage de la surprise, soit comme attaque inopinée, soit comme présentant sur certains points de plus grandes forces ;

3° Avantage d'une attaque de différents côtés ;

4° Avantage d'un théâtre de la guerre au moyen des forteresses ;

5° Avantage de l'assistance des populations ;

6° Avantage qui résulte du parti qu'on sait tirer des grandes forces morales.

Ici, comme dans la tactique, c'est la défensive qui a tout l'avantage du terrain.

L'avantage d'une surprise stratégique est du côté de l'offensive ; elle peut même avoir des résultats beaucoup plus importants que dans la tactique, si l'ennemi commet de grandes fautes. Mais si, au lieu de s'éparpiller et de barrer tous les passages, il reste concentré, l'assaillant sera obligé d'aller le chercher; autrement il pourrait être attaqué par toutes les forces de l'adversaire, au moment où il serait forcé d'avancer avec des colonnes séparées à cause des vivres.

L'avantage d'une attaque sur les flancs et à dos, en stra-

tégie, perd de son importance pour plusieurs raisons :

1° D'abord l'effet du feu croisé disparaît ;

2° La crainte d'être coupé diminue en raison des distances qui sont beaucoup plus grandes ;

3° En stratégie, l'espace étant grand, l'influence des lignes intérieures contre-balance l'effet d'une attaque de différents côtés ;

4° L'assaillant, multipliant ses lignes de communication, multiplie ses côtés faibles ; ils deviennent surtout sensibles lorsque l'assaillant, après avoir pénétré dans le pays ennemi, est obligé de se borner à la défensive.

L'avantage que donne le théâtre de la guerre est tout du côté de la défensive ; car plus l'assaillant pénètre sur le théâtre de la guerre de son adversaire, plus il s'affaiblit par les marches et par le morcellement de ses troupes qu'il est forcé de subir. L'assaillant s'éloigne de ses forteresses ; il n'a pas la facilité de créer même des postes fortifiés ; il y supplée par des garnisons, mais cela affaiblit le gros de son armée. Celui qui est sur la défensive se rapproche de ses forteresses, s'y abrite, s'y repose, y écoule ses malades, ses blessés, et obtient par là une grande facilité et une grande mobilité dans ses mouvements.

L'avantage qu'on tire de l'appui de la population est encore pour la défensive. L'armement national peut être employé plus facilement par la défensive ; car on est chez soi, ce qui diminue les obstacles. Si la landwehr prussienne a fini par être employée dans une guerre offensive, c'est que celle-ci n'a été que le contre-coup de l'invasion de l'étranger. Mais sans parler de l'insurrection nationale, qui ne peut être

employée que par la défensive, et dont la force finira peut-être par rendre impossibles les guerres, chaque militaire sait la différence qu'il y a entre faire la guerre dans son pays ou la faire chez l'étranger, quand ce ne serait qu'à cause du bon vouloir des habitants.

L'avantage que donnent les forces morales est commun à l'offensive comme à la défensive ; mais on ne peut compter sur lui qu'après avoir obtenu quelques grands succès qui font naître chez l'adversaire le désordre et la peur.

Il y a encore un avantage considérable pour une guerre défensive, c'est la certitude que, dans une position désespérée, le secours de l'extérieur ne manquerait pas à l'opprimé. C'est un avantage tout politique, mais il n'en est pas moins réel pour une guerre défensive (1).

Il est un avantage que donne exclusivement l'offensive, c'est le sentiment de sa supériorité qui domine l'armée. Mais ce sentiment s'efface devant la force morale que produisent une victoire et la confiance dans le talent du chef, comme il se trouve annihilé par les suites d'une défaite et de l'impéritie du commandant.

Les mouvements concentriques dont se sert l'offen-

(1) L'exemple de la Pologne n'est là qu'une exception, et encore on peut dire que l'Europe ne s'en est pas émue, car elle-même était dans une crise périlleuse, et la Pologne, minée par l'anarchie, était tellement étrangère au reste de l'Europe, pesait si peu dans sa politique, que pour le moment le partage n'ébranla pas sensiblement l'équilibre européen. Un état comme la Pologne d'alors, qui croyait que son existence devait lui être assurée par l'étranger, ne pouvait que tomber ; et tant qu'elle croira que l'étranger est obligé de lui rendre son existence, elle n'existera pas. Les Polonais doivent souvent méditer les paroles que leur adressa Napoléon : *Prenez des bottes, montez à cheval, montrez que vous êtes dignes d'être une nation.* L. B.

sive ont le précieux avantage d'être dirigés sur un seul point, ce qui donne au succès des résultats beaucoup plus grands. Mais la défensive, disposant des lignes intérieures, peut facilement contre-balancer les avantages des mouvements concentriques. Ceci mène à reconnaître que, s'il est vrai que la forme concentrique, comme l'offensive en général, ayant un but positif, peut avoir de plus grands résultats, c'est d'autre part une forme de combat plus faible. Au contraire, les mouvements excentriques et la défensive, n'ayant qu'un but négatif, auront des résultats moindres, mais plus certains; ils sont donc une forme de combat plus forte.

Les avantages qu'assure la défensive ne s'étendent pas à toute extrémité; bien au contraire, dès qu'on a obtenu les avantages qui rétablissent le niveau entre les deux combattants, on doit passer à l'offensive, car une défensive passive ne peut mener qu'à une défaite certaine.

Les États faibles, qui plus ordinairement se servent de la défensive, doivent aussi être plus préparés à faire la guerre que les États forts, afin de ne pas subir leur loi et pour échapper à une surprise.

On croit généralement que l'offensive est une manière de faire la guerre plus avantageuse; car on suppose que le courage, la volonté et l'activité lui appartiennent exclusivement, et que la faiblesse et l'inertie sont le partage de la défensive. Mais si on conçoit celle-ci avec tous les préparatifs nécessaires, une bonne armée, un chef qui attend son ennemi par raisonnement et par choix, mais non par peur et par inquiétude; une défensive basée sur un théâtre de la guerre préparé, des forteresses bien munies, et un peuple

bien inspiré, on sera forcé de reconnaître qu'une telle défensive a de grands avantages.

Il est à remarquer que toute guerre offensive que la paix ne vient pas terminer finit par se changer pour l'agresseur en une guerre défensive. C'est en dressant le plan d'une guerre d'agression qu'on doit se rappeler cette vérité.

Ce qu'il y a de plus faible dans le principe de la défensive, c'est la stagnation : or, c'est ce que l'offensive traîne après elle ; une fois que cet élément prend le dessus sur l'action, qui est le principe de l'offensive, alors celle-ci se change en défensive, mais basée sur son principe de mort, qui est la stagnation. Une offensive qui n'a pas assez de force pour arriver jusqu'au but doit succomber ; comme toute défensive où il n'y aurait pas assez d'élan pour développer les germes de l'offensive qui sont en elle, c'est-à-dire qui restera passive jusqu'au bout, une défensive pareille ne peut mener qu'à une catastrophe.

II. *Différents modes de résistance.*

Toute défensive consiste en deux actes de nature hétérogène, *attendre* et *agir;* mais ces deux actes ne forment qu'un seul tout dans lequel ils se suivent continuellement.

Prenant un théâtre de la guerre pour objet d'une défensive, on verra quatre manières différentes de l'y appliquer :

1° Si l'armée qui est sur la défensive attaque l'ennemi aussitôt qu'il pénètre sur le théâtre de la guerre ;

2° Si cette armée occupe une position non loin de la frontière et attaque l'ennemi dès qu'il aura paru devant cette position pour s'en emparer ;

3° Si l'armée qui est sur la défensive, ayant occupé une pareille position, y attend, non seulement une démonstration, mais une véritable attaque de la part de l'ennemi;

4° Enfin, si cette armée se retire dans l'intérieur du pays.

Dans chacune de ces quatre manières d'appliquer la défensive à la guerre, le temps vient graduellement au secours de l'armée qui l'entreprend; mais particulièrement dans la dernière il est d'une haute imporportance.

Mais aussi il faut considérer que ce qu'on gagne d'un côté, on ne l'obtient que par des sacrifices graduellement plus grands et proportionnés aux avantages obtenus. Une fois donc qu'on est arrivé au point culminant, soit de ses renforts, soit de l'affaiblissement de l'assaillant, on doit passer à l'offensive.

La solution d'une lutte défensive peut se faire soit parce que l'assaillant succombe sous les coups de son adversaire, soit parce qu'il succombe sous le poids de ses propres efforts. Ce dénouement cependant ne se fera que par l'influence du combat, car à la guerre tout dépend des succès tactiques. Tant que cette sorte de succès n'aura pas été décisif, les plus belles combinaisons stratégiques ne donneront pas de résultat décisif, à moins que le caractère du chef ennemi, le rapport des forces physiques et morales des deux armées, n'en soient un sûr garant.

III. *Bataille défensive.*

Dans une bataille défensive il faut absolument qu'il y ait une de ses parties où l'on agisse offensivement,

et c'est du succès de cette partie de la bataille que dépend tout le résultat.

Dès qu'on occupe une position pour y livrer une bataille défensive, avant tout on étudie le terrain, et puis en conséquence, sur les points les plus importants, on élève des retranchements, on assure des communications, on trace des batteries, on fortifie des villages, enfin on choisit les localités qui doivent servir à dérober à l'ennemi la vue des masses. On tâche de donner à son front le plus de force ; son accès est rendu plus difficile, soit par des obstacles naturels, soit par des coupures parallèles, soit enfin par l'influence des points dominants qu'on occupe. Toutes ces difficultés permettent à celui qui est sur la défensive, en prolongeant la résistance sur les différents points de la ligne, de détruire, avec un petit nombre de troupes, des forces nombreuses de l'ennemi avant qu'elles ne parviennent à la position centrale. Les points d'appuis donnés aux ailes les défendent contre des attaques imprévues ou simultanées. Un pays coupé rend l'assaillant très circonspect, et permet à l'assailli d'affaiblir par des mouvements partiels offensifs l'impression que pourrait produire sur ses troupes le mouvement général rétrograde. Cependant, sans se fier ni à la force de son front, ni aux appuis de ses ailes, le général aura pris un ordre de bataille *profond*, c'est-à-dire que chaque division comme chaque bataillon aura un appui, non engagé, tant pour les cas imprévus, que pour être en état de renouveler le combat. Il aura en outre une masse du quart ou du tiers de ses forces en réserve, non seulement hors de la portée du feu ennemi, mais, s'il est possible, hors de la ligne que celui-ci pourrait prendre pour

chercher à envelopper une des deux ailes. Ces troupes serviront au général non seulement à couvrir ses ailes, à parer à l'imprévu, mais, sur la fin de la bataille, lorsque l'ennemi aura démasqué tout son plan, engagé la plupart de ses forces, ces troupes serviront à tomber sur une partie du front ennemi. Alors cette partie de l'armée assaillante, déjà ébranlée par les attaques partielles, assaillie vigoureusement par cette réserve, surprise et tournée, finira par abandonner la victoire. L'assaillant, pour donner plus de vraisemblance de succès au combat qu'il tente, tâche d'envelopper son adversaire; mais celui-ci contient ce mouvement: car, au moyen de son ordre profond, il peut, par un mouvement partiel, envelopper les troupes destinées à le tourner. Le succès d'une attaque faite par l'offensive pour envelopper l'armée ennemie est plus grand que le résultat d'une attaque exécutée par la défensive; car, dans le premier cas, l'armée qui tourne converge de l'extrémité du front vers son centre, et par là menace, pendant la bataille même, la retraite de toute l'armée ennemie : tandis que la défensive agit par un principe tout opposé; son mouvement est du centre et va vers les extrémités.

Une retraite faite à la suite d'une bataille défensive perdue devient d'autant plus difficile que sa ligne a été menacée plus tôt dans le combat même; elle est encore difficile dans le premier moment, parce que toute l'armée se trouve réunie sur une même route. Mais une fois que le premier moment de la poursuite est passé, le niveau se rétablit plus vite entre les deux combattants. Au contraire, une bataille défensive gagnée, dans le premier moment ne donne pas d'aussi grands résultats; car la ligne de retraite de l'ennemi n'a pas été

menacée pendant le combat, et les troupes employées par l'assaillant à tourner les forces de son adversaire, ayant été coupées elles-mêmes et séparées du gros de leur armée, celle-ci a pu se retirer sur deux points et échapper ainsi plus vite à la première crise de la poursuite qui cesse à l'entrée de la nuit. Mais le lendemain la nécessité de la réunion de ces deux parties devient par là même plus urgente, et si la bataille a été gagnée en laissant une grande réserve intacte, si le général vainqueur ne manque pas d'énergie et de volonté, les résultats d'une victoire défensive peuvent surpasser ceux d'une victoire offensive.

La bataille de Dresde aurait eu des résultats très funestes pour les alliés, sans l'inaction inattendue qui la suivit (1).

IV. *Des forteresses.*

L'influence des forteresses à la guerre est double : l'une est *passive*, et consiste dans la force même de l'endroit et la sécurité de tout ce qui s'y trouve : l'autre est *active*, par l'action que la place exerce au-delà de son feu. Cette influence grandit en proportion de l'importance de la forteresse et de sa garnison. L'influence d'une place se manifeste non seulement par les sorties de la garnison, dont le cercle s'étend avec le nombre de troupes qu'on y emploie, mais encore par l'action de petits corps volants, qui ont un appui et un abri dans la forteresse et qui sans elle ne pourraient tenir la campagne.

(1) A la bataille de Grochow (1831), bien que le terrain n'eût pas été préparé, on a pu lutter avec avantage contre des forces très supérieures. Sans la blessure du général Chlopicki et la fatale inaction des généraux Lubienski et Krukowiecki, l'armée russe eût été probablement battue. L. B.

Les forteresses sont les plus grands soutiens de la défensive :

1° *Comme magasins fortifiés.*

Tandis que l'assaillant vit aux dépens de la contrée qu'il occupe, et d'une manière précaire, l'assailli a l'avantage d'avoir son existence assurée par des magasins. Mais si ces magasins ne se trouvent pas en des lieux de sûreté, on est obligé souvent de prendre des positions très défavorables pour les couvrir.

2° *Comme sûreté pour les grandes et riches cités.* Elles sont non seulement de grands magasins, mais encore de grands ateliers pour l'armée, et leur possession est toujours d'un grand poids moral. L'idéal d'une bonne défensive serait d'avoir, dans un pays, toutes les villes fortifiées, de manière à ce qu'elles pussent se défendre par elles-mêmes et par les populations voisines. Alors la rapidité des mouvements à la guerre disparaîtrait, et l'énergie d'un peuple attaqué ferait une prompte justice du talent et de la volonté du conquérant qui voudrait l'asservir.

3° *Comme châteaux forts.* Elles ferment les grandes routes de communications, obligent à des détours et à des pertes de temps : elles arrêtent surtout la navigation.

4° *Comme point d'appui tactique.* Le feu d'une forteresse de grandeur moyenne s'étend à une couple d'heures, et une aile pour s'y appuyer n'a pas besoin d'y toucher, car l'ennemi n'osera jamais se placer entre deux feux.

5° *Comme postes fortifiés.* Des forteresses disposées de manière à se trouver sur la ligne de communication d'une armée sur la défensive, assurent ses convois, ses transports, et raccourcissent par là les distances, car

elles empêchent les corps légers de l'ennemi de les enlever.

6° *Comme refuges à des corps faibles ou défaits.* Tout corps trouve un abri assuré sous le canon d'une forteresse un peu plus considérable, même lorsqu'il n'y a pas de camp retranché préparé. Sans cet abri une retraite prolongée peut se terminer par une catastrophe. Les forteresses sont un véritable bienfait pour une armée battue, qui y laisse ses blessés, ses malades, et s'y réorganise, en y reprenant haleine et courage.

7° *Comme bouclier contre une armée d'invasion.* Les forteresses qu'une armée laisse derrière elle en se retirant arrêtent la poursuite de l'ennemi, le forcent à un siége ou a un blocus, ou enfin à une observation qui dissémine ses forces; pour entreprendre un siége, il devra employer le double des troupes qui forment la garnison d'une forteresse, et qui peut-être n'auraient pu servir en rase campagne. Une fois que la ligne de communication de l'ennemi est coupée par une forteresse, tous ses transports éprouvent des difficultés sans nombre, leurs escortes doivent être beaucoup plus fortes et plus vigilantes, et le blocus de la place plus sévère.

8° *Comme poste avancé de quartiers étendus.* Une forteresse servant d'appui à de petits corps volants et leur permettant soit d'observer l'ennemi, soit d'agir sur ses derrières s'il s'avançait, une telle forteresse couvre naturellement une certaine étendue de pays, et assure singulièrement les quartiers qu'une armée viendrait prendre.

9° *Comme point couvrant une province qui n'est pas occupée.* Une forteresse peut couvrir une province qui, n'ayant pas de troupes pour se défendre, est exposée par là aux incursions de l'ennemi. Toutefois on doit

remarquer qu'une telle forteresse défend la possession de la province, mais ne saurait la couvrir contre les entreprises des coureurs de l'ennemi qu'aussi loin que s'étendrait le cercle des sorties de sa garnison. Cette influence protectrice ne peut s'exercer que par l'action de petits corps détachés qui auraient leur abri dans la forteresse.

10° *Comme points de ralliement à une insurrection.* Une guerre d'insurrection ne peut et ne doit pas s'appuyer sur des distributions régulières d'armes, de vivres, mais elle doit se créer des ressources et trouver des forces dans l'énergie de la nation, qui seule est capable de les ranimer. Il n'en est pas moins vrai qu'une forteresse, dans un cas pareil, est d'un grand secours, d'une grande influence morale.

11° *Comme défense des fleuves et des montagnes.* Les forteresses, dans des positions pareilles, non seulement arrêtent et empêchent le passage et les communications de l'ennemi, mais rendent beaucoup plus facile et plus efficace la défense de ces lignes, et facilitent leur passage à l'armée amie.

Les grandes villes situées sur les routes qui forment les communications de deux États, et qui se trouvent sur de grandes rivières, doivent être érigées en forteresses. Pour fermer les grandes routes qui traversent des chaînes de montagnes et des défilés, il suffit d'y posséder des forts.

Les forteresses doivent être élevées sur la route directe qui mène au cœur d'un État, à travers une contrée riche, arrosée par une rivière navigable.

Pour les puissances de premier ordre, il ne suffit pas d'avoir sa frontière garnie de forteresses; car celles-là succombent plus vite que les forteresses de l'intérieur.

Celles-ci deviennent surtout importantes, si en se retirant on porte la défensive au centre du pays; elles interceptent alors, ou gênent au moins les communications de l'ennemi. Il devient de la plus haute importance, d'après la manière dont on mène la guerre maintenant, de fortifier les capitales, les chefs-lieux de provinces les grands dépôts et les fabriques militaires.

En groupant deux, trois ou quatre forteresses qui ne seraient éloignées d'un centre commun que d'une couple de marches, ce point, ainsi que l'armée qui s'y défendrait, obtiendrait une très grande supériorité.

Si l'on n'établit pas une forteresse sur le fleuve même, on doit l'en éloigner de 15 à 20 lieues, car la rivière couperait le cercle de son influence. Dans les montagnes, on ne doit pas établir les forteresses sur le versant ennemi, mais sur le sien. Par là il est plus facile de les secourir, et puis les montagnes gênent les communications. La même chose est à remarquer pour de grandes forêts et des marécages étendus.

V. *Des positions défensives.*

Dans les guerres modernes, le terrain joue toujours un grand rôle, et il exerce une influence puissante sur la force physique d'une armée. Mais par positions défensives, on comprend des positions dont la localité influe spécialement sur l'armée qui l'occupe, et force l'assaillant à la tourner, soit pour l'attaquer par le flanc, soit pour pouvoir marcher plus en avant.

La mobilité des armées modernes permet qu'en dressant le plan d'une bataille on se propose plus ou moins d'envelopper son ennemi. Pour qu'une position puisse être avantageusement occupée, elle doit

avoir non seulement un front fort, mais encore assurer d'heureuses combinaisons pour un combat de flanc ou par derrière : ces différents avantages sont très difficiles à réunir.

Dans le cas où une telle position a été tournée par l'ennemi pour être attaquée en flanc ou par derrière, elle n'a pas perdu pour cela de son importance, puisqu'elle assure même alors des avantages à celui qui la défend.

Mais si, en tournant une position, l'ennemi se propose de passer outre, afin d'agir sur la ligne de retraite du corps qui l'occupe, ceci devient un mouvement stratégique. Toute l'importance de la position tournée consiste alors à menacer l'ennemi plus qu'il ne peut le faire, c'est-à-dire, qu'il faut que les lignes de communications du corps qui occupe la position soient mieux assurées que celles de l'armée qui la tourne.

Dans les deux hypothèses suivantes, soit qu'on tourne la position pour l'attaquer, soit qu'on la dépasse, il est évident qu'une bonne position défensive donne une grande force à celui qui l'occupe.

Dans une position défensive, il est important que la ligne de retraite ne préjudicie pas à l'ordre de bataille, par exemple, que le front de bataille de l'ennemi ne soit pas perpendiculaire à la ligne de retraite, tandis que celui de l'armée qui occupe la position serait oblique, ce qui arrive si la route fait un crochet derrière la position. Il serait encore très désavantageux que l'ennemi pût disposer de plusieurs routes qui lui permissent de prendre l'ordre de bataille qui lui conviendrait, tandis que l'armée occupant la position n'en disposerait que d'une seule. En un mot, toute po-

sition que l'ennemi pourrait tourner impunément, doit être aussitôt abandonnée.

La position défensive n'est vraiment propice à celui qui l'occupe, que si les obstacles dont son front est hérissé, lui laissent la facilité de voir les mouvements de l'ennemi, et de se jeter sur lui dès qu'il voudra l'aborder. En choisissant une position, on doit faire attention qu'elle soit adaptée au genre de guerre qu'on fait et à la composition de l'armée. Une armée peu exercée aux manœuvres, dépourvue d'artillerie et de cavalerie, mais animée d'un bon esprit et connaissant les localités, cherchera des positions dans un pays difficile, tandis qu'avec une cavalerie nombreuse on choisira des plaines.

Une position est d'autant plus forte, que sa force n'est pas apparente, qu'elle ménage à celui qui la défend l'avantage de la surprise contre son adversaire. En général, on la trouvera dans un pays considérablement ondoyé et suffisamment habité ; ce qui manque à une position en force naturelle peut lui être donné par l'art, au moyen des ouvrages de campagne.

VI. *Des camps retranchés et des positions fortes.*

Une position forte est destinée à rendre inattaquable l'armée qui l'occupe, et à couvrir par là une étendue de pays, au lieu de couvrir cette armée, qui doit concourir d'une autre manière à la défense du pays. C'est de là que vinrent *les lignes de défense* : leur longueur ne permettait pas de les tourner, car l'ennemi qui eût cherché à le faire, en déviant trop de sa ligne de communication, se fût exposé visiblement à un grand danger. Mais ces lignes, par leur étendue même, s'af-

faiblissant, furent toujours percées, et c'est ce qui fit qu'on les abandonna.

Pour qu'une *position* soit *forte*, il faut qu'elle puisse faire front de tous côtés. Des positions pareilles sont rares, et on ne peut les obtenir qu'à l'aide de l'art; mais alors elles ne sont pas étendues stratégiquement : ce n'est qu'un point que l'ennemi peut laisser de côté.

Les camps retranchés, préparés près des forteresses, permettent aux troupes non seulement de s'y abriter, mais encore d'agir en dehors de ces retranchements pour la défense du pays.

Les lignes sont d'une défense très mauvaise, car elles mènent à une guerre de cordon, où les forces sont éparpillées. Si on n'occupe pas toute l'étendue de ces lignes par une quantité nécessaire de troupes, elles seront forcées, car un fossé et un parapet ne sont pas des obstacles suffisants; et si elles sont bien occupées, elles ne peuvent être étendues et seront tournées.

Les positions fortes devant avoir une certaine étendue, on les choisit dans un terrain favorable, dont l'art vient compléter la défense. Alors la première condition d'une position forte, c'est d'être suffisamment approvisionnée. Cette condition rend très restreintes les positions fortes, car réellement ce n'est que celles qui touchent à la mer qui remplissent cette condition.

Il faut ensuite qu'une position forte ne puisse pas être dépassée par l'ennemi, soit parce qu'elle serait menaçante pour son flanc, soit parce qu'au-delà de cette position, il n'y aurait pas d'objet assez important dont la prise compensât le désavantage de l'assaillant,

qui aurait sacrifié ses lignes de communication.

Les camps retranchés servent non seulement à abriter des corps particuliers, mais encore à rendre très difficile le siége de la place à laquelle ils sont adossés, si toutefois les vivres sont suffisamment assurés. Par là on a l'avantage de refaire une armée battue, de tenir la campagne contre des forces très supérieures ; enfin on peut le faire avec de nouvelles troupes qu'on organise et qu'on aguerrit en même temps. Mais les camps retranchés imposent l'obligation de les occuper, car sans cela ils nuiraient infiniment à la place à laquelle ils seraient attachés.

Les positions fortes et retranchées sont d'autant plus nécessaires que le pays est petit ; d'autant moins dangereuses à occuper qu'on peut compter sur la facilité des secours venant d'une autre armée, d'une insurrection et du mauvais temps ; d'autant plus utiles que l'attaque de l'ennemi manque d'énergie.

On doit encore signaler le danger qu'il y aurait à prendre des positions sur le flanc de l'ennemi, car s'il est entreprenant, audacieux, il passera outre. Alors on devra sacrifier la ligne de retraite et on sera obligé de combattre sans elle, ou bien on sera forcé de se retirer par de petits chemins pour couvrir le point menacé. Les positions de flanc ne pouvant atteindre que le flanc stratégique de l'ennemi, elles ont besoin de temps pour lui faire un mal sensible.

VII. *Défense des montagnes.*

La véritable force de la défense dans les montagnes consiste dans la difficulté des marches pour les grandes armées, et dans la résistance beaucoup plus

considérable qu'un détachement est susceptible d'y opposer.

Si la défense dans les montagnes n'est que relative, ne doit durer qu'un certain temps, la disposition locale lui donne une véritable force ; mais il n'en est pas de même si cette défense doit être terminée par une victoire; car les montagnes ne se prêtent qu'à une résistance passive, souvent elles excluent une résistance active, une reprise offensive. De ce qu'un poste peut opposer relativement une plus grande résistance, il ne s'ensuit pas, bien loin de là, qu'une armée entière, partagée en petits postes, en fasse autant. Une position sans abords n'est pas pour cela une position imprenable ; car si l'artillerie et la cavalerie n'y peuvent arriver, l'infanterie y arrivera toujours. Un poste est avantageux, non parce qu'il est imprenable, mais parce que pour le tourner et l'enlever, l'ennemi est exposé à de grandes pertes de temps et d'hommes.

Vouloir livrer une bataille dans les montagnes, ce serait par là même avoir en vue une bataille défensive; mais alors on a contre soi trois désavantages :

1° La difficulté que l'ennemi éprouve d'aborder le front est contrebalancée par l'avantage qui lui reste de le tourner au moyen de son ordre profond ;

2° Il est impossible de juger à l'avance les dispositions de l'ennemi ;

3° On est inquiet pour sa ligne de retraite.

Dans l'impossibilité où l'on se trouve de juger les forces qui menacent la retraite, l'effet d'une poignée d'hommes peut devenir terrible. Un plateau seulement formerait une bonne position ; mais,

d'ordinaire, une telle position serait trop petite pour une armée.

En résumé, la défense d'une montagne par un détachement a tous les avantages et évite tous les désavantages d'une armée combattant dans une chaîne de montagnes.

Étant forcé de livrer une bataille dans les montagnes, on est exposé quelquefois à occuper une position deux et trois fois trop étendue. Par là les forces sont disséminées, et le contre-coup de la défensive est affaibli. Pour remédier à ce mal, on doit présenter un ordre de bataille très serré, et avoir une forte réserve ; on échappera ainsi à la situation la plus désavantageuse, celle d'un cordon de défense dans les montagnes.

Dans les petits combats, les montagnes donnent un grand degré de force à la défensive ; car il ne s'agit pas ici de résultat positif, il s'agit d'une résistance relative. Toutes les parties de la position sont plus fortes, bien que l'ensemble soit plus faible : on peut ainsi gagner du temps, repousser facilement une démonstration, et par celle qu'on ferait, on pourrait inquiéter l'ennemi ; enfin c'est dans les montagnes qu'une insurrection a pour soi tous les avantages : on peut la soutenir par de petits détachements, mais non par une armée, dont le voisinage semble même exercer sur l'insurrection une fâcheuse influence.

Une contrée montagneuse a une force plus grande qu'une contrée ouverte : de petits corps peuvent l'occuper, la défendre même ; tandis qu'en plaine ils seraient obligés de disparaître devant la marche d'une armée ennemie.

Ces corps, forcés de quitter un lieu, peuvent facile-

ment reparaître dans un autre ; de fortes colonnes même peuvent le faire à l'improviste, et inquiéter, jusque dans les plaines avoisinantes, l'ennemi qui se trouve ainsi exposé à des surprises et à des pertes de toute espèce.

Les montagnes, considérées comme barrière naturelle, peuvent servir à livrer bataille à l'armée qui les passe, en profitant du moment où ses colonnes ne sont pas réunies. L'ennemi est obligé de les séparer pour ne pas s'encombrer sur une seule route, et puis pour ne pas livrer bataille avec une seule ligne de retraite. Les montagnes jouent encore un très grand rôle si elles se trouvent placées sur la ligne de communication de l'ennemi. Les communications peuvent être déjà interrompues par le mauvais temps ; mais si elles le sont par des partisans ou par une insurrection, l'armée ennemie, obligée de faire des détachements et d'occuper des postes permanents, se trouvera dans la position la plus critique d'une guerre offensive.

Toute armée qui sera obligée, soit de prendre position dans les montagnes mêmes, soit de les avoir sur ses derrières, sera très gênée pour ses vivres, et particulièrement pour ses fourrages.

En général, les montagnes ne sont avantageuses que pour le plus faible, qui, n'osant plus tenir la campagne, cherche à gagner du temps par une résistance prolongée. Autrement on ne doit occuper les montagnes que par de petits détachements, tandis que le gros des forces agit dans leur voisinage.

Les montagnes ayant une certaine étendue de terrain présentant des inégalités continuelles, ne permettent pas, en général, qu'on y prenne une position systématique. La défense ne peut pas y avoir pour

objet la possession d'une certaine ligne. On n'occupe presque jamais les sommités, car elles sont trop difficiles; c'est pour cette raison qu'on y place seulement de très petits postes. Les forces principales occupent la position centrale d'une vallée; de là on fait à droite et à gauche, d'après les circonstances, des détachements plus ou moins forts, qui établissent entre eux des postes. Plus les montagnes sont abruptes, plus il faudra diviser ses forces; car ce qu'on ne peut pas couvrir par des mouvements combinés doit l'être par l'emploi immédiat des troupes.

L'expérience prouve qu'on était arrivé à avoir même des lignes de postes de 30 et 40 lieues, qui n'étaient composées que d'une seule ligne d'infanterie avec un ou deux escadrons en arrière. Le secours était donné par les postes qui n'étaient pas attaqués; mais si une fois le poste était pris, l'arrivée même de la réserve ne pouvait plus changer la situation : cette réserve était trop loin et même trop faible.

La théorie ne pouvant rien prescrire de positif sur l'éparpillement des troupes dans la défense des montagnes, doit abandonner cette défense au tact et au discernement du chef, tout en l'avertissant qu'on ne peut commettre de faute plus grave que celle de se laisser battre en détail, dans une ligne de postes de montagnes.

VIII. *Défense des rivières.*

Les rivières sont aussi, comme les montagnes, des barrières stratégiques; elles diffèrent de celles-ci en ce qu'elles sont plus avantageuses dans un plan de bataille, et que leur défense peut être absolue. Mais, d'un autre côté, le passage étant forcé, les rivières ne se

prêtent pas, comme les montagnes, à une défense successive, même dans un pays montagneux.

Trois choses influent sur la défense du passage d'une rivière : la largeur et la rapidité de son cours, les moyens de transports dont l'ennemi peut disposer, enfin les forces de celui qui défend le passage.

On peut défendre le passage d'une rivière, ou avec le gros de ses forces, ou avec des détachements, ou enfin comme démonstration. La rivière est encore considérée sous un triple aspect :

1° Ou on défend le passage même de la rivière;

2° Ou on emploie la rivière et son thalweg comme combinaison pour une bataille;

3° Ou, enfin, on empêche le passage par l'occupation d'une position avantageuse sur le bord ennemi.

Pour pouvoir arrêter le plan de défense d'une rivière avec des chances de succès, il faut prendre en considération les différentes distances, les forces respectives et le temps.

Le temps nécessaire pour jeter un pont détermine la distance des différents corps chargés de la défense du passage de la rivière; la longueur de la ligne de défense donne le nombre nécessaire des corps; enfin les forces que l'ennemi peut transporter par d'autres moyens sur l'autre rive pendant la construction du pont, détermine celles qu'on doit lui opposer. Pour être sûr de réussir, on doit être double en nombre sur le point du passage. Par exemple, si l'ennemi a besoin de 24 heures pour faire un pont, et si pendant ce temps il ne peut transporter par d'autres moyens que 20,000 hommes, tandis que celui qui défend le passage peut réunir sur chaque point 20,000 hommes en 12 heures,

alors ce passage ne saurait être forcé. Comme dans l'espace de 12 heures, y compris le temps nécessaire pour en donner l'ordre, on peut faire 6 lieues, il faudra avoir, à chaque 12 lieues, un corps de 20,000 hommes, c'est-à-dire 60,000 hommes pour garder le cours d'un fleuve de 36 lieues.

Les corps employés à la défense de la rivière doivent être réunis sur son bord, dans les endroits désignés sur la route qui court le long de la rivière. On gagnera par là le temps qui aurait été nécessaire pour réunir des troupes disséminées, et surtout on aura l'avantage d'avoir les chefs des corps respectifs à l'endroit menacé. Tous les bateaux et autres moyens de transport doivent être détruits et ramenés sur le bord que l'on veut défendre. Dans les mesures à prendre pour la défense d'une rivière, les propriétés de son cours et de son bord y entrent pour beaucoup.

La défense immédiate d'une rivière n'est bonne que dans le cas où la ligne de défense est appuyée de manière à ne pouvoir pas être tournée ; autrement cela pourrait devenir une entreprise très hasardeuse. Les endroits où l'ennemi tentera le passage sont marqués pour ainsi dire par les routes qui conduisent à la rivière, par les villes qui s'élèvent sur ses bords, par les affluents d'autres cours d'eau et par les îles qu'elle forme : celles-ci doivent être fortement gardées.

Tout ce qu'on dit sur l'usage des coudes que forme une rivière et sur le commandement de l'un des bords sur l'autre, sont choses qu'on rencontre plutôt dans les livres que dans la pratique ; car la défense absolue du passage a lieu rarement, même pour les plus grands fleuves.

Bien que les difficultés indiquées puissent modifier

jusqu'à un certain point les moyens de défense qu'on emploie, cependant on ne doit pas trop s'en éloigner. En occupant les îles qui se trouvent dans la rivière, on peut juger, à l'intensité de leur attaque, du point que choisit l'ennemi pour son passage. Souvent l'ennemi opère le passage à l'endroit le moins favorable pour traverser la rivière, s'il est sûr qu'on ne l'y attend pas.

Dans le cas où il n'y aurait pas de bonne route parallèle à la rivière, on doit en ouvrir, afin que les corps disposés le long de son cours puissent librement communiquer entre eux.

La défense du passage d'une rivière ne peut pas, à la vérité, donner une victoire, un résultat décisif; mais on gagne du temps et le temps, est l'auxiliaire de la défensive. Si l'assaillant ne cherche pas énergiquement unrésulta t, une rivière peut arrêter sa marche et suspendre pour un temps les mouvements de la guerre.

Pour obtenir de bons résultats de la défense immédiate d'une rivière, il faut être en garde contre les illusions qui peuvent fausser le jugement. Cette défense sera efficace pour de grands fleuves, si elle est faite par de grandes masses, employées sur une étendue convenable : 60,000 hommes défendront avec succès le passage d'une rivière sur une étendue donnée contre 100,000 hommes; tandis que 10,000 hommes, sur la même étendue et avec les mêmes moyens de passage, ne le feront pas contre un nombre égal et même de beaucoup moindre.

Les fausses attaques conduisent souvent à éparpiller les forces et les moyens de passage, tandis qu'on n'en a jamais assez sur le point véritable : c'est pour-

quoi il est plus prudent d'éviter autant que possible les démonstrations.

Lorsqu'on emploie une rivière et son thalweg dans la combinaison d'une bataille, au lieu de défendre son passage immédiatement, on n'occupe son bord que par une ligne de vedettes, et l'on prend position avec l'armée plus en arrière, même à une couple d'heures de distance.

Dès que l'ennemi aura commencé son passage, soit sur différents points, épiant alors le moment où il n'aura pas encore été réuni, soit qu'il débouche sur une colonne, et dans ce cas il n'a qu'une ligne de retraite, on doit se jeter impétueusement sur lui pour le culbuter dans la rivière. Ce sont les dipositions que doit prendre une armée faible ou placée devant une rivière semée d'îles et offrant beaucoup de gués. Si l'armée n'était pas sur un seul point, au moins la distance des corps doit être calculée sur la possibilité de leur réunion, avant que l'ennemi ait pu gagner assez de terrain pour sortir de l'espèce de défilé que forme le thalweg de la rivière. Ce passage est plus dangereux qu'on ne le pense, et une vallée de rivière, terminée par un bord de rocher escarpé, est plus difficile à traverser qu'un fleuve de grandeur moyenne. Si les premières troupes ennemies, après avoir opéré leur passage, s'éloignent un peu plus, elles peuvent être assaillies par des forces supérieures; si, au contraire, l'ennemi ne gagne pas assez de terrain, il est obligé de combattre dans la position la plus désavantageuse, celle d'un défilé à dos. Pour oser exécuter un tel passage, il faut avoir non seulement une armée très supérieure matériellement et moralement, mais encore

il faut que le chef ait une grande supériorité de talent et de volonté sur son adversaire.

La grande difficulté pour celui qui défend le passage d'une telle position, c'est de ne pas trop éparpiller ses forces. On peut prendre pour règle générale dans un cas pareil, de disposer ses troupes de manière à pouvoir les réunir dans le courant de la journée. Si on se décide à livrer le combat pour défendre un tel passage, on doit attaquer l'ennemi dès le commencement avec la plus grande impétuosité, afin d'en finir avec les troupes qu'on a en tête, avant l'arrivée de celles qui ont passé par d'autres débouchés.

Il est à remarquer, cependant, qu'ici la grande supériorité de l'assaillant se fait sentir à la longue, tandis que dans la défense immédiate d'un fleuve, elle pouvait être neutralisée par le manque de moyens de transport. Cette grande supériorité peut devenir surtout fatale à l'armée chargée de défendre le passage du thalweg d'une rivière, si celle-ci coule en faisant des plis et des coudes nombreux; car certains corps disposés pour la défense de ces coudes pourraient être facilement coupés.

Tout en reconnaissant les avantages que donne une rivière à la défensive, on ne doit pas oublier que tout leur résultat consiste à faire gagner du temps. Pour tirer tout le parti possible d'une rivière, il faut que le plan de sa défense soit arrêté à l'avance, et ne se ressente pas de la précipitation de la retraite. Partout, mais principalement à la guerre, on ne peut réussir que par la maturité des conseils et la fermeté de l'exécution.

Si une rivière n'est considérée que comme un obstacle qui sépare d'un ennemi dont on a peur; si la

défensive n'est pas choisie pour profiter de la connaissance de la contrée, pour avoir la liberté des mouvements, pour exécuter des marches rapides : alors ni la rivière ni son thalweg escarpé ne sauveront l'armée sur la défensive d'une catastrophe imminente.

La troisième manière de défendre le passage d'une rivière, c'est d'occuper sur le bord ennemi une position qui doit être très forte ; car sans cela on s'exposerait volontairement à combattre avec des forces divisées. En occupant une telle position, on peut empêcher l'ennemi de passer la rivière ; car il n'osera pas exposer ses communications, surtout si elles sont plus faibles que celles de l'armée qu'il viendrait menacer en abandonnant les siennes et en traversant la rivière. Ce moyen est très efficace contre un général circonspect, mais il peut devenir fort dangereux contre un chef audacieux.

Dans la défense immédiate des fleuves, on peut employer aussi les démonstrations. Les mesures doivent être prises comme s'il s'agissait d'une résistance réelle ; les corps sont partagés en conséquence, mais leur point de ralliement est marqué en arrière de quelques marches, et leur résistance ne doit durer que le temps nécessaire pour faire faire à l'ennemi tous les préparatifs d'une attaque sérieuse. Comme le passage d'un fleuve en face d'une armée chargée de le défendre est une entreprise délicate, on fera perdre toujours beaucoup de temps à l'ennemi avant qu'il se décide à l'entreprendre.

Les préparatifs que fit Napoléon en 1813 pour défendre le Rhin en imposèrent tellement aux alliés, qu'ils perdirent six semaines avant de tenter le passage.

C'est ce respect qu'un fleuve inspire toujours à celui qui doit le passer, qui fait qu'un cordon militaire établi le long de son bord acquiert une certaine force, et intimide ou inquiète l'ennemi.

Les fleuves exercent encore par eux-mêmes une importance marquée sur la défense d'un théâtre de la guerre. Une armée sur la défensive, étant à une ou deux marches au-delà d'une rivière considérable, et ayant sur cette rivière des passages assurés, est dans une position plus forte que si cette rivière n'était pas là pour l'appuyer, car ses lignes de communications sont assurées.

Il en est autrement pour une armée sur l'offensive, car la rivière qu'elle traverse réduit sa ligne à un seul passage. L'avantage que donne le cours d'une rivière plus ou moins perpendiculaire au théâtre de la guerre, reste encore à celui qui est sur la défensive, car il y trouve contre l'assaillant un bon appui pour une de ses ailes. Les différents affluents donnent, en général, de bonnes positions; ou l'assaillant est obligé d'abandonner intact un des bords de la rivière, ou il divise ses forces. Or, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, celui qui est sur la défensive en profite, car il est en possession de passages meilleurs et plus nombreux.

L'avantage des communications que donne une rivière à l'assaillant ne peut pas compenser les désavantages qu'on vient d'énumérer.

IX. *Défense des marais.*

Les marais sont beaucoup plus difficiles à franchir que les rivières; car on ne peut les traverser que sur des digues, dont la construction demande trop de temps,

et quelquefois même est impossible. L'infanterie s'aide de planches dans un cas pareil ; mais ce moyen devient encore nul, si le marais est traversé seulement par un petit cours d'eau. En revanche, la défense des marais ne peut se faire que par une résistance immédiate ; car on ne peut pas détruire une digue, et les ponts qui s'y trouvent sont facilement rétablis ; il faut donc combattre pour empêcher le passage d'une digue. Il s'ensuit que, dans la défense des marais, il faut être relativement plus fort que dans la défense immédiate des rivières, parce qu'ici on est en contact avec l'ennemi au moyen de la digue. Le grand avantage des marais consiste dans leur grande largeur, qui met les troupes qui les défendent hors de la portée du feu ennemi, et oblige celui-ci à les traverser sur des digues étroites et sous un feu très meurtrier. Mais il est dangereux, dans la défense des marais, de se tromper sur le degré de difficultés qu'ils présentent ; car les défenseurs risqueraient souvent d'être joints par l'ennemi, s'ils les considéraient comme un obstacle infranchissable séparant les deux partis.

La ligne de défense étant rompue, on s'exposerait à de grandes pertes, si l'on s'obstinait à la garder.

Les inondations sont un excellent moyen de défense ; elles rentrent dans la catégorie des défenses de fleuves et de marais ; mais comme on ne les rencontre qu'en Hollande, on peut les considérer comme une exception. La Hollande elle-même présente deux exemples frappants et contraires de la résistance au moyen des inondations : en 1672, elle résista avec un plein succès à des armées françaises de 150,000 hommes, et en 1787, elle fut soumise par 25,000 hommes de troupes prussiennes. La raison majeure de cette différence, c'est

qu'en 1672, la Hollande avait l'unité du commandement, et qu'en 1787, ce commandement fut remis à une commission de quatre individus, excellents citoyens, mais dont les mesures se ressentaient de la division du pouvoir.

X. *Des forêts.*

Les bois qu'on rencontre dans les pays très cultivés, et qui sont éclairés, plantés et traversés par beaucoup de routes, doivent être distingués des forêts dont le passage est restreint à quelques chemins seulement. Dans le premier cas, celui qui est sur la défensive doit se placer en avant de ces bois, ou les occuper pour les défendre à outrance. De cette manière, ils servent à cacher ses réserves, et en retraite à arrêter l'ennemi.

Mais les forêts avec peu de communications ont beaucoup plus d'importance. L'ennemi osera difficilement s'engager dans une position qu'il ne connaît pas, et qui l'exposerait à être enveloppé par des colonnes, au moment où il se trouverait engagé dans le défilé d'un chemin étroit. La retraite à travers une forêt est à la vérité difficile, mais elle est plutôt favorable que dangereuse.

L'importance des forêts ne se fait sentir dans toute son étendue que dans une guerre nationale. Si l'on parvient à forcer l'ennemi de faire passer ses lignes de communications par les forêts, on expose ses mouvements à une très grande gêne, et même on peut finir par les arrêter.

XI. *Des cordons militaires.*

On entend par cordon militaire la défense immédiate d'un pays par des postes qui s'entre-soutiennent.

Ce système peut être bon seulement pour mettre une contrée à couvert contre des incursions de partisans ennemis. La muraille de la Chine, sous ce rapport, peut être considérée comme un véritable cordon militaire : c'est encore dans ce but que les États limitrophes de la Turquie ont organisé le système des cordons militaires. Sous un point de vue, ce genre de défense est même très utile. Mais dans toute autre circonstance, à moins qu'on ne soit très certain que l'ennemi ne tend pas à obtenir un résultat décisif, le système du cordon militaire ne peut qu'être désastreux. Un cordon de petits postes peut encore être employé pour couvrir des quartiers étendus; mais ce n'est pas sur leur résistance qu'on devrait compter, si l'armée ennemie voulait agir contre celle qu'ils couvrent.

XII. *Clef d'un pays.*

L'idée qu'on y attache ordinairement est encore un de ces préjugés qui offusquent le jugement à la guerre. A la vérité, il y a bien des contrées sans la possession desquelles on ne pourrait pénétrer en pays ennemi; mais certainement il n'y en a pas dont la possession, militairement parlant, rendît maître de ce pays. Il y a même des points d'une haute importance où plusieurs routes viennent aboutir, qui peuvent servir de centre d'opérations et de communications, et où sont groupées les ressources de tout le pays.

La possession de ces points est très importante, mais elle ne donne pas encore la domination du pays. Il est surtout absurde de désigner comme clefs d'un pays, les points culminants de la ligne de partage des eaux. La véritable clef d'un pays, c'est son armée ; et si l'on veut y attacher l'idée du terrain, elle n'est réelle que

dans ces deux cas seulement : si dans une position donnée l'armée acquiert une plus grande force, ou si de là, elle peut menacer la ligne de communications de l'ennemi sans exposer la sienne.

XIII. *Des mouvements de flanc.*

L'influence des mouvements de flanc n'est pas grande; car de tels mouvements arrivent assez rarement, et c'est encore une de ces illusions théoriques contre lesquelles on doit être en garde. D'abord il faut bien être pénétré de l'idée que les forces qui agissent contre les flancs et le dos de l'ennemi, stratégiquement ou tactiquement, ne peuvent plus agir contre son front, et que leur influence ne vient pas de leur action, mais des circonstances qui l'accompagnent. L'action elle-même peut avoir également pour résultat le succès ou une défaite. Il est nécessaire de rappeler qu'en menaçant la ligne de communication de l'ennemi, on ne menace pas encore sa ligne de retraite. Dans le premier cas, on arrête ses courriers, ses transports, on détruit ses dépôts, on mine l'existence de l'armée ennemie et on la force à penser à sa retraite.

Pour couper la ligne de retraite à un ennemi, il faut avoir des forces qui puissent lui résister, et il faut encore qu'il ait commencé sa retraite. On ne doit pas oublier que toute action contre le flanc ou le dos de l'ennemi augmente les chances d'un heureux résultat, mais c'est en raison du danger auquel on s'expose.

Pour agir avec avantage contre la ligne de communication de l'ennemi, il faut le faire avec des forces qui n'affaiblissent pas le gros de l'armée, ou bien lorsque l'ennemi est au bout de son mouvement offensif.

La ligne de communication contre laquelle on veut agir doit avoir une certaine longueur, ne pas être couverte par des forteresses, ne pas courir perpendiculairement au front de l'armée ennemie, mais traverser le pays de son adversaire, de telle sorte que l'action employée contre cette ligne de communication ait une certaine durée. A ces conditions, l'influence des mouvements dirigés contre une telle ligne de communication devient très puissante. Cette influence est augmentée par la nature du pays, des chemins, de la saison, par le nombre des transports et leur importance, surtout si c'est une insurrection nationale qui agit contre la ligne de communication.

En général, les mouvements de flanc sont importants :

1° Pour celui qui est sur la défensive ;

2° Vers la fin de la campagne ;

3° Si l'on se retire dans l'intérieur de son pays ;

4° Si ces mouvements sont soutenus par une insurrection nationale.

Il faut reconnaître ce principe, que les détachements agissant sur les flancs de l'armée ennemie, doivent être individuellement faibles, mais nombreux et conduits par des chefs habiles et audacieux : ils doivent plutôt pouvoir se réunir pour opérer dans une circonstance donnée, qu'être guidés par une même volonté.

Lorsqu'on veut couper la retraite à une armée ennemie, il faut en premier lieu qu'elle se trouve au bout de sa carrière offensive, et qu'on ait sur elle l'avantage des lignes de communications. On la tourne alors avec toutes ses forces, ou bien avec des corps détachés ; mais ceci peut devenir dangereux, l'ennemi ayant l'avantage des lignes intérieures. On ne doit donc

tourner l'ennemi avec des corps séparés que si, les forces se trouvant divisées dans le principe, on n'avait pas le temps de les réunir, ou bien encore dans le cas où l'on se trouve très supérieur physiquement et moralement à l'adversaire qui n'est plus en état de reprendre l'offensive. D'ordinaire tout mouvement contre la ligne de retraite est plutôt une démonstration pour forcer l'ennemi à se retirer, qu'une entreprise réelle pour l'enfermer.

XIV. *De la retraite dans l'intérieur du pays.*

Une retraite volontaire dans l'intérieur de son pays est un principe de force pour la défensive; car la marche seule d'une armée d'invasion à travers un pays ennemi l'affaiblit considérablement, à plus forte raison si cette retraite est exécutée en vue d'un adversaire qui n'a pas été vaincu, et qui oppose toujours une résistance relative. En ne disputant la victoire que jusqu'au moment de la crise, on évite toutes les pertes qui font la différence d'une bataille gagnée et d'une bataille perdue, tandis que l'assaillant est exposé à toutes les pertes qu'il doit au désavantage du terrain. Le temps est l'auxiliaire de la défensive; l'énergie de ses forces se développe, sa cause éveille des sympathies et trouve des alliés. Mais c'est dans l'entretien des armées que la différence la plus notable se fait sentir.

L'armée qui se retire ne manque presque jamais de rien, tandis que celle qui avance est exposée très souvent aux plus cruelles privations. Le manque d'eau même peut se répéter, et alors arrivent les maladies, la mortalité des chevaux, etc., etc.

Dès que cette retraite volontaire dans l'intérieur du

territoire national aura rétabli l'équilibre entre les combattants, on peut risquer la chance d'une bataille, car, même perdue à l'intérieur, elle ne peut pas avoir les suites désastreuses d'une défaite à la frontière. Souvent même, dans des circonstances pareilles, une victoire finit par user le reste des forces de l'assaillant.

Après une défaite sur la frontière, on ne peut pas faire une retraite motivée et disputer le terrain; d'un côté, le découragement et la désorganisation; de l'autre, l'aveugle audace d'un vainqueur sûr d'obtenir d'autant plus qu'il sera plus téméraire, empêchent que la résistance puisse être opiniâtre.

Deux désavantages seulement se présentent ici : les pertes qu'éprouve le pays par l'envahissement de l'ennemi, et le découragement; mais l'un et l'autre ne doivent pas influer sur la fermeté d'un chef certain de la sagesse de son plan.

Pour qu'une retraite à l'intérieur puisse être efficace, il faut que sa ligne soit d'une certaine longueur, qu'elle se fasse à travers une contrée peu habitée et dans une mauvaise saison. Ces circonstances aggravent la position de l'ennemi; elles le forcent à de grands transports, à de nombreux détachements, à un service pénible qui amène les maladies; enfin elles l'affaiblissent en permettant qu'on agisse sur ses flancs. Il est encore une autre difficulté pour l'assaillant, c'est que plus les distances sont grandes, plus vite une petite armée s'épuisera en voulant les occuper. Si, au contraire, l'ennemi devant lequel on se retire est nombreux, cette retraite l'affaiblira en raison de ses masses. L'entretien devient plus difficile, la marche plus lente, et par conséquent les pertes journalières et la perte totale plus grande. Supposant que 3,000 hommes agis-

sent contre 2,000, il n'y a pas de doute que dans peu d'heures ils leur feront abandonner chaque position et les forceront à faire une retraite de quelques lieues par jour. Mais en changeant les nombres, et supposant que 300,000 hommes agissent contre 200,000, le résultat ne sera plus le même.

Dans ce cas, il faut prendre des mesures qui demandent du temps; chaque ordre, chaque déploiement en demande beaucoup plus. A cause des vivres, l'assaillant se trouve dans une position plus fâcheuse que son adversaire; il est obligé de s'étendre, et cependant il craint d'être surpris par le retour d'une offensive imprévue. Plus les troupes sont nombreuses, plus le service individuel devient fatigant; la prise d'armes, la marche, les haltes, le temps pour faire la soupe, les distributions, l'entrée en bivouac, les rapports, etc., etc., prennent certainement le double de temps pour une armée de 100,000 hommes de celui que nécessite une armée de 50,000 hommes. Comme, en général, les troupes de l'assaillant sont plus nombreuses, il faut nécessairement que ces fatigues pèsent davantage sur lui. Celui qui bat en retraite fait la loi à celui qui le poursuit : il choisit les avantages du terrain et du bivouac, trouve les passages préparés et les détruit après lui. Dans la mauvaise saison, la marche seule des troupes gâte les chemins pour celles qui les suivent.

Toute retraite dans l'intérieur de son pays doit être combinée de manière à ce qu'elle n'éloigne pas l'armée du cœur de ses provinces. Si l'on veut empêcher que l'ennemi ne s'empare de la capitale ou de tel autre point, on ne doit pas se diriger directement sur lui; mais ce point doit être à l'abri d'un coup de main tenté par un détachement de l'armée ennemie.

Dans une pareille retraite, on doit de temps à autre changer de direction; l'ennemi est obligé d'en faire autant, de rompre ses lignes de communications, et de les abandonner même quelquefois. De cette manière, l'ennemi peut être ramené vers la frontière, et forcé d'abandonner le pays qu'il avait conquis jusqu'à ce moment.

Une retraite excentrique est mauvaise; car l'ennemi en fait autant, et son plus grand embarras est d'être forcé d'avoir ses masses réunies. L'assaillant, dans ce cas, aurait l'avantage des lignes intérieures, et se trouverait plus concentré au moment d'une crise vers laquelle doit tendre toute bonne défensive, à moins qu'elle ne soit réduite à un rôle purement passif. Celui qui se retire, restant réuni, force l'adversaire à en faire autant; il l'inquiète et le tient sur le qui-vive par la possibilité d'un combat, et par ce moyen le fatigue davantage. On ne doit donc jamais rayonner en se retirant : on y est forcé seulement si l'on a quelque province à couvrir : mais toujours cette action doit être considérée comme peu importante, et soumise au tact et au jugement du chef.

Comme règle essentielle, on ne doit faire sa retraite que sur une ligne, avec une armée qui n'a pas été battue, ne se retirant devant le gros de l'ennemi qu'en lui disputant le terrain, et sans cependant s'engager dans un combat qui puisse avoir des résultats sérieux; forçant toujours l'agresseur à des déploiements et autres manœuvres stratégiques et tactiques pour le fatiguer davantage. Arrivée ainsi au bout de la carrière progressive de l'assaillant, l'armée défensive doit prendre une position de flanc pour menacer la ligne de communication de l'ennemi.

On rencontre toutes ces phases dans la campagne de 1812, et cependant les Russes n'agissaient pas d'après un plan. Mais une fois les données de la campagne de Russie accordées, le résultat était immanquable; il le sera toujours dès qu'on emploiera la retraite dans l'intérieur du pays, ce grand principe de défense, même sans les dimensions gigantesques de la Russie (1).

XV. *De l'armement national.*

Les ressources que peut donner une guerre nationale sont une découverte du XIX^e^ siècle; et, sans s'occuper de toute la partie politique et philosophique de l'armement d'un peuple, il est d'une haute importance de connaître les avantages qu'il procure et la manière dont on doit s'en servir.

La résistance faite par un armement national est, par son action, tout-à-fait différente d'une résistance concentrée, et dont le but est de porter de grands coups à son adversaire. L'action de cet armement est en raison de l'étendue qu'il embrasse : plus elle est grande, plus souvent cet armement est en contact avec les forces ennemies, c'est-à-dire plus elles sont forcées de s'étendre, plus est grand son effet; mais ce n'est qu'avec le temps que l'action d'un tel armement

(1) Pour ne pas se méprendre sur l'efficacité d'une retraite à l'intérieur, il ne faut pas oublier que si Napoléon eût pu échapper à la catastrophe de 1812, en prenant ses quartiers sur le Dniéper et la Dvina, c'est que le pays où il se serait établi n'était pas un pays ennemi, mais que c'était la Pologne. Napoléon pouvait en faire sa base d'opération, et alors il était en mesure d'agir contre la Russie; ses forces étaient assez nombreuses pour occuper la distance de Smolensk à Moscou, et battre l'armée russe, sans être arrivé encore au point culminant de son agression. L. B.

peut détruire un armée ennemie : or, pour que son action soit efficace et ne succombe pas sous les efforts de l'adversaire, il faut que le pays soit d'une grande étendue et le peuple doué de beaucoup d'énergie. Ceci est absolument nécessaire pour un cas d'insurrection nationale, à l'aide de laquelle un peuple opprimé veut secouer le joug de l'étranger. Ce peuple doit débuter par des rassemblements de population en armes pour arriver à réunir des corps organisés. Ici, il s'agit simplement d'un armement national que fait exécuter un gouvernement existant, ayant encore des armées quoique inférieures. Pour qu'un armement pareil ait de bons résultats, il faut :

1° Que la guerre ait pénétré dans l'intérieur du pays ;

2° Que cette guerre ne puisse être décidée par une seule catastrophe ;

3° Que le théâtre de cette guerre ait une étendue considérable ;

4° Que le bon vouloir de la population appuie cette mesure ;

5° Que le pays soit entrecoupé et difficile, soit à cause des montagnes, soit à cause des forêts et des marais, ou enfin à cause de la manière dont le pays est cultivé.

Pour ce genre de guerre, on doit donner la préférence à des contrées moins peuplées dont les habitants sont pauvres et aguerris à la fatigue. Plus les habitations seraient disséminées, plus la résistance deviendrait individuelle ; l'ennemi ne pourrait sévir contre la population qu'avec peine. Jamais on ne doit commettre une levée armée avec des corps considérables ennemis ; elle doit servir à les fatiguer, à les détruire en

détail, et non à les combattre en masse. Ces armements doivent être opérés derrière le théâtre de la guerre, ou sur ses côtés, et s'étendre en raison de sa marche progressive. Moins on risque, plus facilement on s'arme; cet exemple réagit sur les autres et finit par se mettre en contact avec l'ennemi, par attaquer sa base, rompre ses lignes de communications. Sans trop d'exagération on peut comparer une armée luttant contre une insurrection nationale, à l'homme combattant le vent ou la pluie, à l'influence desquels il essaie vainement d'échapper. En effet, il est beaucoup plus facile de se débarrasser d'une troupe de soldats que d'une bande de paysans armés : les premiers, une fois rompus, fuient dans une même direction par l'habitude d'être réunis, tandis que les autres s'échappent de tous les côtés et reparaissent avec la même facilité.

C'est alors que toute marche devient dangereuse, et rend la fatigue insupportable; car on est obligé de recourir à des mesures de sûreté extraordinaires, pouvant être attaqué à l'arrière-garde par la même bande que l'avant-garde avait mise en fuite, surtout si le pays est boisé, coupé, etc. La dégradation des routes, les obstacles élevés, les passages obstrués par des détachements de soldats, ne peuvent pas être mis en comparaison avec ceux qui seront l'effet des efforts d'une population insurgée. Dans les premiers moments, pour éteindre cet incendie, l'ennemi n'emploiera que de faibles détachements, afin de ne pas éparpiller ses forces, et c'est alors que l'action insurrectionnelle deviendra intense. Un petit nombre, surpris, enveloppé, finira par succomber, et alors l'effet moral sera immense, le soulèvement d'autant plus général.

L'armement national ne doit jamais servir à rassembler des masses, car l'ennemi alors a prise sur elles : une colonne mobile se jette dessus, et comme, à cause de leur nombre, ces masses ne peuvent plus lui échapper, elle les détruit, et le découragement en est le résultat. Si on se croit en état de porter à l'ennemi quelque coup sensible, c'est sur ses flancs qu'on doit opérer. On joindra alors à un rassemblement armé un peu considérable quelques troupes régulières, afin de l'aider, sans pourtant l'embarrasser par leur tactique. Ces rassemblements doivent diminuer en nombre et augmenter en légèreté en se dirigeant des flancs de l'ennemi vers ses derrières, où il peut les frapper plus rudement.

En envoyant de petits détachements de troupes dans les provinces pour y mettre à couvert les premiers mouvements, on provoquera un armement plus général. Ces détachements ne doivent pas être très nombreux, afin de ne pas trop affaiblir l'armée. L'expérience prouve même qu'un nombre de troupes regulières trop considérable nuit toujours à l'action indépendante d'un rassemblement d'insurgés, soit parce que les habitants comptent trop sur elles, soit parce que ces troupes veulent astreindre les insurgés à leur tactique et en font de mauvais soldats, soit enfin parce que ces troupes forment un gros corps, qui attire un ennemi supérieur en force auquel il lui est impossible d'échapper. En général, on ne doit considérer un armement populaire que comme une défense stratégique et non comme une défense tactique. Les insurgés doivent et peuvent agir longtemps sur un théâtre de la guerre, mais non sur un champ de bataille. Ici ils apportent beaucoup d'impétuosité et de chaleur

dans l'attaque, mais très peu de sang-froid et de suite, pour pouvoir tenter ou repousser des efforts successifs. Un combat défensif exige une suite d'efforts opiniâtres, d'une audace lente, mais persévérante; jamais on ne peut obtenir un succès dans la défensive par un mouvement momentané qu'on abandonnerait à volonté. Des insurgés peuvent défendre avec avantage l'entrée d'une gorge, les digues d'un marais, le passage d'une rivière; mais sitôt qu'ils sont forcés, ils ne doivent plus prolonger leur résistance, car elle se terminerait par une catastrophe. Alors ils doivent fuir plus tôt, pour pouvoir reparaître lorsqu'on ne s'attendrait plus à les recevoir.

L'appel que fait un gouvernement à son peuple pour s'armer après une défaite même, est un noble devoir de sa part. Jamais il n'y a de défaite assez décisive pour qu'elle puisse trancher le sort d'une nation, si on ne se laisse aller à un lâche abattement. Ce n'est que par des mesures énergiques qu'on peut éveiller le courage de son peuple, et surtout provoquer chez l'étranger une sympathie réelle. Aussi complète même que soit la défaite éprouvée, on peut espérer de rétablir ses affaires en se retirant dans l'intérieur du pays et en appelant les habitants aux armes. Il est bon dans cette circonstance que le grand théâtre de la guerre soit borné sur un de ses flancs par des montagnes ou par d'autres difficultés de terrain, d'où la levée en masse, comme d'un bastion stratégique, puisse agir contre l'agresseur. Quand il se sera affaibli par les pertes de sa marche même, quand il aura disséminé ses forces, à faire des siéges, tenir des garnisons, couvrir ses lignes de communications, contenir ou comprimer des soulèvements;

c'est alors que l'armée de la défensive, aidée de l'armement national, doit recommencer la lutte, et par une offensive aussi brusque qu'inopinée, surprendre l'ennemi et le contraindre à une retraite qu'il médite déjà pour sortir d'une position qui l'inquiète, et où il n'est plus en état d'obtenir de nouveaux avantages (1).

XVI. *De la défense du théâtre de la guerre.*

La guerre, pour arriver au but qu'elle se propose, doit détruire la force armée de l'ennemi, et occuper son pays: détruire l'armée, car elle défend le pays; occuper le pays, car il entretient l'armée. Ceci conduit à diviser ses forces, tant pour menacer que pour couvrir certaines parties du pays. De là viennent les différents théâtres de la guerre dans une même campagne et l'influence des uns sur les autres. Cette influence est en raison du nombre des troupes qui luttent sur un théâtre de guerre, et de l'avantage qui y a été remporté dans un combat. Tout théâtre de guerre a donc une armée et un centre de gravité où se trouve le gros des forces physiques ou morales des deux partis. Il s'ensuit que si d'un côté l'on est porté à diviser ses troupes pour embrasser le plus de pays; de l'autre, la loi qui veut qu'on soit en force sur le point de gravité, oblige à concentrer ses troupes. Ce n'est que le tact du chef qui découvrira le centre de gravité et la zone de son influence chez son adversaire; s'y tromper, c'est s'exposer à de grands revers. Mais comme il arrive souvent qu'à la guerre on évite d'arriver à un dénouement, les centres de gravité dis-

(1) Dans les guerres des Suédois, en Pologne, on voit un exemple frappant de cette défensive, conduite par le partisan le plus hardi qui fut jamais, le général Czarniecki, sous le règne du roi Jean-Casimir.

paraissent, sont pour ainsi dire neutralisés, et les deux partis tendent uniquement à diviser leurs forces, afin d'occuper le plus de pays, ce qui devient alors l'objet principal.

Quand, sur un théâtre de la guerre, l'assaillant cherche le dénouement, la défensive consiste alors à être toujours prêt à en courir les chances avec avantage. Ce dénouement peut être le résultat d'une bataille, d'une suite de plusieurs combats, ou seulement de dispositions prises par les deux partis.

Une bataille rangée est le choc des centres de gravité des deux combattants sur le théâtre de la guerre. Tout détachement de troupes dans ce moment est absurde, à moins qu'il ne procure un avantage que l'heureuse issue même de la bataille ne pourrait obtenir, ou qui ne la rendît inutile (1).

Il ne suffit cependant pas de la plus grande concentration des forces, il faut encore que leur situation et leur position rendent favorables les chances du combat qu'on veut livrer. L'essentiel est de rencontrer le centre de gravité de l'ennemi. Celui qui est sur la défensive a cet avantage, que les préparatifs de l'assaillant lui apprennent de quel côté il dirigera ses forces principales.

Si cette indication ne suffisait pas, le chef de l'armée défensive n'aurait qu'à prendre position sur la route du point dont l'occupation lui serait le plus sensible, et alors il pourrait être sûr que l'ennemi viendrait l'y trouver. S'il se trompait, ce serait à son avantage, car l'ennemi aurait commis une faute. Dans le cas où

(1) Le détachement qu'on fit en Pologne en 1831 du corps du général Ramorino, au moment où le maréchal Paskewitch allait attaquer Varsovie, est une des fautes les plus grossières de cette campagne. L. B.

l'assaillant, sans s'inquiéter de son adversaire, passerait outre, celui-ci pourrait :

1° Agir contre les lignes de communications de l'ennemi, qui seraient alors sa ligne de retraite ; mais il faut que ces lignes soient longues et qu'on ait assez de temps pour nuire à son adversaire, en agissant de la sorte. Ces deux conditions sont difficiles à rencontrer sur un théâtre de la guerre dès qu'on y recherche une solution.

2° L'armée de la défensive, étant concentrée, pourrait, au moment où l'ennemi la dépasse, marcher à lui et barrer le passage. Ici cependant on courrait la chance de ne pas arriver à temps, et puis on ne trouve pas toujours des positions défensives assez avantageuses pour les occuper.

3° Dans le but d'avoir la certitude de se trouver sur le passage de l'ennemi, l'armée placée sur la défensive pourrait, dès le début, se diviser en plusieurs corps, en en conservant un comme réserve. Cette mesure est fautive, car elle exposerait l'armée défensive à être battue en détail ; dans ce cas, pour y échapper, on serait forcé de se retirer sur le corps placé en réserve, ce qui donne l'air d'une défaite ou d'une mauvaise combinaison ; un pareil résultat nuirait au moral de l'armée.

4° Enfin on pourrait, avec toutes les forces réunies de l'armée défensive, tomber sur le flanc de l'ennemi. C'est la mesure la plus efficace, en supposant que l'armée placée sur la défensive ait l'avantage des lignes de communications, ce qui au reste est naturel. L'assaillant, après avoir dépassé son adversaire, se trouve dans une fausse position : il tend à marcher pour atteindre le but qu'il se propose, et pourtant la crainte d'une attaque de flanc, possible à tout instant, l'arrête. L'ar-

mée destinée à l'offensive se trouve alors pour livrer une bataille dans des circonstances très désavantageuses. Sa ligne de retraite est menacée, ses dispositions se ressentent de l'inquiétude générale, le choix du moment et la connaissance des localités sont contre elle, surtout si l'ennemi a pris ses mesures à l'avance. Il est vrai qu'en livrant une bataille offensive, l'armée de la défensive serait obligée de renoncer aux avantages que lui donneraient en attendant de pied ferme une forte position et des retranchements; mais elle dispose toujours des avantages stratégiques, car elle menace la ligne de retraite de l'ennemi; elle dispose des avantages tactiques; car elle connaît le terrain où elle se décide à livrer bataille. Cependant il n'en est pas moins vrai qu'une position de flanc, avec une armée qui n'est pas sûre d'elle-même contre un ennemi entreprenant, est une mesure très dangereuse. Mais ce qui rend surtout aussi dangereuses les positions prises sur le flanc de l'assaillant, c'est que le général qui est sur la défensive n'a pas le courage d'y persévérer, et la quitte dans un moment inopportun. Ainsi, en 1806, l'armée prussienne prit sur la Saale une position de flanc contre Napoléon venant par Hof. Mais, hésitant au moment de l'exécution, le duc de Brunswick abandonna cette position pour aller barrer le passage aux Français sur Leipsik. Alors il était trop tard; la Saale était franchie, et le duc livra bataille en faisant un mouvement de flanc qui ne pouvait avoir d'autre résultat que la catastrophe de Iéna.

Lorsque l'armée sur la défensive se décide à quitter sa position pour passer à l'offensive, cela peut être motivé par les raisons suivantes :

1° Si l'assaillant commet la faute de marcher divisé,

et si l'armée défensive a l'espoir de l'attaquer avec supériorité : cependant on ne doit pas oublier qu'à la guerre les suppositions seules ne doivent pas servir de base aux opérations.

2° Si on se croit assez en force pour attaquer, et que l'adversaire semble y inviter par une conduite pusillanime. Dans ce cas, l'effet de l'imprévu peut compenser, et bien au-delà, l'avantage d'un terrain préparé dont on se priverait; les forces morales, à la guerre, ayant une valeur immense.

3° La composition de l'armée peut encore décider à livrer une bataille offensive : si l'on a plus de cavalerie que d'infanterie, si l'on manque d'artillerie; en un mot, si l'armée a plus d'éléments pour une attaque impétueuse que pour une lutte de persévérance. On peut regarder comme un motif sérieux pour livrer une bataille offensive, l'hypothèse où l'armée n'a pas trouvé de bonne position défensive et où elle se trouve obligée de rechercher un dénouement.

On ne se décide à attendre l'ennemi, pour l'assaillir ensuite, que si sa supériorité n'est pas telle, qu'il faille chercher à la contrebalancer par une forte position ; ou bien, on a soi-même l'avantage des débouchés sur l'ennemi, qui en manque totalement.

On ne doit prendre position pour y attendre l'ennemi, que si la supériorité du nombre est trop marquée, et si l'ennemi par ses incertitudes donne l'espoir de gagner du temps. On cherche alors à réparer la faiblesse numérique soit par les avantages d'une contrée qui s'y prête, soit par ceux d'un terrain que des retranchements ont fortifié.

Un camp retranché atteint ce but, s'il a de grands avantages stratégiques, si l'ennemi ne peut le tourner,

le forcer, ou l'enfermer et l'affamer; ou bien si on peut y attendre des renforts.

Si l'on possède une ou plusieurs forteresses à proximité, dans le désir d'arriver à une solution, on doit attendre l'ennemi derrière ces forteresses, afin qu'il soit obligé de s'affaiblir pour les enfermer, afin d'abandonner le moins de pays possible, et afin d'être à portée de secourir ces forteresses. Une des circonstances les plus favorables pour une défensive est donc de livrer bataille derrière ses forteresses et dans leur proximité.

En stratégie, on conçoit facilement l'emploi successif de la résistance; car les différentes ressources de la défensive sont disséminées sur le sol, et on n'y arrive qu'au fur et à mesure, en se retirant dans l'intérieur du pays. Il y a en cela un juste emploi de ses ressources, qui consiste à pouvoir faire succéder plusieurs solutions les unes aux autres. Ceci est facile, surtout si des deux côtés on est moins pressé d'arriver à un dénouement définitif. Étant sur la défensive, on emploiera d'autant plus volontiers ce moyen, que le caractère de l'adversaire sera plus lent, plus indécis, plus circonspect; car chaque fois qu'il verra qu'un nouvel élément de force provoque une nouvelle solution, il perdra du temps en tâtonnements, avant de prendre un parti décisif.

Bien qu'il paraisse tout naturel qu'à la guerre on cherche à arriver à une solution, à un résultat positif, cependant l'expérience prouve que le contraire arrive. Ceci tient à ce que l'homme manque de résolution presque toujours au moment où il faut exécuter quelque chose d'important. Sans parler de la responsabilité, il y a encore beaucoup de circonstances qui font

qu'à la guerre, plus que dans toute autre entreprise, les événements répondent rarement aux probabilités. Dans cette lutte passive pour ainsi dire, l'assaillant aura pour but l'occupation d'une certaine contrée, la prise d'une forteresse, ou d'un magasin, un heureux combat pour l'honneur de l'armée, et il l'attendra, tant que d'heureuses circonstances ne viendront pas le lui assurer. Par contre, celui qui sera sur la défensive se placera au-devant des forteresses, les couvrira, ainsi que le pays, en s'étendant ou en faisant des marches dans ce but, tout en évitant des combats désavantageux. Alors, de part et d'autre, les centres de gravité se trouveront dissous en de petits détachements.

Dès que l'ennemi ne cherche pas de solution, on a l'avantage de l'empêcher de rien entreprendre contre des forteresses devant lesquelles l'armée qui est sur la défensive se sera placée; car il ne pourrait arriver à elles que par une solution, et c'est ce qu'il évite. Si cependant on s'était trompé sur les intentions de l'ennemi et s'il s'avançait pour combattre, on peut y échapper en se retirant derrière les forteresses, ce qui arrêterait l'agression; mais ces forteresses doivent être en état de soutenir un siége.

On ne doit jamais trop s'étendre pour couvrir le pays, à moins d'être très favorisé par un obstacle naturel, sans cela on tomberait dans le système vicieux des cordons militaires. D'ordinaire, ce n'est qu'à la seconde époque de la campagne, qu'on arrive à occuper des positions très étendues; car l'invasion se trouve épuisée, n'ayant plus assez de forces pour poursuivre un but positif. L'armée défensive n'a pas besoin de couvrir immédiatement tout le pays. Comme il n'y a qu'une couple de directions que l'agresseur puisse suivre, il

suffira d'occuper des postes à 3 ou 4 lieues à droite et à gauche de ces directions, en partageant pour cela ses forces en quatre ou cinq détachements. Pour garder des passages trop éloignés, il suffit d'occuper en arrière d'eux quelques points centraux. Moins on couvre immédiatement le pays, plus on est obligé d'être mobile et d'employer une défensive active, même l'offensive. En conservant le gros de l'armée sous la main, on l'emploie à marcher sur les positions, qui ne seraient pas occupées, et que le gros de l'armée ennemie viendrait menacer. Ces marches de flanc, entreprises sous l'œil de l'ennemi, ne seront pas dangereuses dans le cas présent; car on suppose que l'adversaire évite une solution, sans cela on aurait le désavantage de combattre dans une position prise à la hâte et avec des mesures à demi exécutées. Ce genre de lutte ne s'engage d'ordinaire que dans la seconde partie de la campagne, quand les forces diminuées de l'assaillant ne lui permettent plus de tenter un grand résultat. Il suffit alors de lui présenter le combat pour l'arrêter et pour le faire renoncer à un mouvement qu'il ne voudra pas achever, en risquant une affaire dont il peut croire la chance douteuse.

Lorsque l'assaillant voit tous ses mouvements devinés et contrecarrés, et se trouve condamné à l'inaction, il arrive que, pour sauver sa responsabilité, satisfaire à des ordres ou à l'opinion, il se résout à livrer une bataille pour l'honneur des armes. Dans cette disposition de l'assaillant, la situation des postes qui couvrent le pays devient plus dangereuse; car un assaillant qui n'ose pas tenter un résultat décisif, peut encore se jeter hardiment contre un détachement. Le succès en pareil circonstance peut donner de l'éclat à ses armes, sans

l'exposer à un grand danger. Il faut donc que l'attention du chef qui est sur la défensive soit continuellement fixée sur ces postes, afin de pouvoir leur venir en aide. Il ne suffit pas de compter sur l'intelligence, le courage et la fermeté des différents commandants, il faut leur donner des instructions analogues à leur situation. Un chef qui compte trop sur ses surbordonnés, à qui une mollesse personnelle fait croire facilement à la perfection des autres, est un homme incapable de conduire la guerre; la victoire ne peut être assurée à un chef, dans ce cas, que par une volonté inébranlable, qui pèse sur tous les grades de l'armée, et leur imprime la confiance et l'habitude de l'obéissance, si nécessaire à une armée.

Les différentes circonstances qu'on vient d'énumérer ont pour but d'entretenir le *statu quo* dans les opérations et de faire stationner les troupes des deux partis dans les contrées qu'elles occupent; mais alors surgit la difficulté de l'approvisionnement. Le fourragement ne suffisant plus, il faut recourir aux magasins, et les lignes de communications gagnent en importance.

Les mesures offensives dont l'armée sur la défensive peut se servir contre son agresseur sont celles-ci :

1° Agir contre les lignes de communications de l'ennemi et contre ses magasins;

2° Faire des incursions, tenter des diversions en pays ennemi;

3° Attaquer les postes et les détachements de l'ennemi, quelquefois même son armée, ou bien la menacer seulement.

On peut agir contre les lignes de l'ennemi, soit en prenant une position qui les menacerait, soit en les coupant par des corps volants. Le résultat plus ou

moins grave, plus ou moins prompt, dépend de la direction de ces lignes, du pays qu'elles parcourent et de la qualité des troupes ennemies.

Les incursions en pays ennemi ne produiront une diversion sensible que si on menace la base de l'assaillant, mais surtout si on le menace de passer à une véritable offensive. Cette circonstance peut même forcer l'agresseur à se retirer et à abandonner la conquête pour courir à la défense de ses foyers.

L'attaque des corps séparés de l'assaillant ne peut se faire que dans le cas où, à la longue, le système de la défensive aura acquis la supériorité du nombre ; ou bien si, l'adversaire étant supérieur en talent à l'agresseur, est parvenu à obtenir cette supériorité en tenant ses troupes réunies et en se multipliant par son activité. Si même on ne parvient pas à remporter de grands avantages sur son ennemi par ses attaques partielles, l'assaillant sera tellement occupé d'échapper aux coups qu'on lui prépare, que ses forces seront par là neutralisées.

Moins l'assaillant cherche un résultat positif et moins il désire une solution, moins le principe de l'offensive diffère de la défensive : l'assaillant a plutôt l'air de couvrir sa frontière dans le pays ennemi que de vouloir le conquérir : alors le grand drame de la guerre finit par se décomposer en petites actions de détails. Ici le calcul, l'intelligence, maîtrisent les événements plutôt que le hasard. L'adresse, la qualité de l'esprit, suffisent pour diriger et obtenir des avantages dans les combats de détails, mais pour une affaire générale, le chef a plus besoin des qualités de l'âme ; elles seules peuvent maîtriser les événements, en donnant au chef la facilité de saisir au vol et d'appliquer une pensée im-

médiatement et dans le tumulte même du combat. La guerre, comme dans un cercle vicieux, se meut entre ces deux extrémités : ou bien on y cherche une solution prompte et décisive, ou bien c'est un mélange de mouvements et d'actions insignifiantes. Il est facile de donner des règles pour une guerre qui cherche un résultat décisif, car elle est plus simple et plus naturelle. C'est le contraire pour une guerre de manœuvres : les règles ne sont pas fixes, car leur application dépend des circonstances au milieu desquelles les événements se passent. Les exemples que l'histoire fournit ne peuvent pas servir toujours de guides, ils peuvent seulement former le jugement. On doit se rappeler que la justesse des moyens qu'on emploie et les circonstances dans lesquelles on les emploie décident de leur application, et que, dans ce cas, la valeur des moyens est encore relative, car à la guerre il n'y a rien d'absolu.

Il faut avant tout qu'un chef tâche d'apprécier avec rectitude quel est son adversaire et quels moyens il peut employer. Si les forces et le caractère de l'ennemi peuvent faire supposer qu'il cherchera à arriver à une grande solution, il faut alors ne plus se préoccuper des petits désavantages auxquels on pourrait être exposé, en faisant des sacrifices même volontaires, pourvu qu'on soit plus en état de tenir tête, au moment de la grande crise. L'important pour un chef est donc de bien juger son ennemi, ses moyens et l'emploi qui en est fait, et de prendre des mesures en conséquence du but qu'il se propose.

CHAPITRE VII.

DE L'OFFENSIVE.

I. *Caractère de l'offensive stratégique.*

La défensive, comme on l'a vu, n'est pas un acte de résistance passive destinée uniquement à parer les coups qu'on veut lui porter, c'est un acte auquel se trouve mêlé plus ou moins l'élément agressif.

L'offensive ne forme pas davantage un tout essentiellement homogène, elle est également entremêlée de résistance. Il y a seulement cette grande différence entre ces deux manières de faire la guerre, que tandis qu'il ne peut pas y avoir de bonne défensive sans un retour offensif, la défensive est un mal absolu, est un principe de mort que l'offensive traîne à sa suite.

Chaque fois qu'une armée s'arrête dans son agression, elle se trouve réduite à l'état de défense; elle se trouve encore dans cette situation lorsqu'elle est obligée de couvrir une contrée qu'elle laisse derrière soi, et qui lui est absolument nécessaire. Ces vices inhérents à l'offensive font que la défensive est une méthode plus avantageuse de faire la guerre; elle finit même par se transformer en offensive, c'est-à-dire par porter des coups, tandis que celle-ci arrive à n'être plus qu'une mauvaise défensive, c'est-à dire à parer seulement les coups qu'on lui porte. Alors, si l'armée ennemie n'est pas détruite, l'offensive peut finir par une catastrophe. C'est dans l'ordre logique des choses, car ce que l'offensive traîne avec soi de principe défensif est précisément ce qu'il a de plus mauvais. Ce sont ces moments de faiblesse chez l'assaillant que le principe agressif d'une défensive active lui fait saisir. On comprendra la différence qui existe entre la position d'une armée sur la

défensive et celle d'une armée sur l'offensive, si l'on compare, à la suite d'une longue marche, le bivouac reconnu : choisi et préparé de l'une, tandis que l'autre est obligée de le prendre en aveugle, dans une contrée tout-à-fait inconnue : ou bien si, pendant de plus longues haltes, on voit l'armée défensive, appuyée sur ses forteresses et ses magasins, jouir de l'abondance, tandis que son adversaire, comme un oiseau sur la branche, n'existe que par les ressources incertaines d'un pays ennemi et ruiné.

Dans toute offensive, il est donc absolument nécessaire de prévoir à l'avance la défensive à laquelle on sera réduit. L'offensive, considérée en elle-même, est simple, d'un jet, tandis que dans la défensive il y a plusieurs degrés. Ce qu'il faut remarquer encore, c'est que l'offensive n'a pour tout moyen d'action que l'armée : les forteresses, l'armement national, et les alliés, qui font une des forces de la défensive, ne l'aident que d'une manière très indirecte.

L'objet de l'offensive stratégique est encore le même que celui de la défensive : abattre son adversaire par la destruction de sa force armée. Ce but peut être modifié et se réduire à la conquête d'une partie du pays ennemi, d'une province, d'une forteresse, etc.

L'intensité de l'offensive est affaiblie par les circonstances suivantes :

1° L'assaillant est obligé d'occuper le pays qu'il vient d'envahir, ce qui a lieu dès la première solution, quoique l'action offensive n'ait pas encore cessé.

2° L'armée d'invasion est forcée de couvrir ses lignes de communication et d'occuper le pays d'où elle doit tirer ses subsistances ;

3° Les pertes que l'agresseur éprouve par les combats et les maladies ;

4° L'éloignement de ses dépôts ;

5° Les blocus et les siéges des places ennemies ;

6° L'affaiblissement dans les efforts tentés d'abord par le pays ;

7° L'abandon des alliés.

Le succès de l'offensive est le résultat d'une supériorité de forces physiques et de forces morales convenablement employées. Ce succès s'acquiert donc aux dépens de la supériorité dont on perd toujours quelque chose, à chaque nouvel avantage. Il peut arriver que l'offensive ait une telle supériorité de forces, qu'elle obtienne le résultat proposé, en pouvant suffire à tous les besoins qui résultent des succès remportés. Mais ce sont des cas fort rares ; le plus souvent l'offensive finissant par épuiser la supériorité dont elle dispose, est obligée de passer à la défensive. Cette transition du système agressif à la défensive est ce qu'on nomme *le point culminant de l'offensive*. Il est de la plus haute importance de savoir l'apprécier et le saisir; car si l'offensive a dépassé ce point et qu'il ne lui reste pas assez de forces pour arriver par la défensive à une paix avantageuse, l'offensive finira par une catastrophe. Le contre-coup est même beaucoup plus violent que ne l'avait été la marche agressive. Mais l'appréciation de tous les éléments qui concourent à établir le niveau entre les forces des deux adversaires démontre que pour déterminer le moment du point culminant de l'offensive, il faut être doué de qualités très supérieures. Divers éléments se contre-balancent dans l'offensive, tant pour fortifier que pour affaiblir son principe. Les éléments de force pour l'offensive sont :

1° Les pertes que fait l'ennemi, et qui sont plus fortes généralement que celles de l'agresseur. Mais plus la résistance se prolonge, moins ces chances sont

favorables à l'assaillant; elles finissent par lui devenir contraires.

2° Les pertes que fait l'ennemi en matériel, magasins, dépôts, etc.;

3° La perte du pays qu'occupe l'assaillant: cela prive l'adversaire d'une partie de ses ressources;

4° L'avantage que l'assaillant tire par là de ces ressources pouvant vivre aux dépens de son ennemi;

5° La machine administrative de celui-ci est compromise, elle perd de son élasticité naturelle;

6° Les alliés l'abandonnent et se tournent du côté de l'assaillant;

7° Le découragement s'empare de l'ennemi, et finit par le désarmer.

Les éléments qui affaiblissent l'offensive sont les suivants:

1° L'assaillant est obligé de former le blocus, ou d'assiéger les forteresses qu'il trouve sur son chemin;

2° Du moment où l'assaillant franchit la frontière, le théâtre de la guerre change de face; on entre en pays ennemi, il faut l'occuper. Les flancs stratégiques sont menacés à raison de la marche progressive de l'assaillant: car ses lignes de communication deviennent plus longues, la facilité de les attaquer plus grande et le résultat contraire plus sensible;

3° L'assaillant s'éloigne de ses ressources, tandis que l'adversaire s'en rapproche, et de là une différence notable dans les moyens de réparer les pertes réciproques;

4° Le danger que court l'État menacé, éveille la sollicitude des autres puissances;

5° Enfin, tandis que le succès ralentit les efforts de l'assaillant, ce danger fait déployer à son adversaire une nouvelle énergie.

Ce n'est qu'après avoir bien pesé et l'accroissement et l'affaiblissement des forces de l'offensive qu'on peut fixer son point culminant. On ne pourra y arriver que dans le courant de la guerre, à mesure que l'influence des différents éléments propices ou contraires à l'offensive, se sera développé. Mais il est essentiel, en dressant le plan de campagne, de savoir que toute offensive arrive à un point culminant, au-delà duquel elle se change en défensive, et que si, pour la soutenir, on n'a pas assez de forces, il faut s'attendre à un contre-coup terrible (1).

II. *Destruction des forces armées de l'ennemi.*

La destruction de la force armée ennemie a différentes gradations :

1° On ne veut en détruire qu'autant que l'exige l'objet qu'on se propose d'obtenir;

2° On veut en détruire autant qu'on le peut;

3° On soumet cette destruction au désir de ménager ses forces;

4° Alors on n'opère contre l'ennemi qu'à la condition de se trouver dans des circonstances favorables.

Le combat est le seul moyen de destruction des forces ennemies; on obtient ce résultat *immédiatement* ou bien par la combinaison de différentes actions. Il ne faut pas se faire illusion : toutes les combinaisons et toutes les manœuvres ne peuvent pas avoir un résultat comparable à celui d'une bataille. Il est même dange-

(1) Dès que l'offensive ne peut atteindre son but d'un seul trait, il est rare, pour ne pas dire impossible, qu'elle puisse y arriver par un nouvel effort : elle n'a été forcée de s'arrêter que par le seul manque de forces : or, c'est à la défensive à en profiter; le temps est son allié naturel, et elle ne doit pas permettre qu'il devienne celui de l'assaillant. Les inactions des Russes dans la guerre de 1831 étaient forcées, mais celles des Polonais étaient des fautes. L. B.

reux de trop compter sur les avantages que peuvent donner de simples manœuvres ; on doit plutôt les considérer comme des degrés par lesquels il est possible d'arriver au gain d'une bataille.

Une bataille offensive a pour signe distinctif d'être livrée parce qu'on la recherche, et parce que dans sa forme on veut envelopper ou tourner son ennemi. La plupart des batailles sont des espèces de rencontres où les deux partis font la moitié du chemin pour s'entrechoquer ; ceci est tout à l'avantage de l'assaillant, car son adversaire se prive lui-même des avantages que donnerait la défensive. C'est une erreur de croire que pour arriver à envelopper son ennemi, on doive ouvrir la campagne par un mouvement concentrique de plusieurs colonnes séparées. Les batailles livrées pour envelopper l'ennemi sont très avantageuses ; car elles sont le résultat non seulement d'une supériorité de la ligne d'opération, mais encore d'une supériorité de forces morales et physiques. Celui qui est sur la défensive ne peut chercher à tourner un ennemi qui l'enveloppe que dans une position choisie et occupée à l'avance : or, celui qui est sur la défensive aura rarement le courage d'y rester, car l'inquiétude qui lui est naturelle le portera à changer d'avis, à prendre des demi-mesures. Les batailles offensives, avec un changement de front, c'est-à-dire une attaque de flanc, ont quelquefois des résultats plus grands que les batailles où on cherche à envelopper son adversaire.

On a vu que dans les batailles défensives, il était du plus grand intérêt de celui qui les livrait d'en retarder le dénouement ; car d'ordinaire, au coucher du soleil, une bataille qui n'était pas décidée était gagnée pour lui. C'est le contraire dans les batailles offensives ; celui qui les livre a le plus grand besoin de les voir se

décider le plus vite. Cette impatience fait que l'assaillant se trouve souvent exposé au grand danger de prodiguer ses forces. L'incertitude ordinaire d'un chef qui est sur l'offensive, quant à la position de son adversaire, l'oblige à avoir ses forces réunies, à tourner son ennemi plutôt qu'à l'envelopper.

Après une bataille gagnée, c'est la poursuite, comme on l'a vu, qui donne les fruits de la victoire ; mais si c'est une loi pour une bataille défensive, elle l'est d'autant plus pour une bataille offensive. La poursuite ici est la partie intégrante du combat ; c'est le seul moyen de rétablir en sa faveur la balance des pertes qu'on a faites pendant la lutte, et qui sont plus considérables du côté de l'assaillant, surtout en tués et en blessés, si la défensive a été bien conduite.

III. *Passage des rivières.*

Une grande rivière qui coupe la direction à suivre dans l'offensive est un grand obstacle. Plus le mouvement offensif doit se prolonger, plus cet obstacle est gênant, car l'armée est exposée à n'avoir qu'un passage, à l'endroit même où est le pont. Un général hésitera à se mettre dans cette position s'il prévoit la possibilité d'une bataille décisive : alors il n'entreprendra le passage de la rivière qu'avec une supériorité physique et morale très marquée. C'est une des raisons qui permettent de défendre le passage d'une rivière plus souvent qu'on ne devrait le faire d'après les principes de l'art; un ennemi n'ose pas franchir cet obstacle dès qu'il voit qu'après l'avoir forcé, il serait exposé à combattre de nouveau dans la proximité du fleuve. On voit même qu'en pratique la défense des rivières donne des résultats beaucoup plus avantageux que la théorie ne peut le promettre. Dès que l'assaillant ne cher-

che pas à arriver à un dénouement, son action se trouve entravée par mille petites causes qui échappent à l'appréciation de la théorie (1). Mais si l'on croit qu'en défendant d'une manière absolue le passage d'une rivière, on y trouvera son salut ; l'assaillant alors aura un grand avantage sur son ennemi : car en forçant sa ligne, il peut lui faire éprouver une catastrophe, et cependant on court moins de danger à forcer le passage d'une rivière qu'à gagner une bataille.

Il s'ensuit que la défense d'une rivière est un grand avantage dès que l'assaillant ne cherche pas de dénouement par une bataille ; mais quand son énergie ou sa supériorité peut faire soupçonner une pareille intention, il faut être très prudent dans l'emploi de la défensive d'une rivière, pour que ce moyen ne tourne pas à l'avantage de l'assaillant. Il n'y a que très peu de rivières dont la défense soit impossible à tourner. Même dans ce cas, un assaillant très supérieur ou très résolu, tente le passage, en faisant une démonstration sur un point et l'effectuant sur un autre. Mettant à profit sa supériorité, ou la remplaçant par une audace téméraire, il finit par réussir. Mais la faute la plus grossière que puisse commettre un assaillant, c'est de vouloir effectuer son passage sur plusieurs points, sans que les différentes colonnes employées ainsi, puissent concourir à un même combat ; par là, il se dépouille de sa supériorité et s'expose à être battu. Si l'assaillant trouve l'ennemi de son côté de la rivière pour la défendre, il peut ou l'attaquer, ou passer lui-même la rivière. Dans

(1) Le maréchal Diebitch hésita pendant tout le mois de mars à passer la Vistule, bien qu'en amont de Varsovie ce n'est pas un fleuve de première importance et qu'il ne pouvait s'attendre qu'à une médiocre résistance. I. B.

le premier cas, il faut supposer que l'assaillant a les moyens et la volonté de livrer une bataille, et alors il est difficile que l'ennemi entreprenne une défense aussi chanceuse; pour le second cas, c'est la supériorité de la base et des lignes de communication qui décide.

Il n'est pas rare pourtant que celui qui sait prendre de meilleures positions, qui est mieux obéi, qui marche mieux, ne puisse s'éloigner des règles générales de l'art; en exposant même ses lignes de communication, il peut encore moins risquer que son adversaire. Bien que le passage des rivières ne soit pas aussi difficile qu'on l'imagine, il n'en est pas moins vrai qu'on le tente très rarement dès qu'on évite une solution. Il arrive qu'alors l'assaillant ne force pas son ennemi à traverser le fleuve : il peut même le suivre, mais sans le presser, et il finit par s'établir dans son voisinage; ce n'est que dans des cas exceptionnels que les deux partis restent longtemps en face l'un de l'autre séparés par la rivière. Le passage d'un fleuve affaiblit toujours l'assaillant; et ce qui peut lui arriver de plus avantageux, c'est que son ennemi, considérant le fleuve comme une barrière tactique, fasse de sa défense le principal acte de sa résistance; car alors l'assaillant finit quelquefois par livrer de petits combats qui lui donnent sur son adversaire un avantage décisif.

IV. *Différentes attaques stratégiques. Attaque d'une position défensive.*

Une position défensive bien choisie empêche l'assaillant de la dépasser et de poursuivre son but; il tâche alors de la faire abandonner à son adversaire par des mouvements de flancs. Ce n'est qu'après l'avoir essayé que l'assaillant se détermine à attaquer une position défensive; car il n'y a pas de doute qu'une

telle position, défendue par un adversaire déterminé, ne soit une chose très difficile à exécuter, et devant laquelle l'assaillant recule d'ordinaire. Si l'on se décide à attaquer la position, on doit le faire par un de ses flancs, et donner la préférence à celui par lequel on menace plutôt les communications de l'ennemi qu'on ne cherche à couvrir les siennes.

L'*attaque d'un camp retranché* est une des choses les plus difficiles à la guerre, et l'assaillant ne doit l'entreprendre que si les troupes qui occupent ce camp ne sont pas en nombre suffisant, ou s'il est lui-même très supérieur moralement et physiquement, ou encore si les ouvrages du camp sont plutôt ébauchés que terminés.

Autant l'attaque des *montagnes* est difficile dans des combats partiels, autant l'assaillant déterminé à chercher une solution, et ayant des forces suffisantes pour cela, a ici un avantage marqué dans une grande bataille. Mais si l'ennemi ne garde les montagnes et leurs défilés que par des postes, ou bien par son avant-garde, occupant avec le gros de l'armée des positions inabordables aux débouchés des gorges, alors l'assaillant a de grandes difficultés à vaincre. Comme, en s'engageant dans un défilé, il n'a pas l'avantage de pouvoir en sortir à volonté et de multiplier ses colonnes, il faut qu'il s'avance sur les différents chemins qui sont à sa portée, afin d'avoir un front plus étendu. Si l'ennemi occupe un grand espace, on ne doit pas songer à l'envelopper; mais après avoir percé son ordre de bataille, on doit s'avancer rapidement sur sa principale ligne de retraite. Au contraire, si l'ennemi, s'étendant peu, occupe des positions concentrées, alors il faut l'envelopper pour le couper. Il ne suffirait pas de tourner l'armée ennemie; car dans les montagnes il y a beau-

coup de positions fortes qui peuvent arrêter un assaillant lorsqu'il veut menacer son adversaire sur ses derrières.

L'attaque des *marais* et des *forêts* est encore d'une grande difficulté. Il faut tourner par des mouvements stratégiques les marais, dont l'étendue empêche de construire des passages et d'atteindre l'ennemi par le feu.

Les forêts qui couvrent de grands espaces, comme en Russie et en Pologne, empêchent le développement des forces supérieures de l'agresseur, et le condamnent à de longues marches de défilés ; ces forêts sont une des circonstances les plus défavorables à l'offensive. L'assaillant, s'avançant dans l'obscurité de ces forêts, est exposé à tout moment aux coups d'un adversaire qu'il ne peut atteindre, malgré sa supériorité. La difficulté des vivres vient encore aggraver cette position si difficile.

V. *Des manœuvres offensives stratégiques.*

On entend par là tout espèce de mouvement qui fait obtenir des avantages sur son ennemi, sans employer le combat. Cela a lieu principalement quand, les forces étant en équilibre, on ne veut agir qu'après avoir su provoquer son adversaire à commettre une faute. Ces mouvements ont plus ou moins pour but de couper les vivres à l'ennemi en rendant leur transport plus difficile ; d'empêcher la réunion de ses différents corps ; de menacer, et ses communications, soit avec l'intérieur du pays, soit avec d'autres armées, et sa ligne de retraite, enfin d'attaquer un point par des forces supérieures. On doit faire attention aux deux principes suivants, et les appliquer selon les circonstances : 1° envelopper son ennemi, ou bien se servir

de lignes intérieures ; 2° occuper différents postes, ou rester concentré. La première règle s'applique au cas où l'on se sent supérieur, physiquement ou moralement; la seconde au cas où l'on est plus faible, et alors il faut réparer sa faiblesse par la rapidité de ses mouvements, en se multipliant, en faisant de plus grands efforts. En un mot, dans les manœuvres stratégiques, ce n'est pas la méthode qui assure le succès, mais la supériorité d'activité, de précision, d'ordre, d'obéissance et de volonté inébranlable jusque dans la moindre circonstance.

VI. *Attaque du théâtre de la guerre.*

L'offensive n'a d'autre but que la victoire ; la supériorité numérique et le sentiment moral du soldat qui marche en avant, peuvent neutraliser les avantages que donne la défensive. Si la prudence semble être plus naturelle à celle-ci, l'audace et la confiance en soi-même caractérisent plus essentiellement l'offensive. Plus l'ennemi qui est sur la défensive est circonspect, plus l'assaillant doit être entreprenant. Pour remporter une victoire décisive, il faut attaquer avec le gros de ses forces les forces principales de l'ennemi. Si celles-là ne se trouvent pas sur la route qui mène à l'objet de l'invasion, par exemple à la capitale, l'armée offensive n'a rien de mieux à faire que de couper l'armée ennemie de sa capitale ; et s'il lui est possible de la battre dans cette position, la victoire n'acquiert par là que plus d'importance. S'il n'existe pas de point principal sur le théâtre de la guerre où l'on opère, l'assaillant doit savoir d'avance ce qu'il fera, la victoire une fois remportée. Si, au contraire, le théâtre de la guerre a un point principal, alors l'assaillant doit marcher vers ce point par le chemin le plus direct. Si

l'ennemi s'y trouve, il faut le combattre; et, s'il occupe une position trop forte, on tâchera de la lui faire abandonner en la tournant. Une fois qu'on est arrivé à la hauteur de l'ennemi, en suivant la nouvelle direction pour le tourner, si on ne l'y rencontre pas encore, il faut marcher sur ses lignes de communication avec l'objet menacé, pour le forcer à y arriver, et alors on aura l'avantage de le combattre dans une position qu'il n'a pas reconnue. Mais si l'ennemi, même alors, n'a pas abandonné sa position, ce qui est difficile à prévoir, on l'y attaquera par derrière.

Dans le cas où la route qu'on choisit pour ligne d'opération fait un grand coude ou un angle, on devra ouvrir pour ses communications un chemin de traverse, car au moment de la retraite ces coudes deviennent très dangereux. En cherchant une solution, jamais l'assaillant ne doit diviser ses forces de manière qu'elles ne puissent prendre part au même combat. Cette division ne pourrait être justifiée que dans le cas où on la ferait servir comme fausse attaque stratégique. Un des caractères de l'offensive est d'envelopper l'ennemi; mais ceci n'est vrai qu'en tactique; en stratégie, ce serait une faute grossière, à moins d'une grande supériorité.

L'offensive, ayant aussi une ligne de retraite et des lignes de communication, doit avoir sa prudence. Il ne s'ensuit pas qu'elle doive couvrir ces lignes par un corps séparé; elle obtient ce résultat au moyen de la marche de l'armée, dont le front a d'ordinaire une journée d'étendue. Si cependant ces lignes de communication étaient trop divergentes, on devrait détacher un corps séparé pour les couvrir. Les lignes de l'assaillant ne sont exposées à des dangers qu'autant que la contrée où il se trouve et le caractère de son adversaire les menacent. Tant que l'offensive dure, l'assaillant n'a

rien à craindre ; mais la sûreté de ses derrières devient très importante lorsque la force offensive est épuisée et qu'il est obligé de se renfermer dans la défensive. Les derrières de l'armée qui est sur l'offensive sont plus faibles que ceux de la défensive ; car celle-ci, même en abandonnant du terrain, protège celui vers lequel elle se retire, et prépare tout pour un retour offensif avant qu'elle ne l'ait commencé.

L'attaque d'un théâtre de la guerre, en évitant un dénouement, diffère essentiellement de l'attaque qui se propose d'arriver à ce résultat. Quand l'offensive n'a pour but qu'un objet subordonné, si elle l'atteint, une stagnation dans les mouvements s'ensuit ordinairement ; si, au contraire, elle ne peut pas y arriver, cette stagnation s'établit d'elle-même, et elle n'est interrompue que par une offensive de circonstance, ou par des mouvements stratégiques sur place. Les objets d'une telle offensive peuvent être : l'occupation d'une province, soit pour l'échanger à la paix, soit pour y vivre aux dépens de l'ennemi ; la prise de magasins considérables ; d'une forteresse ; enfin un combat pour l'honneur des armes.

Dans ce genre de guerre où l'on évite les crises, celui qui est sur la défensive peut agir facilement sur les lignes de communication de son adversaire ; car il a assez de temps pour cela, et peut lui causer beaucoup d'embarras. Dans cette circonstance, l'objet principal pour l'assaillant est de couvrir ses flancs stratégiques. Il ne peut le faire mieux qu'en menaçant l'armée ennemie d'un mouvement offensif, décisif ; mais il faut pour cela qu'il ait encore assez de force. L'assaillant a dans cette circonstance l'avantage de mieux juger les intentions de son ennemi. En effet, si ce dernier a l'idée de quelques grands coups, d'une réaction, par

exemple, ses préparatifs le laissent voir, car ils diffèrent de ceux d'une simple défense ; tandis que les préparatifs que fait l'assaillant sont plus difficiles à reconnaître ; ils sont presque les mêmes pour une guerre à grande crise que pour une guerre où on l'évite.

VII. *Attaque des forteresses.*

Dans les guerres où on recherche de grandes solutions, l'attaque des places de guerre doit être considérée comme un mal nécessaire. Tant que la crise n'est pas terminée, on ne doit assiéger que les places qui doivent l'être absolument. Le siége d'une place augmente la crise et affaiblit l'assaillant. Le dénouement une fois obtenu, on doit s'occuper de prendre les places fortes pour consolider les conquêtes faites.

Mais dans la guerre où l'on ne cherche pas à obtenir un dénouement, la prise d'une forteresse est d'ordinaire le but qu'on se propose ; car c'est un avantage positif, et l'on n'est pas exposé à de grandes pertes ni à de grands risques en l'entreprenant. Dans le choix qu'on fait des places à assiéger, on doit considérer si la conservation en est facile, afin de la faire servir à la paix ; si les moyens dont on dispose sont analogues à la tentative ; il faut savoir aussi quelle est l'importance relative de la place, la force de la garnison, la facilité des transports d'un équipage de siége, la facilité de couvrir ce siége.

VIII. *Attaque des transports.*

Lorsqu'on considère qu'un médiocre transport de 3 à 400 chariots occupe déjà une étendue d'une lieue, qu'il ne marche que très lentement, qu'à la moindre attaque il est exposé aux plus grands désordres, que

ce désordre partiel se communique au tout dès que la moindre partie, n'étant pas couverte, est assaillie par l'ennemi, on se demande comment il se fait que si peu de transports aient été attaqués et pris. Pour s'en rendre raison, il ne faut pas oublier que la position stratégique des transports les couvre déjà en grande partie. Se trouvant derrière leur armée, ces transports ne sont exposés qu'à des attaques de petites bandes, dont on est obligé de couvrir les flancs et les derrières, afin qu'elles ne soient pas coupées elles-mêmes. Et même, lorsqu'on s'est emparé d'un convoi, le peu de moyens et de temps dont on dispose, fait qu'on peut le désorganiser, mais qu'on ne peut pas l'enlever. Si la défense du transport est conduite résolument ; si au lieu de le couvrir on tombe sur son adversaire, c'est lui qui sera déconcerté en voyant ses mesures dérangées, d'où il suit que l'attaque d'un convoi n'est pas facile à exécuter, et qu'elle est même périlleuse. Il est encore une raison qui fait que les attaques des transports sont rares, c'est qu'on craint d'éveiller dans l'ennemi le désir de se venger, et par là de s'exposer à quelque perte sensible. Les transports ne sont exposés à de véritables dangers que si les lignes de communication sont longues ou menacées par une population armée ; les résultats alors peuvent avoir une grande influence sur la guerre elle-même.

IX. *Attaque d'une armée dans ses cantonnements.*

Ce genre de combat consiste à attaquer, en la surprenant, une armée qui ne serait pas réunie. Si l'attaque réussit, l'armée ennemie ne pourra pas arriver à son point de réunion, mais elle sera obligée de le prendre plus en arrière. Cela occasionne toujours une

perte de terrain et donne à l'adversaire un premier avantage. Le second consiste dans la surprise des quartiers qui se trouvent sur la direction des colonnes assaillantes. Mais il ne faut pas trop étendre cet avantage; car il faudrait diviser ses forces, et cela pourrait devenir dangereux pour l'assaillant. Le troisième avantage consiste dans les différents combats partiels auxquels l'ennemi est exposé; si même il y est vainqueur, dans la crainte d'être coupé, il n'en profitera pas pour ne pas perdre de temps; mais s'il est battu, il peut être détruit. Enfin, il s'ensuit pour l'armée surprise une désorganisation et une espèce de découragement qui l'empêchent d'agir étant même réunie; quelquefois elle est forcée de se retirer encore plus en arrière. Cependant il ne faut pas croire qu'une réussite, même complète, dans ce genre, puisse être égale en influence et en avantages réels au succès qui résulte d'une victoire décisive. En recherchant les avantages que promet l'heureuse surprise d'une armée dans ses cantonnements, on doit considérer :

1° Qu'il faut attaquer le front ennemi sur une certaine largeur, afin de pouvoir surprendre plusieurs cantonnements, et jeter la désorganisation dans le reste. Cependant les colonnes assaillantes qui s'avancent séparément, doivent pouvoir concourir au même combat.

2° La direction de ses colonnes doit être concentrique sur un point où elles se réuniront; car si l'ennemi parvenait à se réunir avant elles, on courrait de graves dangers. Ce point de réunion devrait être celui de l'ennemi, ou au moins sa ligne de retraite, et, s'il est possible, couvert par un obstacle de terrain.

3° Les colonnes qui tombent sur l'ennemi doivent le faire avec la plus grande audace, car elles ont pour

elles toutes les chances; à cet effet, on donnera aux chefs de colonnes des instructions très larges.

4° Le plan tactique aura pour but d'envelopper et d'enlever le premier corps ennemi sur lequel les troupes de l'assaillant seront arrivées, car ce n'est que par là qu'on peut obtenir de bons résultats.

5° Les colonnes doivent être composées de toutes les armes, et la cavalerie de réserve doit en faire partie; autrement elle pourrait bien ne pouvoir pas être employée.

6° Les avant-gardes ne doivent pas devancer de beaucoup les colonnes pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi; mais une fois que les combats sont engagés dans les cantonnements, on doit pousser des avant-gardes, composées des trois armes, en avant, et s'en servir pour tourner l'ennemi.

7° Il doit y avoir un point de ralliement marqué pour les cas de non réussite et d'échec.

X. *Des diversions.*

Une diversion a pour but de distraire une partie des forces de l'ennemi du principal théâtre de la guerre. Il faut donc que par cette diversion on menace de faire à l'ennemi beaucoup de mal, afin de le porter par là à s'affaiblir sur le théâtre principal de la guerre, et y envoyer un corps de troupes beaucoup plus considérable que celui qu'on détache pour provoquer cette diversion.

Les diversions ne peuvent avoir de bons résultats qu'avec des circonstances favorables.

1° Les troupes que l'assaillant y emploie ne doivent pas lui être indispensables sur le terrain de l'attaque principale.

2° Les points que menace l'assaillant doivent être d'une haute importance pour l'ennemi.

3° Le mécontentement des habitants doit faire espérer un résultat sérieux.

4° La province qu'on veut occuper doit être riche en matériaux de guerre.

Il faut cependant remarquer qu'on peut de cette façon éveiller dans l'ennemi une nouvelle énergie, en portant la guerre dans une contrée où elle ne se trouvait pas. Et si, au lieu d'y envoyer des troupes, l'ennemi trouve moyen de parer à un danger qui l'y menace par des milices, on se prépare un abîme en allumant une guerre nationale. Si une diversion a un but d'agression, on doit déployer beaucoup d'audace et de célérité sur ce terrain pour tâcher de s'en rendre maître au plus vite. Mais si une diversion est en même temps une démonstration, il y faut apporter d'autant plus de talent pour saisir l'à-propos que les forces dont on dispose devront agir éparpillées. Si l'assaillant disposant d'un corps de troupes considérable n'a qu'un petit nombre de points de retraite, il ne peut se passer d'une réserve à laquelle tout pourrait se rallier en cas d'échec.

CHAPITRE VIII.

D'UN PLAN DE GUERRE.

I. *De la guerre absolue.*

Avant de commencer une guerre, on doit clairement et positivement voir le but qu'on se propose, savoir ce qu'on veut et où l'on tend. Ces idées fondamentales serviront de préceptes à tous les mouvements, décide-

ront de l'étendue des moyens, de l'énergie qu'on devra déployer, et se feront apercevoir dans les plus petits détails de l'action générale.

La guerre considérée en théorie, d'une manière absolue, devrait être une lutte continuelle entre les deux adversaires, jusqu'à la ruine de l'un des deux.

Toute guerre se présente avec ce caractère chaque fois qu'on se propose d'abattre son ennemi. Mais pour concevoir la guerre dans cette application absolue, il faut dans le chef un coup d'œil d'une extrême justesse ; et ce n'est pas encore assez, il lui faut une grande force de volonté pour réussir à enlever toute la masse des hommes d'un gouvernement, vaincre leur inertie et ne pas se laisser entraîner par eux. La guerre étant seulement l'instrument de la politique, elle perd de son caractère et prend celui que la politique lui imprime, d'après les différents rapports, les circonstances, les idées, les forces, les intérêts et les sentiments qui prédominent dans les deux adversaires. Mais, tout en accordant ces infinies modifications de la guerre, la théorie ne peut pas perdre de vue la guerre véritable, la guerre absolue. C'est elle qui doit servir toujours de but et de mesure dans ce qu'on doit espérer et dans ce qu'on doit craindre. C'est en saisissant bien l'ensemble de la guerre absolue, avec ses principaux traits, qu'on déterminera jusqu'où il est possible de pousser la victoire sans danger, et où l'on trouvera les moyens d'arrêter un ennemi victorieux. Dans une guerre absolue, on doit remarquer que toutes les circonstances sont tellement liées les unes aux autres qu'elles ne forment qu'un tout, de sorte que ce n'est que le dernier résultat qui décide. Ce résultat peut même être une catastrophe pour celui qui n'avait eu jusque-là

que des succès, s'il a dépassé le point culminant de ses forces. Un tel dénouement est inévitable, si l'un des deux adversaires est préparé à soutenir une guerre absolue, tandis que l'autre la conçoit modifiée ; il fait ses préparatifs en conséquence. La théorie exige qu'avant de commencer une guerre, on détermine son caractère et la probabilité de son développement d'après le but et les rapports politiques. Plus alors une guerre se rapproche de son état normal, plus elle embrasse toutes les forces de l'État, et plus ses conséquences sont faciles à déterminer, plus aussi il est nécessaire de songer aux conséquences de l'entreprise avant de la commencer.

II. *Du motif de la guerre, et des efforts qu'il fait naître.*

Les coups qu'on veut porter à son adversaire doivent être proportionnés à la grandeur du sacrifice politique qu'on veut lui imposer, et ce sacrifice provoque des efforts analogues. C'est le premier motif de la différence que les deux partis peuvent mettre dans le développement de leurs moyens. Le second motif est la position et les relations des deux pays. Le troisième, c'est la fermeté, le caractère, les moyens des gouvernants, les qualités des deux peuples et l'effet que l'issue de la guerre peut avoir pour chacun d'eux réciproquement. Il n'est donné qu'à un homme de la plus haute intelligence de comparer promptement entre elles cette masse de différentes données, et de prendre une décision. L'homme vulgaire y trouvera, au contraire, mille raisons pour hésiter ; sa volonté et son jugement y verront des entraves, et il finira par succomber sous le poids du danger et de sa responsabilité.

Tout jugement qu'on est appelé à porter sur une

guerre qui est sur le point d'éclater, sur son but et sur ses moyens, suppose la réunion de toutes ces circonstances, en même temps que l'appréciation exacte des qualités morales et intellectuelles du souverain, de l'homme d'État dirigeant le cabinet et du général en chef. Il faut, en outre, avoir égard à l'époque à laquelle cette guerre se fait, à son genre, aux circonstances qui la modifient, à l'esprit du temps et aux relations générales.

Les incursions des Tartares, marchant avec toute une population, et ayant pour but la possession de la conquête, réunissaient les deux conditions du succès : le *nombre* et l'*énergie*. Vainqueurs partout, ils ne fondèrent rien.

Rome ne devint conquérante qu'après avoir soumis petit à petit ses voisins, et alors ses armées et ses richesses grandissant avec ses conquêtes la mirent dans la possibilité de tenter des entreprises extraordinaires.

Les campagnes d'Alexandre sont une exception de ce genre : la perfection de son armée, l'état de désorganisation des empires de l'Asie, et sa position de roi lui permirent d'entreprendre des choses que les républiques n'auraient pu tenter.

Les monarchies du moyen-âge ne faisaient la guerre qu'avec des vassaux ; la durée des expéditions se trouvait très restreinte, et elles se terminaient par des pillages, par la ruine des campagnes et par la destruction de quelques châteaux.

Les villes maritimes et les républiques de ce temps introduisirent les condottieri. La guerre devenant par là dispendieuse, son cercle se trouva rétréci : comme il n'y fut plus question de haine nationale, la guerre perdit son caractère distinctif de violence.

Les condottieri conduisirent à des armées de mercenaires qui, vu la pauvreté du trésor public d'alors, se bornaient à peu de chose. Les monarchies étaient bien loin de former cette unité qui fait leur force; c'était encore une réunion de différentes provinces, qui étaient bien loin d'agir d'après les lois d'une haute intelligence politique.

Ce n'est que sous Louis XIV que l'unité monarchique apparaît dans tout son éclat, et que les armées permanentes brillent d'une force jusqu'alors inconnue. Mais en même temps la masse du peuple devenant étrangère aux intérêts de l'État, les efforts que celui-ci pouvait tenter, les forces qu'il pouvait développer étaient bornées par ses moyens financiers; on les calculait au juste, et l'inconnu dans les efforts d'une puissance n'était pas à craindre. L'armée étant difficile à recréer, on la ménageait et on ne l'exposait que dans des occasions certaines; tout cela diminuait la violence de la guerre. Les grands hommes de guerre de ces temps, Gustave-Adolphe, Charles XII, Frédéric II, y furent forcés, ou succombèrent pour ne s'être pas pliés à cette règle.

Cette manière de faire la guerre passa tellement en axiome, qu'en 1793 les alliés crurent pouvoir soumettre la France avec leurs demi-mesures. Mais ici la guerre redevint ce qu'elle est de sa nature, un élément de destruction qui ne s'arrête qu'en abattant son ennemi; c'est alors qu'elle puisa ses ressources dans l'énergie de tous les habitants d'une nation fanatisée de 30 millions d'hommes. Tant que la vieille Europe n'employa que son ancienne méthode, le combat ne fut même pas douteux. Mais la réaction se fit bientôt sentir et éveilla les forces intérieures des autres peuples.

En Espagne, la guerre devint nationale, et toute la population y prit part. L'Autriche, en 1809, eut recours à des armements de milices qui lui donnèrent des armées plus nombreuses que jamais. La Russie, en 1812, suivit l'exemple de l'Espagne et de l'Autriche, et aidée par son étendue, à laquelle elle adapta le nouveau système de sa lutte, ses efforts furent couronnés par un grand succès. La Prusse, enfin, se levant dans un intérêt national, sans argent, sans crédit, n'ayant pas même la moitié de la population de 1806, arriva au combat avec des forces doubles de celles qu'elle avait mises autrefois sur pied. La manière de faire la guerre se ressentit de cette énergie, et n'eut plus en vue des objets secondaires, mais celui de renverser, d'abattre son ennemi.

III. *Des différents buts de la guerre.*

Le but de toute guerre, d'après la définition qu'en donne la théorie, est de détruire, d'abattre son ennemi; mais en pratique on ne voit ce but que rarement; il faut, par conséquent, reconnaître deux sortes de guerres : celles qui ont un but absolu, et celles qui ont un but relatif.

Du but absolu à la guerre.

Dans toute guerre il y a un centre de gravité, centre de force et d'action formé par le concours de diverses circonstances : or, si l'on veut arriver au but qu'on se propose, à l'anéantissement de l'ennemi, c'est ce centre de gravité qu'on doit frapper. C'est contre lui que doit être dirigée l'action de toutes les forces; celles qui en sont distraites doivent être considérées comme mal employées, si leur emploi n'est fortement motivé.

Pour des conquérants comme Alexandre, Gustave-Adolphe, Charles XII, Frédéric II, leur centre de gravité était leur armée; pour des États tiraillés par des partis intérieurs, leur centre de gravité est dans la capitale; les petits États appuyés par de puissants alliés ont leur centre de gravité dans l'armée alliée; les insurrections nationales l'ont dans la personne de leur chef et dans l'opinion publique. Une fois que le vainqueur a obtenu un avantage décisif, il doit répéter ses coups sans relâche, dans la même direction, pour ne pas donner au vaincu le temps de reprendre haleine; ce n'est qu'en risquant toujours le tout pour le tout qu'on parvient à abattre son ennemi. Pour arriver à ce résultat, on doit regarder comme premiers éléments :

1° La destruction de l'armée ennemie;

2° La prise de sa capitale;

3° La défaite de son armée auxiliaire.

Dans le cas où la guerre présenterait plusieurs centres de gravité, ce qui n'a lieu d'ordinaire que dans des coalitions, on devrait agir comme si l'on avait autant de guerres séparées à soutenir.

Pour être à même de songer à détruire son ennemi, il faut avoir une armée en état de remporter une victoire décisive et capable de conserver assez de force pour poursuivre ses avantages jusqu'au point où la chance ne puisse plus tourner contre elle. En outre, il faut être certain qu'un tel succès ne portera pas les autres puissances à prendre le parti du vaincu. Le temps n'est propice à la guerre qu'à celui qui est sur la défensive, car non seulement le temps peut y éveiller de nouvelles forces ou lui amener un secours étranger; mais, de plus, le vainqueur, obligé de s'étendre pour

agrandir le cercle de l'influence de ses succès, doit veiller à conserver sa conquête ; enfin il doit se mettre en état d'entretenir ses forces détachées ; tout ceci, à la longue, peut être au-dessus de sa puissance. On ne saurait donc jamais terminer assez tôt sa conquête, et surtout il faut se garder d'en faire deux actes séparés.

D'un but subordonné à la guerre.

Lorsqu'on n'a pas une grande prépondérance de forces morales ou matérielles, quand le chef n'est pas doué d'un esprit très entreprenant, même audacieux, on se contente de faire la guerre pour un but subordonné. On s'étudie à se rendre maître d'une province ; ou bien on veut conserver la position actuelle, en attendant des circonstances plus favorables, si on peut les espérer. Le premier rôle appartient à l'offensive et le second à la défensive. Mais il est des circonstances où les deux partis n'ont rien à espérer de l'avenir : alors le rôle de l'offensive appartient à celui à qui le présent est plus défavorable, sans égard aux forces dont disposent les deux partis. Un État forcé à une lutte disproportionnée, et dont la position empire tous les jours, ne doit pas balancer à se servir de l'offensive, quoique cette manière de faire la guerre lui soit désavantageuse, afin de pouvoir combattre avant d'être tout-à-fait épuisé.

Une guerre offensive avec un but relatif peut avoir encore un but positif, celui de se rendre maître d'une province ennemie, soit pour la garder, soit pour l'échanger à la paix contre d'autres avantages ; soit enfin pour y vivre aux dépens de son adversaire. La possession d'une pareille province affaiblit naturellement l'assaillant, car il passe ensuite à la défensive sans

être arrivé au point culminant de la résistance de son ennemi. Ce n'est que par la situation géographique de la province envahie qu'on échappe à ce désavantage, par exemple, si elle est contiguë, ou si elle est englobée dans l'État qui l'a conquise.

Dans un mouvement offensif stratégique, qui n'a qu'un but subordonné pour motif, on est obligé de s'étendre pour couvrir les différents points du théâtre de la guerre, et cela est plus important que si l'on dirigeait toutes ses forces contre le centre de gravité de l'ennemi.

Les forces assaillantes, ainsi divisées, ne peuvent prendre l'offensive en temps et lieu donnés; leur action faiblit, les forces se perdent par le frottement, un plus vaste champ est ouvert au hasard, la volonté du chef finit par être paralysée. Aussi, plus il se sent de capacité et d'énergie, plus il tâchera de donner d'importance à un point, en y concentrant ses forces, dût-il par là s'exposer à quelque danger.

Même dans une défensive avec un but subordonné, une simple négation est impossible ; il faut avoir toujours un côté par lequel on puisse menacer son ennemi. Une défensive passive ne peut mener qu'à une perte certaine; car en faisant les mêmes pertes que l'assaillant, on finira par succomber le premier, vu qu'on a été le plus faible, et que l'assaillant enlève toujours quelques ressources à celui qui est sur la défensive (1).

On ne devrait recourir à une défensive passive que si l'assaillant pouvait finir par se rebuter dans une

(1) La Pologne en 1831 est un exemple frappant d'une pareille défensive; aussi vers la fin de la lutte était-elle totalement épuisée. Comme aussi l'offensive qu'on y déployait quelquefois s'arrêtait toujours au

lutte opiniâtre, ou si l'on avait l'espoir d'obtenir des renforts du dehors. Dans ce cas, on fait la guerre avec une grande prudence, n'opposant de résistance que pour gagner du temps plutôt que pour conserver du terrain. Mais dans le premier, au contraire, la guerre doit être plus positive, plus hardie, plus insidieuse, et tout annonce qu'on n'attend que le moment favorable pour le contre-coup. Ici la retraite dans l'intérieur du pays est le moyen le plus efficace. Cela demande des sacrifices, mais sans sacrifices on ne peut rien obtenir.

IV. *Influence de la politique sur le but de la guerre.*

La guerre est réellement un instrument de la politique; il est donc impossible de méconnaître son influence sur le but de la guerre. Lorsqu'un traité d'alliance fait paraître sur le théâtre de la guerre des troupes auxiliaires d'un État qui n'a pas d'intérêts directs engagés, cet État n'embrassera pas avec chaleur la cause de son allié. Moins on a de raisons pour faire une guerre à outrance, plus elle aura un caractère de prudence et de circonspection, afin que la balance ne vienne pas à pencher subitement trop d'un côté, et qu'une guerre sans importance ne finisse par se changer en une guerre sérieuse. Telle doit être la préoccupation essentielle du général qui commande une troupe auxiliaire : la conservation de son corps est pour lui le but de ses mouvements. La politique étant

moment de l'exécution, la nation et l'armée avaient perdu non seulement les forces physiques, mais encore les forces morales.

L. B.

inhérente à la guerre, on a tort de se plaindre de son influence, puisqu'elle est naturelle; c'est la politique considérée comme source de cette influence qu'on doit blâmer. Par conséquent, il est fort à désirer que le chef de l'armée soit en même temps homme d'État; le mieux serait que ces deux qualités fussent réunies dans la personne du souverain; mais si la chose n'est pas possible, il faut que le général en chef soit membre du cabinet, pour que les mouvements de l'armée ne soient pas entravés; le cabinet doit se trouver à proximité du quartier général, mais sans s'immiscer dans les détails militaires.

V. *D'un plan de guerre où on a pour but d'abattre son ennemi.*

Dans le plan d'une guerre où l'on se propose d'abattre son ennemi, on doit avoir pour règle les deux maximes suivantes :

1° Réduire l'action des forces ennemies, autant qu'il est possible, à un seul centre de gravité; les coups destinés à chacun de ces centres de gravité doivent être réduits de nouveau à un seul principal; enfin, toutes les actions secondaires doivent être conduites de manière à enlever le moins de forces à l'action principale; en un mot, *on doit être toujours le plus concentré possible.*

2° Agir avec la plus grande célérité, par le chemin le plus direct et sans aucune interruption, à moins qu'elle ne soit fortement motivée. La réduction des forces ennemies à un seul centre de gravité dépend des éléments mêmes dont elles se composent. Si les différentes armées appartiennent à un même État, ou

s'il y a des alliés qui n'aient pas d'intérêt direct dans cette guerre, la chose est facile ; mais elle ne l'est plus si les différents coalisés sont également intéressés dans la guerre, ou si les armées se trouvent sur des théâtres différents, séparés par des États neutres, par de très grandes distances, ou par de grands obstacles de terrain. Le coup qu'on portera sur un théâtre de guerre au centre de gravité des forces ennemies se fera sentir sur un autre : cependant cet effet diminuera selon que ces théâtres de guerre seront plus indépendants les uns des autres. A cette règle, *distraire le moins de forces pour des entreprises secondaires*, il n'y a d'exception que le cas où, malgré cette division de forces, on resterait supérieur sur le point principal ; et encore le cas où, par l'action secondaire, on obtiendrait des avantages qui neutraliseraient un plus grand nombre de troupes ennemies que celui qu'on pourrait employer.

On peut agir avec des corps séparés sur un même théâtre par les raisons suivantes :

1° Si les troupes qu'on fait agir par leur position primitive sont tellement séparées, qu'il faille perdre beaucoup de temps pour les réunir ; ou bien si les puissances alliées qu'on doit combattre ne sont pas placées les unes derrière les autres, mais environnent le théâtre de la guerre.

2° Si l'on veut attaquer par un mouvement concentrique. Cette attaque promet de plus grands résultats en ce qu'elle finit par envelopper l'ennemi ; mais on ne doit l'entreprendre qu'avec une grande supériorité de forces : car l'ennemi étant réuni, tandis qu'on est divisé, et agissant par les lignes intérieures, il peut fa-

cilement détruire un corps avant qu'un autre ne soit en état de le soutenir.

3° Si le théâtre de la guerre est trop étendu, on peut être forcé à diviser ses forces. Plus on s'avance dans un pays ennemi, plus on est obligé d'étendre son front, afin de ne pas former un angle aigu qui permettrait, au moindre mouvement de la population ennemie, de couper les communications de l'armée assaillante. Cette manœuvre cependant n'est possible qu'autant que l'ennemi lui-même s'est étendu; autrement, il faudrait rétrécir son front dès qu'on pourrait être en contact avec les forces ennemies. Il faut encore ne pas trop s'affaiblir sur le point principal du centre de gravité, afin que sa solution puisse entraîner celles des autres points : c'est toujours là la règle générale. Les détachements pris sur les côtés, soit à cause de la grande étendue du théâtre de la guerre, soit parce qu'une partie de celui-ci, par la masse de ses places fortes, forme un tout à part, ces détachements faits pour couvrir les communications doivent être considérés comme un mal nécessaire; car toute invasion qui se propose d'abattre un ennemi doit marcher vers le cœur de sa puissance avec la plus grande rapidité et une direction constante, autrement elle manquera son but.

4° Enfin la facilité des aprovisionnements peut influer sur la division des forces; mais c'est une considération qui ne peut avoir que peu d'influence sur les opérations militaires, ou au moins qui n'en a que fort rarement.

Comme l'action principale au centre de gravité décide des mouvements secondaires, on ne doit employer pour ceux-ci que le moins de troupes possible.

Mais si ces opérations ont lieu contre des centres de gravité différents, on restera sur la défensive quant aux autres, en s'aidant du terrain, pour y employer moins de forces, tandis que sur le principal centre de gravité, on réunira la masse des troupes et l'on agira offensivement. Sur le théâtre de la guerre, où il n'y a qu'un centre de gravité, contre lequel on aura pris l'offensive, les opérations secondaires devront la prendre également; car dans un cas pareil, on ne doit avoir de troupes que sur les points d'où elles peuvent agir offensivement, les autres points étant suffisamment couverts par cette offensive. Moins on a de probabilité de succès sur le point décisif, moins on parviendra à balancer ce désavantage en s'y affaiblissant, pour couvrir les points secondaires.

La seconde règle, qui ordonne *d'agir avec la plus grande célérité possible*, ne saurait être contestée; car toute perte de temps est une perte de forces, et la faute la plus grave en stratégie. Le principal avantage de l'offensive est la suprise; si elle a pour but d'abattre l'adversaire, une marche rapide et impétueuse doit être son essence; et le chemin le plus court, le plus direct vers le but proposé, est le seul à tenir. Jamais Napoléon n'a agi autrement, soit pour marcher à l'armée ennemie, soit à sa capitale. La victoire est plus facile à remporter près de la frontière que dans l'intérieur du pays ennemi; mais en revanche ici elle a de plus grands résultats. N'ayant pas une force tellement supérieure qu'on puisse être sûr de battre son ennemi, on ferait une faute si, le trouvant sur son chemin, on voulait le dépasser. Cela peut se faire, si on a de grandes chances de succès, car alors on livrerait une bataille plus décisive. Une telle victoire ne peut s'obtenir

qu'au moyen d'un changement de front ou d'une attaque concentrique : les batailles avec un front parallèle ne peuvent mener que très rarement à un tel résultat. Mais pour livrer une bataille concentrique ou avec un changement de front, il faut d'avance prendre des mesures pour déterminer la masse des troupes qu'on veut y employer, et leur direction. Une fois qu'on a obtenu la victoire, il ne peut plus être question de s'arrêter, de se reposer, de se fortifier; mais on doit poursuivre son ennemi sans relâche, porter coup sur coup, occuper sa capitale, attaquer ses alliés, enfin tout ce qui pourrait servir à relever ses forces. Il ne faut assiéger les places fortes de l'ennemi qu'à moins d'une grande supériorité, autrement on ne devrait que les bloquer. Du moment qu'on se voit forcé de faire ces siéges, l'offensive est arrivée à son point culminant. En un mot, tant que le général en chef n'a pas abattu son ennemi et tant qu'il se sent les forces nécessaires, il doit poursuivre son but sans s'arrêter. Le danger de sa position augmente par là, il est vrai, mais c'est à raison des avantages qu'il recueille. Du moment où, n'osant plus avancer, il commence à craindre pour sa ligne, ce qui l'oblige à s'étendre à droite et à gauche, il est arrivé au bout de sa carrière. Il est évident que si l'ennemi n'est pas abattu, la position sera dangereuse et le contre-coup d'autant plus fort. Il ne faut plus se bercer de l'espoir de renverser son ennemi par un nouvel acte d'offensive : on peut, on doit même s'arrêter dès qu'on n'a plus assez de forces pour aller en avant; mais ce serait plus qu'une inconséquence que de croire pouvoir atteindre plus facilement le but qu'on se propose, d'abattre son ennemi.

Il est presque impossible d'arriver à ce but avec l'organisation actuelle des nations ; car il n'y a pas de puissance qui dispose d'assez de forces pour soumettre une nation qui ne s'abandonne pas elle-même, qui ne renonce pas à son indépendance. Le cas ne peut se présenter qu'avec un gouvernement lâche ou antinational, et chez un peuple mou et divisé par des factions.

Les opérations secondaires doivent avoir un but commun, mais conçu de manière qu'elles ne soient pas une cause de confusion en le poursuivant. Il vaut même mieux que chaque portion du théâtre de la guerre ait son armée qui y poursuive son but séparément, que d'astreindre leurs mouvements à une communauté d'action. Mais, comme on l'a déjà dit, cette division de forces étant un mal en elle-même, il faut que la nécessité en soit bien démontrée.

Quand des armées entreprennent l'offensive sur différents théâtres de la guerre, chacune doit avoir un but qu'elle doit chercher à atteindre : c'est de là que dépend un heureux résultat et non de la concordance des mouvements des différentes armées. Supposé même qu'une de ces armées éprouve des revers, cette circonstance ne doit pas réagir sur les mouvements d'une autre ; ce n'est que l'ensemble des opérations qui décidera du résultat. Ces différents corps d'armée peuvent avoir des chances plus ou moins favorables, et par là donner à leurs positions une figure géométrique défavorable. Mais on ne doit jamais s'embarrasser de cette figure, dès qu'on a obtenu des avantages réels. Elle peut encore occuper le général en chef dans les hautes régions de la stratégie, mais les chefs de corps détachés ne doivent pas s'en préoccuper ;

ils doivent poursuivre le but qu'on leur a désigné, sans égard à la position du corps voisin : autrement on ouvrirait un vaste champ à toutes les faiblesses, à toutes les passions humaines. S'il est déjà très difficile dans la tactique de coordonner le mouvement de plusieurs colonnes séparées, à plus forte raison la chose devient-elle presque impossible dans la stratégie, à cause des grandes étendues qu'elle embrasse. Mais aussi, comme dans la tactique cette extrême exactitude de mouvement n'est pas absolument nécessaire, à plus forte raison la stratégie peut-elle s'en passer. Le plus important dans cette organisation des forces pour chaque partie du théâtre de la guerre est de bien distribuer les rôles. Pour une armée composée d'alliés, ayant les mêmes intérêts, on doit former les corps en mêlant les troupes des différentes puissances. Lorsque ce mélange n'est pas possible, il faut assigner à chaque armée un théâtre séparé, car il n'y a rien d'aussi nuisible que deux généraux en chef sur un même terrain. Si on n'a qu'un corps auxiliaire, celui-ci doit être réuni à l'armée principale, et soumis au commandement général. Pour l'influence que doit exercer l'individualité des généraux sur les commandements qu'on leur confie, on ne peut mettre en avant qu'une seule règle générale : on doit donner pour chefs aux corps séparés les généraux les plus entreprenants, et non les plus circonspects; car dans une action stratégique séparée, l'essentiel est que toutes les parties agissent avec énergie, afin que les fautes des unes soient balancées par les succès des autres; la mollesse par le dévouement. On ne peut être sûr de la chose qu'autant que les chefs sont des hommes de cœur entreprenants, qu'une force intérieure pousse en avant.

Dès que les autres circonstances le permettent, les troupes et leurs chefs doivent être employés selon leur génie, d'après la nature du terrain et le but qu'on se propose. En conséquence, on emploiera les armées permanentes, les bonnes troupes, une cavalerie nombreuse, des chefs ayant de l'expérience, dans un pays ouvert; les milices nationales, les insurgés, des chefs jeunes et entreprenants, dans les forêts, les montagnes et les défilés; les corps de troupes auxiliaires dans de riches provinces.

CHAPITRE IX.

ESQUISSE DE LA TACTIQUE.

Théorie du combat.

1° Le combat a pour but, ou de détruire les forces ennemies, ou de se rendre maître d'une position, ou d'obtenir la victoire pour l'honneur des armes.

2° La victoire ne s'obtient que par la retraite de l'ennemi qui s'y décide par une des raisons suivantes: il a fait de trop grandes pertes; le but qu'il se proposait aurait coûté trop cher; le désordre s'introduit dans ses rangs; le terrain lui devient défavorable, surtout s'il en a perdu déjà une partie; la forme de son ordre de bataille lui est désavantageuse; ayant été surpris, il n'a pas eu le temps de prendre de bonnes mesures; il reconnaît la supériorité physique ou morale de son adversaire; enfin des nouvelles imprévues le commandent. Dans tous ces cas, la retraite peut être

ordonnée par le chef; mais la retraite peut se faire encore contre la volonté du chef, si les troupes manquent de courage, de bonne volonté, ou si, par une terreur panique, elles quittent le terrain.

Dans des combats de petits détachements, le commandant n'a que peu de temps pour prendre sa résolution. Dans les batailles, au contraire, le général en chef a le temps de se décider d'après le résultat des combats partiels, et plus souvent encore par l'issue du combat sur le point principal.

3° Plus le nombre de troupes qui ont combattu est grand et plus on a enlevé de trophées, plus la victoire qu'on a remportée est grande.

Son importance dépend du but qu'on s'était proposé et qu'on a atteint; son éclat, de la quantité relative de trophées enlevés à l'ennemi.

4° Le combat ne peut pas être uniquement l'objet d'un calcul mathématique; car c'est une lutte de forces physiques et de forces morales, vivantes, qui se meuvent dans les régions du danger, et qu'on ne peut évaluer qu'approximativement.

Il arrive pour les hommes d'élite que la crise du combat change la valeur de leur intelligence et l'élève jusqu'à l'inspiration : le talent et le génie finissent alors par dominer l'esprit dans la conduite d'une bataille. Ce sont de nouvelles valeurs morales qui surgissent pendant le combat; la théorie doit savoir les apprécier. Plus elles ont eu d'influence sur la direction du combat et plus son résultat sera brillant. Les inventions de l'art militaire, les armes, l'organisation des armées, leur tactique, sont des moyens qui remplacent l'instinct et l'action individuelle; on finirait par

les éteindre si l'on poussait trop loin l'action des moyens militaires matériels, et par réduire l'homme à l'état d'instrument passif. Il faut donc faire la part de ces facultés morales dans les règlements permanents, pour ne pas se priver de leur force et de leur énergie ; mais pour ne pas faire leur part trop grande, la théorie doit les envisager sous un point de vue général et avec beaucoup de tact. Plus les guerres sont nationales et moins le soldat a besoin d'être formé ; car ce sentiment moral remplace en lui l'instruction. Le sentiment de haine qui peut manquer au commencement d'une guerre finit toujours par s'éveiller dans la suite ; au reste, dans les armées permanentes, l'amour de la gloire, l'ambition, les avantages personnels et l'esprit de corps le remplacent.

5° De tout temps il y eut deux genres de combat : le combat corps à corps et le combat à distance. Maintenant aussi on a le combat corps à corps, qui est l'arme blanche, et le combat à distance, au moyen *des armes à feu*. Dans le combat à l'arme blanche, la destruction étant inévitable, le moindre avantage devient décisif, car celui qui a le dessous fuit pour échapper à la destruction ; de sorte que le combat à l'arme blanche ne donne d'ordinaire pour résultat que l'avantage d'avoir chassé l'ennemi d'une position, mais non celui de l'avoir détruit.

6° Le combat des armes à feu, ne frappant pas les sens des combattants d'une destruction immédiate, permet aux deux partis de rester longtemps en présence. Et par là, ce qui dans le principe avait pour but de chasser l'ennemi et de préparer le combat à l'arme blanche devient par sa durée un véritable acte

de destruction. C'est seulement à la longue que les effets destructifs du combat des armes à feu se font sentir et peuvent motiver la retraite ; si cela n'arrivait pas et qu'on voulût y forcer l'ennemi, on emploierait l'arme blanche. On peut dire que les armes à feu agissent par l'impression morale, les armes blanches par l'impression physique : les premières éprouvent les lâches, les secondes les poltrons ; et comme il y a plus de honte à passer pour lâche que pour poltron, et que dans la première situation on raisonne, tandis que dans la seconde on suit l'instinct, il arrive qu'on reste au feu, et que l'on fuit à l'approche de l'arme blanche. Dans les combats, par les armes à feu, les pertes sont supportées également par les deux partis ; dans les combats à l'arme blanche, elles pèsent uniquement sur le vaincu. Quitter la partie, dans un combat d'armes à feu, *par esprit de conservation*, est encore une affaire de bon calcul pour la troupe ; mais dans un combat engagé à l'arme blanche, ce calcul serait tout-à-fait faux ; car c'est en tournant le dos qu'on s'expose à des coups inévitables, puisqu'on ne peut plus les rendre. On considère en théorie le combat à l'arme blanche comme un moyen de chasser l'ennemi, et d'arriver à un dénouement. Le combat des armes à feu est, au contraire, un moyen de destruction, un moyen de préparer le dénouement.

7° Tout combat a son offensive et sa défensive : l'une a un but positif et l'autre un but négatif. On a longtemps considéré l'arme blanche comme l'instrument de l'attaque ; mais à présent c'est à peine si elle peut y suffire pour de petits détachements ou pour de la cavalerie seulement. Plus les masses sont nom-

breuses et plus il y a d'artillerie et d'infanterie, plus l'arme blanche est insuffisante pour un tel genre de combat. L'aissaillant est donc obligé d'employer aussi des armes à feu; celui qui est sur la défensive pourrait au contraire, à la rigueur, se passer de l'arme blanche. Dans le combat où l'emploi des armes à feu devient dominant, la différence entre l'offensive et la défensive disparaît; mais comme, à la fin, l'assaillant est obligé de recourir à l'arme blanche, le combat alors est à son désavantage; il ne peut le compenser que par une supériorité numérique ou morale.

8° La supériorité du combat des armes à feu consiste dans un meilleur emploi de ces armes, tant à cause de la bonté des troupes que de leur organisation, dans une meilleure formation des troupes et dans leurs dispositions permanentes, dans la supériorité du nombre, dans l'avantage de l'ordre de bataille et du terrain.

9° La supériorité du nombre, sans l'avantage du déploiement, ne donne qu'un résultat médiocre dans le combat des armes à feu; car si, d'un côté, étant plus nombreux, on tire plus de coups, de l'autre on en reçoit davantage, la ligne étant plus compacte. Ceci devient la base de l'économie des forces qu'on emploie dans l'acte de destruction qui prépare la crise. Mais cette économie ne doit pas être poussée jusqu'au point de permettre à l'ennemi, par suite de sa supériorité numérique, de croiser son feu sur son adversaire, ou bien de profiter du nombre en passant à l'emploi de l'arme blanche, et de l'obliger à battre en retraite. Il est même constant qu'on a vu très rarement une ligne de feu tenir tête à un ennemi double en nombre.

10° L'ordre de bataille peut être parallèle et avoir le même développement; alors il est indifférent pour les deux partis; il peut être encore parallèle et avoir un plus grand front; alors il est plus avantageux, quoique paralysé par un plus petit effet des armes, à cause d'une plus grande distance; enfin l'ordre de bataille peut être convexe, ce qui est avantageux par l'effet concentré des armes et le grand développement des masses.

11° Le terrain agit sur l'effet du feu comme *obstacle* couvrant les troupes, comme *obstacle* dérobant les troupes au feu de l'ennemi; enfin comme *obstacle* empêchant d'aborder la position, et par là retenant plus longtemps l'ennemi sous l'action du feu, et l'empêchant de se servir du sien.

12° Dans un combat à l'arme blanche, c'est moins l'habileté du soldat que son courage qui décide du succès : cependant l'escrime à la baïonnette n'est pas à dédaigner, surtout à cause de la confiance qu'elle inspire à celui qui la manie bien. La supériorité de la forme de combat est essentielle, surtout dans la cavalerie appelée plus particulièrement à livrer des combats à l'arme blanche. Le nombre est ici presque décisif. L'ordre de bataille dans les combats à l'arme blanche est plus important que dans les combats des armes à feu ; dans ceux-ci, avec un ordre parallèle, la ligne de bataille plus courte est plus avantageuse. Pour aborder une position, le terrain influe comme *obstacle*; il permet encore de faire une attaque imprévue sur l'assaillant, car il dérobe le mouvement des troupes qui la font.

13° Le combat est un tout composé d'actions par-

tielles ; là où le *commandement* ne suffit plus, on donne les *ordres*, soit verbalement, soit par écrit. Tout ce que régit le commandement n'est pas censé avoir de volonté. Plus on monte dans les degrés où les ordres se donnent, plus se développe la volonté personnelle ; car l'ordre ne peut pas être absolu, il est général. Le plan ne pouvant pas saisir tous les détails, plus le combat se prolonge, plus la masse des combattants est grande, et moins l'ordre devient précis, plus il devient général. Pour une grande bataille, le plan n'en peut fixer que le premier développement et les faits principaux; le reste est abandonné à l'intelligence des chefs subalternes, qui doivent diriger leurs différentes parties vers le but général.

14° Le combat étant composé de l'effet des armes à feu et de l'effet des armes blanches, se divise en deux actes distincts : la *destruction* et le *dénouement*. Si les corps qui combattent sont peu nombreux, leur but sera un *seul* combat d'armes à feu et d'armes blanches ; mais si les deux armées sont nombreuses, alors leur acte de destruction devient une suite de combats d'armes à feu, et le dénouement une suite de combats à l'arme blanche. Non seulement ces deux genres de combat se suivent, mais ils s'entre-croisent ; plus les masses qui combattent sont nombreuses, plus ces deux actes sont distincts et éloignés l'un de l'autre.

15° L'acte de la destruction devient d'autant plus important que les troupes qui combattent sont plus nombreuses ; car l'action du chef est très bornée, la supériorité morale est neutralisée, et l'ordre de bataille étant plus profond, les réserves peuvent renouveler le combat, le prolonger et diminuer l'effet du premier

moment. On ne doit pas seulement regarder comme détruit dans un combat ce qui est tué, blessé ou fait prisonnier, mais tout ce qui est épuisé, soit au physique, soit au moral. Après un combat d'armes à feu de plusieurs heures, où l'on a perdu un quart ou un tiers de ses hommes, on peut considérer le reste comme épuisé, et incapable d'être employé. On est fatigué physiquement, on a épuisé les cartouches, les fusils sont encrassés, beaucoup d'hommes se sont éloignés accompagnant les blessés, d'autres croient avoir accompli leur tâche pour le moment et ne retourneraient plus volontiers au feu, le courage est amorti, le désir du combat satisfait, l'ordre militaire désorganisé. La troupe qui a gagné du terrain, ou qui l'a conservé, peut être employée beaucoup plus tôt que celle qui en a été repoussée. Toutes ces choses sont à considérer pour l'évaluation des forces qui peuvent rester à l'ennemi. En somme, on ne doit regarder comme disponibles que les réserves qui n'ont pas encore donné et les troupes qui n'ont souffert que très peu.

16° L'acte de la destruction diminue donc tellement les forces des deux armées que la solution du combat est donnée par un petit nombre. Si après une suite de combats on est parvenu à détruire les cinq sixièmes d'une armée, l'affaire sera décidée par un sixième : par exemple, dans une armée de 30,000 hommes, c'est du choc de 5,000 que dépendra l'issue de la bataille. Un chef sûr de lui-même attendra avec anxiété et impatience ce moment, car son influence y reprend sa supériorité ordinaire.

Les deux partis tâchent d'obtenir l'avantage dans l'acte de destruction des forces respectives, afin d'a-

voir la supériorité au moment de la solution. Dans cette vue, on entremêle le combat des armes à feu avec des attaques à l'arme blanche, afin de profiter des succès qui se présentent. Les avantages qu'on peut tirer des combats partiels dépendent des chefs subalternes. L'expérience leur donnera le tact nécessaire pour ne pas s'aventurer prématurément dans un mouvement qui pourrait se terminer par une catastrophe pour eux, et non par un succès.

17° Les avantages que de part et d'autre on tâche d'obtenir durant l'acte de la destruction, et qui influent sur la crise, consistent particulièrement dans la prise des canons, et surtout du terrain.

18° Comme la supériorité du nombre n'a qu'une influence médiocre dans le combat des armes à feu, elle mène à la plus grande économie des forces. C'est le contraire dans le combat à l'arme blanche ; il arrive donc qu'on est obligé d'employer plus de troupes dans un combat partiel à l'arme blanche, qu'on n'en avait d'engagées dans le combat des armes à feu. Mais cet emploi de forces exige un coup d'œil juste; car il ne suffit pas de voir qu'en n'employant pas assez de forces, on peut tomber sur des masses supérieures, ou qu'en en employant de trop, on commet une fatale prodigalité ; il faut encore savoir juger si, en employant le nombre de troupes même nécessaire pour obtenir le succès, on ne va pas s'épuiser pour des combats partiels, et si l'on ne manquera pas de troupes pour le moment du dénouement général : aussi on ne saurait être trop économe dans l'emploi de ses forces, et les avantages partiels ne sont vraiment profitables qu'à la con-

dition d'être obtenus par eux-mêmes, et non à force d'hommes.

19° Dans le courant d'une action, on répète souvent la question de savoir s'il est temps d'arriver à l'acte du dénouement, tant pour les combats partiels que pour l'action générale, et cela d'après la supériorité qu'on se sent, soit physique, soit morale.

Les chefs sur leurs points respectifs, le général en chef sur l'ensemble, peuvent seuls déterminer ce moment, et décider si la circonstance qui semble le provoquer n'amènerait pas un contre-coup désastreux. Ce désir, cependant, indique déjà les avantages qu'on a remportés; car si, au lieu de désirer le dénouement, on le redoute, alors on ne le donnera plus, mais on le subira. Le jugement du chef pour désigner le moment de la crise doit être motivé par les succès obtenus, et non par d'autres circonstances.

20° Le chef que les succès partiels obtenus portent à chercher la solution doit savoir où et quand il la donnera. Celui, au contraire, que les combats partiels n'engagent pas à chercher le dénouement, tâchera d'échapper, car il n'a plus l'espoir de la victoire; s'il est forcé de la tenter, il doit recourir à tous les moyens d'un dénouement personnel, sans se contenter de ceux que lui offre le commandement.

21° La solution dans un combat est cet acte à la suite duquel l'un des deux partis abandonne le champ de bataille. Cette résolution est prise à la suite des désavantages qui s'accumulaient pendant la durée du combat, ou bien la suite d'un événement imprévu; le plus souvent elle est le résultat d'une suite de désavantages auquel un coup soudain vient de donner toute

l'importance nécessaire. Dans les combats de détachement, l'acte de dénouement consiste ordinairement en un combat à l'arme blanche ; dans ceux de corps plus considérables, il faudra plusieurs attaques pareilles ; mais dans les combats de corps composés des trois armes, le dénouement ne peut qu'être une série d'attaques à l'arme blanche, mêlée de combats d'armes à feu. Pendant le dénouement, les combats des armes à feu ne sont qu'auxiliaires, tandis que dans l'acte de destruction ils dominent. L'emploi des armes à feu doit être très concentré, afin de préparer par leur effet l'attaque qui doit amener le dénouement.

22° Vers la fin du combat, un des grands motifs pour abandonner le champ de bataille, c'est le danger de perdre sa ligne de retraite : aussi, dès que les circonstances le permettent, le plan de la bataille doit avoir en vue de menacer la ligne de retraite de l'ennemi. Le second motif puissant est le désordre qui s'introduit dans les rangs, par suite de l'apparition concentrique des masses ennemies dans l'ordre de bataille de l'adversaire.

23° De tout ce qu'on vient de dire, il résulte qu'il faut procéder avec la plus grande économie des forces dans l'acte qui prépare le dénouement, lequel ne s'obtient que par la supériorité du nombre. La patience, la fermeté et le sang-froid dominent dans le premier, l'audace et l'ardeur dans le second.

24° Le dénouement que l'on recherche après avoir dans le cours de la bataille obtenu des avantages est naturel ; mais il arrive que ce dénouement est aussi recherché par celui qui a eu le dessous, qui alors se décide, soit par désespoir, soit pour sauver quelque

partie de son armée menacée. Si la bataille s'est soutenue avec un égal avantage des deux côtés, le plus souvent c'est celui qui donne le dénouement qui remporte la victoire; car l'offensive a beaucoup plus d'importance à la fin qu'au commencement d'une affaire.

25° Le général qui est obligé d'accepter le dénouement et qui continue le combat s'y résout, ou pour gagner du temps pour sa retraite, ou dans l'espoir de rétablir le combat. Si les circonstances du combat n'ont pas mis le chef qui reçoit le dénouement dans une mauvaise position, il peut rester sur la défensive; mais si c'est le contraire, alors il n'a pas d'autre moyen que de chercher son salut dans l'offensive, en repoussant l'attaque par une autre attaque.

26° Ce serait une idée très fausse que de vouloir se passer, pour l'offensive, de l'emploi des armes à feu, comme si l'offensive n'était qu'une charge continuelle à l'arme blanche. Le dénouement devant être précédé et préparé pour l'acte de destruction, l'offensive est obligée de se servir des armes à feu, tout aussi bien que la défensive.

27° Les troupes qui ont servi dans un long combat d'armes à feu peuvent rarement être employées pour le dénouement. On doit le tenter avec des troupes fraîches tirées de la réserve, où elles forment un tout, et ne peuvent pas être éparpillées en bataillons sur le champ de bataille. L'acte de la destruction ne peut que durer longtemps; il s'ensuit que le temps nécessaire, pour la destruction et pour le dénouement, en fait deux actes bien distincts.

28° Chacun de ces deux actes a besoin pour son dé-

veloppement, de temps et de terrains nécessaires. Si l'acte de la destruction n'a pas assez préparé le dénouement, si le mouvement qu'on tente est prématuré, on s'expose quelquefois à une catastrophe. De même, si on ne saisit pas le moment opportun pour tenter le dénouement, par manque de résolution, ou par une fausse manière de juger, on peut voir tourner les chances contre soi, et pour le moins on use ses forces inutilement.

29° Le plan d'un combat est l'idée claire du but qu'on veut atteindre et de la direction qu'on donne aux différentes parties de l'armée pour y arriver. Le plan fait l'unité du combat; les dispositions qui le précèdent sont le *plan* proprement dit, celles qui ont lieu pendant le cours du combat, *sa conduite*. Le but principal qu'on doit se proposer dans un combat est la destruction de quelque grande partie des forces ennemies.

30° Comme dans les moyens qu'on emploie à la guerre on a affaire aux forces morales qui ne peuvent être appréciées, on est toujours incertain sur le résultat. Contre l'incertitude, on ne peut employer d'autre remède que l'audace. Si les moyens dont on dispose sont égaux des deux côtés, l'importance du résultat qu'on tente est en raison inverse des probabilités du succès. Il est impossible de déterminer si l'on doit préférer l'importance du succès à sa probabilité; cela dépend des circonstances où l'on se trouve. Quelquefois on tentera l'impossible, et d'autres fois le courage et la hardiesse seront forcés de se subordonner à la prudence. Il suffit que le chef juge ses moyens et les circonstances où il se trouve sainement, sans exagération, et puis qu'il suive ses propres instincts.

La question de savoir quel est le prix qu'on doit mettre à la destruction des forces ennemies dépend encore des conjonctures où l'on se trouve, de la valeur qu'on attache à ses forces : c'est elle qui décide si avant tout on doit ménager ses forces, ou bien détruire celles de l'ennemi.

31° Le plan du combat fixe le temps, le lieu et la manière de combattre. Dans chaque combat il y a un but positif et un but négatif; celui-ci constitue la défensive, et celui-là l'offensive. Le champ de bataille détermine le caractère du combat, qui plus ou moins prédomine pendant toute sa durée.

32° Les forces doivent être employées simultanément; et c'est le moyen de remporter l'avantage sur un adversaire qui, avec les mêmes ressources, ne les emploierait que successivement. Mais, en suivant cette règle, on ne doit pas perdre de vue qu'il y a là un *maximum* qu'on ne peut dépasser sans commettre une faute. La première limite de ce maximum est posée par le terrain; car un trop grand déploiement devient inutile là où la position empêche le soldat de combattre : ainsi sont déterminées l'étendue et la profondeur de l'ordre de bataille. La seconde raison qui fixe le *maximum* de l'emploi simultané des troupes est le combat des armes à feu; on ne doit y employer que les troupes indispensables pour le soutenir; car en augmentant leur nombre outre mesure, il cesse de donner de l'avantage. Ce *maximum* est encore déterminé par les cas individuels où l'on se trouve, le terrain, les forces morales des deux armées, et le but qu'on se propose d'obtenir par le combat des armes à feu. On ne saurait non plus employer les troupes jusqu'à leur entier épuisement : c'est encore une limite à

l'application trop absolue de l'emploi simultané des troupes. Les troupes exposées à un combat d'armes à feu deviennent plus difficiles à employer à cause de leur épuisement physique ; les troupes éprouvées par un combat malheureux à l'arme blanche perdent davantage de leur force morale. Ici apparaît un nouveau principe, celui de la supériorité physique et morale des troupes fraîches sur les troupes engagées, et une raison qui modifie la règle absolue d'employer toutes ses forces simultanément.

33° Chaque troupe engagée dans un combat, soit d'armes à feu, soit à l'arme blanche, passe par un état de crise qui la rend incapable de résister à un nouvel ennemi. Cet état de crise a moins de durée dans les combats à l'arme blanche; mais il a plus d'intensité. Dans les petits détachements, cette crise est plus forte, quoiqu'on en puisse sortir plus vite; dans les grandes masses, au contraire, elle ne s'empare du soldat que par degrés, mais elle peut y durer des heures entières. Cet état de crise affecte également le vainqueur; car, bien que son moral soit augmenté, le désordre que lui occasionne sa victoire même le met à la merci de l'attaque que peut tenter le vaincu avec des troupes fraîches, dont l'ordre de bataille et les forces physiques et morales sont intactes.

34° La possibilité de renouveler les attaques ne s'obtient que par l'emploi successif des forces dont on dispose, ce qui semble directement opposé à leur emploi simultané. Il n'en est pourtant pas ainsi; car on ne doit employer simultanément toutes ses forces que tant qu'on n'est pas arrivé au maximum dans leur emploi ; après cela, elles doivent être employées successivement. Ces troupes servent alors à prolonger le com-

bat, à remplacer les forces affaiblies, à réparer les échecs reçus, enfin à parer à l'imprévu. Cet imprévu consiste non seulement dans le hasard, qui augmente en raison de la durée d'une action ; par exemple, la mort d'un chef, la méprise ou le retard d'un ordre, etc. ; mais encore dans le peu de troupes que l'ennemi met au feu, les seules qu'on puisse estimer avec certitude.

35° Les combats successifs exigeant un emploi de troupes fraîches ou reposées, on ne peut les avoir qu'en les tenant hors de la ligne de destruction : plus elles en sont éloignées, plus elles sont disponibles. Cet emploi successif de troupes fraîches mène à un ordre de bataille profond, composé de plusieurs lignes, selon la portée des différentes armes à feu. Une troupe qui a été exposée à un feu vif d'infanterie ou de mitraille ne peut plus être considérée comme une troupe disponible.

36° Dans un combat d'armes à feu, lorsqu'on a un front égal à celui de l'ennemi, on peut diminuer l'emploi simultané des forces en raccourcissant ce front ; par là même on diminuera l'intensité de l'acte de la destruction, et pour y arriver il faudra prolonger la durée même du combat. Le plus faible, et en général celui qui veut gagner du temps, emploiera simultanément le moins de monde qu'il lui sera possible, autant seulement qu'il en faudra pour que la faiblesse de cette ligne ne porte pas l'adversaire à faire usage de l'arme blanche. L'emploi simultané des troupes dans un combat des armes à feu est encore borné; car, sur un front parallèle, il n'y a que deux rangs et trois au plus qui puissent être actifs.

L'emploi simultané des forces dans un combat à

l'arme blanche offre moins de désavantages, lors même que ces forces y sont trop prodiguées. Dans ce combat, le nombre décide; la crise est courte; les troupes en sortent plus tôt, et les avantages ne s'y additionnent pas; ils se présentent d'un seul jet. Mais une autre raison vient mettre des bornes à l'emploi indéfini des troupes dans un combat à l'arme blanche : c'est que, même après un succès, l'état de crise où se trouve le vainqueur le met à la merci de troupes fraîches; ensuite parce que ces crises partielles influent, il est vrai, sur le dénouement général, mais ne le décident pas encore; et c'est pourquoi il faut garder des forces pour la solution définitive.

L'emploi simultané des forces avec un front plus étendu peut avoir pour but, en prolongeant son front, de forcer l'ennemi à en faire autant; car s'il ne le fait pas, on peut l'envelopper. Alors, si l'ennemi est le plus faible, il s'affaiblit encore, en ce qu'il étend son front, qu'il engage plus de monde au feu. Si, pour échapper à ces deux inconvénients, l'ennemi n'étendait pas son front, les forces de son adversaire, pour être actives, devraient tâcher de l'envelopper. Cette forme de combat donne pour résultat trois avantages; d'abord on met au feu plus de forces; ensuite étant concentrique, le feu devient plus efficace; enfin, on menace de couper la retraite de l'ennemi. Ces avantages augmentent si la masse des troupes diminue; mais ils diminuent si elle augmente. Cette forme de combat présente même alors le désavantage suivant : c'est que les troupes sont disséminées sur un plus grand espace; l'ennemi peut porter les siennes plus facilement sur les points menacés; l'unité du commandement chez celui qui enveloppe se trouve en-

core quelque peu paralysée par le temps qu'il faut à un ordre pour parvenir à sa destination. Enfin, il y a dans l'ordre de bataille qui enveloppe, un certain point où les avantages de cette forme de combat cessent, et où l'on subit des désavantages. En général, elle donne de plus grands résultats, mais moins de certitude pour le succès.

37° Un chef prudent, ou plus faible, se servira de ses forces successivement ; l'audacieux, ou le plus fort, voudra les employer simultanément. L'assaillant cherchera à envelopper son ennemi ; par là, en effet, on met en contact le plus de forces possible et le dénouement est plus prompt. Celui qui est sur la défensive tâchera d'avoir un ordre de bataille profond, afin de n'employer ses forces que successivement et de reculer le dénouement ; celui qui est sur la défensive s'appuiera sur le terrain ; mais il n'en occupera que le moins possible, afin de ne pas disséminer ses forces sur un front trop long où elles pourraient bien n'être pas attaquées, mais seulement retenues par les fausses attaques de l'ennemi, peut-être même par les difficultés du terrain qu'elles auraient à franchir ; car on ne peut pas prévoir les dispositions de son adversaire, puisque le terrain sert à les dérober. Si l'assaillant, contre toute vraisemblance, prenait un front plus resserré, il serait exposé à être enveloppé lui-même. Mais si celui qui est sur la défensive doit pour toutes ces raisons occuper le front le moins étendu, l'assaillant au contraire doit l'étendre autant qu'il le peut pour envelopper l'ennemi.

38° Il faut considérer maintenant deux développements de front : l'un que détermine celui qui est sur la défensive par la position qu'il prend, et l'autre

que détermine l'assaillant en voulant envelopper son adversaire.

Si le front de celui qui est sur la défensive présente une certaine étendue, l'assaillant, à moins d'une grande supériorité de forces, ne saurait vouloir l'envelopper qu'en s'exposant à de grands désavantages. L'assaillant peut alors prendre un ordre profond, et n'avoir qu'un front parallèle à celui de son ennemi; mais alors celui-ci aura l'avantage, car la bataille aura pris un caractère de combats successifs, et sa solution sera retardée.

Si l'assaillant tâchait d'envelopper son ennemi, celui-ci pourrait facilement, à cause de son ordre profond, tomber en flanc ou par derrière sur les détachements qui le tourneraient. Cette manœuvre, visiblement, ne peut s'exécuter qu'avec des réserves placées en arrière et au moyen de l'ordre profond.

Si, au contraire, c'est celui qui est sur la défensive qui s'étend trop, à cause de la position qu'il veut occuper, l'assaillant alors tâchera d'en profiter en raccourcissant son front; il laissera oisive une partie des forces de son adversaire, et tournera ses efforts contre un seul point.

Dans de petits corps il est très difficile de ne pas attaquer toute la ligne; car les troupes non engagées se porteraient nécessairement sur les points menacés, les distances étant petites. Plus la défensive est attachée au terrain, c'est-à-dire moins on craint qu'elle ne passe à l'offensive, et plus son front est étendu; plus on peut laisser de ses parties sans l'attaquer. On voit par là que l'ordre profond donne aussi à l'offensive de grands avantages.

39° Comme résumé de ces deux règles, l'*emploi*

simultané et l'*emploi successif des forces*, on peut dire que le point où l'une offre plus d'avantage que l'autre dépend du rapport des masses entre elles, de la force des parties qui les composent, de la position où l'on se trouve et du but qu'on se propose; enfin de l'audace ou de la prudence du chef. Il est donc difficile de préciser mathématiquement, soit la profondeur de l'ordre de bataille, soit son développement; on peut dire pourtant que l'ordre de bataille est convenablement *profond* lorsque toutes les parties du front *sont engagées à la fois*, et que le *développement* est suffisant quand les réserves sont assez garanties. Comme terme moyen, on peut considérer pour les grandes armées comme convenable l'ordre de bataille suivant : deux premières lignes et une troisième de cavalerie, composées des trois quarts ou des deux tiers de toutes les forces, et une réserve formée d'un quart ou d'un tiers.

40° Le champ de bataille pour l'assaillant est le terrain du combat même, ou bien celui où il va rencontrer l'ennemi; pour l'armée sur la défensive, c'est le terrain où elle attend. Les armées peuvent se rencontrer, soit parallèlement, soit en cercles concentriques; mais leurs parties qui luttent réellement ne peuvent le faire que sur des lignes parallèles. Sitôt qu'une partie de ces forces n'est pas engagée, elle cherche, en pivotant, à envelopper l'adversaire, et c'est ainsi que naissent les mouvements des cercles concentriques. Si, dans un engagement de ligne contre ligne, il s'agissait d'attaquer toutes les parties de la ligne ennemie, la manœuvre serait bien simple; mais ici il s'agit de déterminer les points qui ne doivent pas être abordés, afin de pouvoir concentrer

contre ceux qui le seront des masses supérieures. Ceci donne l'avantage de pouvoir affaiblir une partie des forces ennemies avec toutes les siennes, et permet de combattre avec une supériorité que les proportions générales n'accordaient pas. Cette manœuvre s'exécute de deux manières : ou bien on n'attaque avec toutes ses forces qu'un seul point de l'ennemi, sans s'occuper du reste de sa ligne; ou bien on contient par de fausses attaques l'ennemi sur toute la ligne, mais on ne l'aborde sérieusement que sur un seul point. Dans ces deux cas, il faut toujours que la partie des troupes ennemies attaquées soit assez considérable pour qu'un avantage remporté sur elles puisse décider de l'avantage sur tout le reste. Car si l'ennemi était aussi actif et entreprenant de son côté, il importe que les avantages qu'il remporterait sur les troupes contre lesquelles il pourrait agir, ne puissent pas compenser les pertes qu'il aurait éprouvées à l'endroit décisif. Les troupes employées à des combats simulés ne doivent pas être trop faibles; car l'ennemi découvrirait facilement l'intention, et ses troupes renversant sans peine les forces peu nombreuses qui leur seraient opposées, auraient la possibilité d'arriver au secours de celles qui seraient attaquées par la masse de l'adversaire. Il faut, par exemple, agir sur le point principal avec les trois quarts de ses forces contre le quart ou le tiers de celles de l'ennemi; on aurait l'avantage de battre le tiers avec les trois quarts de ses forces, tandis que l'ennemi n'aurait battu qu'un quart de troupes avec les deux tiers des siennes. Il est à remarquer que l'assaillant peut risquer beaucoup plus que celui qui défend une position; car par là même il lui est plus difficile de passer à l'offensive, et de compenser les pertes qu'il aurait pu

faire sur d'autres points. L'assaillant a encore l'avantage de la surprise. Son projet est arrêté d'avance; il est plus maître de son exécution; tandis que son adversaire peut manquer de temps pour s'y opposer. Mais si toutes ces raisons ne suffisaient pas pour promettre un résultat positif, on devrait encore concentrer une partie de ses forces, pour les faire agir contre un seul point, dans l'espoir de surprendre son ennemi.

41° Les parties d'une armée qui ont une influence particulière sur le tout sont: les *ailes*, les *flancs*, les *derrières* et le *centre*. Les ailes permettent d'envelopper une armée. Les flancs peuvent forcer à se battre sur un terrain qui n'est pas préparé, et gênent la ligne de retraite. Les derrières gênent davantage cette retraite, et peuvent faire couper tout-à-fait l'armée. Un ennemi ne saurait jamais exposer ses flancs ou ses derrières, à moins qu'il ne soit préparé à se couvrir par une contre-manœuvre. Quand le centre du front de bataille se trouve percé, il arrive que les divers corps se trouvent séparés et exposés à être battus en détail. En enveloppant son ennemi, on s'assure du résultat, puisqu'on abat par ce moyen le courage de l'adversaire. En perçant le centre de l'ennemi, on a les chances pour soi; car on a ses troupes concentrées, et l'ennemi est divisé. Si on a enveloppé l'ennemi avec une grande supériorité, on peut l'anéantir; mais, en tout cas, les résultats de la victoire seront plus importants le premier jour que ceux qu'on remporterait plus tard en le perçant. Ce n'est qu'indirectement qu'une armée percée peut être détruite; le résultat de cet avantage se fera voir plutôt les jours suivants, et par des moyens stratégiques. Comme on est exposé, après avoir percé le centre ennemi, à une

attaque concentrique sur ses deux ailes, on ne doit tenter cette manœuvre qu'autant que le front prolongé de l'adversaire s'y prête ; si on a l'avantage de la force et de la direction de la ligne de retraite, la supériorité des troupes et du chef; enfin, si la disposition du terrain le permet. Comme avantage réel dans tous les mouvements d'une armée concentrée, on doit considérer que les troupes étant réunies, dépendent davantage de la volonté du chef; c'est elle qui anime plus immédiatement jusqu'aux grades subalternes; tandis que si les troupes sont plus disséminées, l'influence des chefs subalternes augmente aux dépens de celle du général en chef, ce qui est toujours très pernicieux.

42° Dans le *plan* d'une bataille, comme on ignore les préparatifs de l'adversaire, on ne peut déterminer que les mouvements généraux, les prépartifs du combat et quelques particularités de son commencement. Le développement ultérieur est fait par les ordres donnés pendant l'action même, ce qui est la *conduite* du combat. Il serait à désirer que l'on restât fidèle dans la conduite du combat aux principes posés dans le plan, où l'on a pu les mûrir, les considérer d'un point de vue plus élevé, tandis que les déterminations prises dans la conduite du combat naissent instantanément au milieu du danger et se ressentent de l'urgence des circonstances. Les dispositions préliminaires sont déterminées par la tactique élémentaire de chaque armée. L'avantage est nécessairement du côté de celui qui peut prendre ses dispositions, d'après celles de l'ennemi. La connaissance du terrain est très importante pour déterminer les mouvements qu'on veut faire, et cet avantage est encore presque tout en faveur

de la défensive : l'assaillant ne le connaît que superficiellement, et arrête son plan avec incertitude. Dès qu'un des deux combattants est sur la défensive, s'il emploie le terrain comme auxiliaire de ses forces, il dévoile, il est vrai, une partie de ses desseins et donne à son adversaire l'avantage de prendre des mesures en conséquence. Mais si le terrain est convenablement occupé, c'est-à-dire si on ne s'étend pas trop, et si par la défensive on ne comprend pas une résistance purement passive, alors l'avantage de la défensive appuyée par le terrain est tellement important qu'il surpasse celui de l'assaillant, qui ne consiste que dans la connaissance peu certaine des dispositions de son adversaire, qu'il tire de la manière dont celui-ci a occupé la position.

43° Le plan du combat, où l'on a tout le temps nécessaire de la réflexion pour déterminer les mouvements, est de beaucoup préférable à la *conduite du combat*, dont les résolutions sont provoquées par l'urgence du moment. Mais le plan n'est bon qu'autant qu'il s'appuie sur des données positives ; tout plan où l'on voudrait descendre dans des détails, tracer chaque mouvement de troupes, serait très mauvais. C'est à cela qu'on doit attribuer le peu de chance qu'ont les plans combinés : leur réussite dépend de quantité de circonstances qui souvent ne se réalisent pas ; car le hasard augmente dans les mêmes proportions que le temps et l'étendue nécessaires à l'exécution d'une opération. Là où les données positives commencent à manquer, l'action du plan du combat cesse, et celle de sa conduite commence. Plus on veut dans une bataille agir d'après la conduite du combat, plus on doit

avoir de profondeur dans son ordre de bataille et de plus fortes réserves.

44° Le plan de la défensive, quoiqu'il opère sur un terrain connu, n'a pas plus d'action sur le combat que le plan de l'offensive. Les dispositions que l'on prend par rapport au terrain ne sont que des préparatifs basés sur des suppositions. Ce n'est que dans de très fortes positions que la défensive peut s'appuyer plus sur le plan que sur la conduite du combat; mais aussi, si l'on y a manqué de temps pour faire ses dispositions, ou si la position n'est pas aussi forte, c'est l'assaillant qui a l'avantage, c'est son plan qui influe sur le combat. Celui qui est sur la défensive, voulant donner plus d'étendue à l'action de son plan, s'exposerait au danger d'avoir un front trop long, de disséminer ses forces, et de les attacher au terrain, ce qui permettrait à l'assaillant de les neutraliser en ne les attaquant que sur de certains points.

45° Le *plan* dirige les grandes divisions de l'armée, tandis que les divisions subalternes sont soumises à la *conduite du combat*. Les mouvements des premières sont plus importants; mais les divisions subalternes étant plus nombreuses, l'importance de ces divers mouvements est la même.

On peut dire que si l'offensive a l'avantage dans le plan, la défensive l'emporte dans ce qui regarde la conduite. Mais, somme toute, la défensive a une supériorité incontestable par les avantages que lui donnent la connaissance et l'emploi convenable du terrain et l'emploi successif des forces. Comme les efforts des deux partis tendent à parer, au moyen d'un mouvement postérieur à celui de l'ennemi, les coups qu'il voulait porter, cela les mène à conserver le plus long-

temps des forces disponibles ; et c'est encore la raison des nombreuses réserves dans les armées modernes.

46° Le manque de données positives, le manque de temps et le danger du mouvement, font que pour la conduite d'une bataille il faut une autre espèce d'intelligence que celle nécessaire pour en dresser le plan. Des circonstances qui, vues d'un point général, paraissent dominantes, deviennent secondaires dès que ce point leur manque, et sont remplacées par d'autres, dont l'importance ne vient que du moment présent. Le manque de temps ne permet pas à la réflexion de peser les mesures qu'on va prendre. Le tact, c'est-à-dire l'habitude du jugement seul, peut aider à prendre une décision convenable. On conçoit facilement combien agit sur la liberté de la pensée du chef le danger auquel il est exposé personnellement, ainsi que ceux que dirige sa volonté.

47° Lorsque l'intelligence s'affaiblit et qu'elle fait défaut, la seule ressource qui reste alors pour guider la *conduite* de la bataille, c'est le courage. Il y a le *courage personnel* qui nous défend contre l'impression du danger, et le *courage d'esprit* qui nous fait compter même sur l'incertain, comme sur un instrument de nos efforts. Le courage personnel tient de la nature physique de l'homme : c'est l'indifférence pour le danger, soit à cause de l'organisation individuelle, soit à cause du peu de prix qu'on attache à son existence ; il tient de la nature morale par l'amour de la gloire, de la patrie, ou de toute autre passion. Le courage qui prend sa source dans une raison physique mène à l'audace ; celui qui provient du moral mène a la fermeté : mais c'est la réunion de ces deux genres de courage qui est absolument nécessaire au chef. Il

est naturel alors que, comptant pour peu le sacrifice de son existence, il l'exige avec la même indifférence de ceux qui lui obéissent : libre des impressions du danger, son coup d'œil conservera sa justesse ordinaire, l'esprit son élasticité naturelle ; et, chose très importante, son exemple réagira sur tout le cercle dont il est le centre. Mais il ne faut pas croire pour cela que le courage fera surgir une nouvelle intelligence et un jugement plus sain chez l'homme qui ne possède pas ces qualités; le courage seul pourrait même porter à de fausses démarches.

48° Il y a encore un genre de courage qu'on peut nommer *courage de calcul;* il fait affronter le danger, soit par la conviction qu'en se jetant en avant on le conjure, ou que l'on échappe par là à une perte inévitable ; soit parce qu'enfin le danger qui paraît imminent au vulgaire cesse de l'être lorsqu'il est mieux apprécié. Très souvent on verra des chefs doués de ce courage de calcul et ne passant pas pour courageux eux-mêmes, entreprendre des choses beaucoup plus audacieuses que d'autres personnellement braves, mais timides comme chefs.

49° Le chef accompli serait donc celui qui joindrait à une grande force d'esprit beaucoup de courage. La combinaison de ces qualités donnerait pour résultat un jugement sain, prompt et juste, même dans le tourbillon et le danger du combat. C'est ce que Napoléon entendait en disant qu'un chef devait être *carré*, avoir autant de cœur que de tête.

50° Plus on descend dans les degrés du commandement, plus on a besoin exclusivement du courage personnel dans le combat ; mais plus on s'élève en grade, plus on a besoin de tact et de coup d'œil pour

bien apprécier les différentes situations. La nécessité de ces qualités se fait sentir d'autant plus que le combat se prolonge, car on s'éloigne de ce qui était connu; le hasard et l'appréciation de la circonstance décident de tout. Mais aussi plus le combat se prolonge, plus s'obscurcit la sphère du jugement; tout est mêlé, confus, et alors, même dans les grades supérieurs, c'est le courage qui seul peut encore agir. C'est lui uniquement qui peut compenser les fautes commises, le désordre qui règne dans les rangs. Le même état de choses règne chez l'ennemi, et l'unique moyen de l'emporter sur lui, c'est de le surpasser en courage.

51° Le tact, qui est d'une aussi haute importance dans ces moments de crise et de désordre général, ne dépend pas uniquement du talent inné, il a besoin encore de l'expérience pour se former. Elle donne ce tact, ce coup d'œil juste, de sorte que la faculté de juger sainement devient une habitude. C'est aussi là-dessus que repose la grande supériorité d'un chef et d'une armée qui ont l'expérience de la guerre.

52° Dans la conduite d'une bataille, les circonstances ne permettent pas quelquefois aux chefs supérieurs de les bien juger; les inférieurs, étant sur les lieux, peuvent le faire avec plus de justesse. Ils doivent alors, dans l'incertitude où ils se trouvent s'ils agissent bien, tâcher de donner à leurs efforts un poids décisif en tirant tout le parti possible de leur avantage. Ce n'est que de cette manière qu'on peut, dans une situation subalterne, donner à l'ensemble la direction que les circonstances n'ont pas permis au commandant supérieur de fixer d'une manière précise. Si un général de division, dans le tourbillon d'un long com-

bat, lorsque les différentes parties ont rompu leur ordre de bataille, incertain s'il doit encore tenter un effort, vient à s'y décider, il ne le fera que par la conviction que l'avantage qu'il remportera peut compenser les pertes qui auraient été faites sur d'autres points. Le général capable d'en agir ainsi sera doué de *résolution;* cette disposition d'esprit mène à maîtriser l'incertain, empêche de se servir de demi-mesures, et devient, pour la conduite d'une bataille, la plus brillante qualité militaire.

INSTRUCTION MILITAIRE

DONNÉE AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE, EN 1812,

SUR L'ART DE LA GUERRE.

Règles générales sur la guerre.

1° La théorie de la guerre consiste à donner des règles d'après lesquelles on doit agir dans le but d'obtenir sur les points décisifs une supériorité nécessaire, et d'en tirer avantage. Si cette supériorité ne peut être obtenue, la théorie apprend encore à compter sur les forces morales de l'armée, à profiter des fautes possibles de l'ennemi, et de l'impression que peut produire une noble audace, enfin à trouver des ressources dans le désespoir même.

Le devoir de la théorie est d'apprécier les situations diverses qui se produisent, et les plus dangereuses doivent surtout appeler l'attention d'un militaire; car il faut qu'il soit préparé quand elles arrivent, de manière qu'elles ne lui fassent jamais perdre son sang-froid. C'est au moment d'une situation périlleuse et au milieu du tumulte des combats, quand il n'y a plus de place pour le calcul, que le chef doit chercher son dernier refuge dans une noble audace fondée sur le jugement.

2° A la guerre, on cherche naturellement à se procurer la vraisemblance du succès par de certains avantages, soit matériels, soit moraux. Mais souvent on ne peut obtenir cette vraisemblance de succès, et l'on est forcé de tenter l'impossible faute de mieux. Désespérer dans un cas pareil, ce serait repousser l'intelligence à l'instant même où elle seule peut venir en aide.

Supposant même que l'entreprise paraisse impossible, on ne doit pas la regarder comme déraisonnable: elle est toujours bonne et sage dès qu'on n'a rien de meilleur et quand on y est bien préparé. Dans une position désespérée, il faut s'accoutumer à cette idée qu'on pourra succomber, mais du moins avec gloire. C'est à ces conditions seulement qu'on conservera le sang-froid et la fermeté sans lesquels le génie même ne peut rien à la guerre; et cependant ces qualités sont les premières qui abandonnent le chef au moment du danger. Dans une guerre même heureuse, on ne fera rien de grand si l'on n'est pas familiarisé avec l'idée des revers. Que serait-ce donc dans une guerre dont les chances seraient contre nous?

La pensée d'une chute honorable a certainement occupé Frédéric II bien des fois pendant sa première guerre de Silésie, et c'est parce qu'il s'était familiarisé avec l'idée de cette chute qu'il attaqua les Autrichiens à Leuthen, et non parce qu'il comptait sur l'infaillibilité de son ordre de bataille oblique.

3° Pour toutes les opérations, pour toutes les mesures qu'on a à prendre dans un cas donné, on a toujours à choisir entre l'audace et la prudence.

On croit d'ordinaire que la théorie conseille la prudence; cela est faux absolument. La théorie ne peut être que pour le parti de l'audace, vu que les moyens les plus décisifs sont les seuls propres à la guerre. La théorie ne donne donc pas de conseils; elle pose des règles, dont elle laisse le choix au général et à son courage, à sa résolution, à sa confiance en lui-même. Ces qualités intellectuelles régleront les actions du général en chef; mais il ne saurait être trop convaincu que sans audace on ne peut jamais être un homme de guerre.

Tactique ou art de combattre.

La guerre est une série de combats isolés, combinés entre eux. Le succès de la guerre dépend beaucoup des combinaisons bonnes ou mauvaises, mais encore plus du combat lui-même, car ce n'est qu'une combinaison de combats heureux qui assure le succès de la guerre; il s'ensuit que gagner des batailles est la chose principale à la guerre.

Règles générales pour la défensive.

1° Il faut tenir ses troupes cachées aussi longtemps qu'il est possible, et tant que l'on est sur la défensive, c'est-à-dire excepté au moment où l'on attaque, on doit toujours dérober son ordre de bataille.

2° Jamais on ne doit mettre au feu tout son monde à la fois; par là on perdrait la possibilité de diriger le combat, car on ne peut le faire qu'avec des troupes disponibles.

3° La longueur du front de bataille est une chose peu importante, car ce qu'il gagnerait en étendue il le perdrait en profondeur. Il n'y a de troupes disponibles dans une bataille que celles qui sont placées en arrière; ce sont celles-là qui peuvent donner une nouvelle direction au combat, soit en le renouvelant sur le même point, soit en se portant sur d'autres.

4° En général, une armée prise en flanc et enveloppée est attaquée aussi en partie et de front. Dans cette situation, les corps placés en arrière peuvent seuls arrêter l'ennemi et suppléer à l'absence des difficultés de terrains comme point d'appui. Ces corps étant placés en arrière peuvent le faire plus facilement que s'ils avaient contribué à prolonger le front de bataille, car alors ils auraient été enveloppés eux-mêmes.

5° Dès qu'on peut établir un ordre de bataille très profond, on ne doit placer qu'une partie de ses troupes en arrière du front, et le reste de côté en les refusant. Les troupes ainsi placées peuvent facilement envelopper l'ennemi qui chercherait à les tourner.

6° Il y a un principe essentiel à observer, c'est de ne jamais garder une défensive purement passive, et

de profiter du moment où l'ennemi attaque pour tomber sur lui de front et de flanc. On ne garde la défensive sur une certaine étendue du front que pour forcer l'ennemi à y déployer ses forces pour attaquer, et pendant ce temps on l'assaille sur un autre point avec les troupes qu'on avait placées en arrière. Il en est de la défensive comme des ouvrages de campagne : on ne les garde pas comme les remparts, mais on s'en sert pour en sortir et tomber sur l'assaillant avec plus d'avantage. La défensive ne doit être qu'un moyen de combattre avec supériorité en attirant l'ennemi sur un terrain qu'on a reconnu approprié à ses vues, et où l'on a disposé ses troupes.

7° Cette charge s'exécute contre l'assaillant, soit au moment même où il attaque, soit lorsqu'il est en marche pour aborder la position. On peut encore se retirer en arrière de la position au moment où on va être abordé, pour attirer l'ennemi sur un terrain qui lui est totalement inconnu et l'y assaillir de toutes parts. Pour toutes ces dispositions l'ordre profond est indispensable : on ne met en ligne au plus que les deux tiers de ses forces, quelquefois la moitié et même moins, en laissant le reste caché autant que possible en arrière et sur ses flancs.

8° Si l'on avait, par exemple, 2 divisions, on ferait beaucoup mieux de les placer l'une derrière l'autre, que l'une à côté de l'autre ; ayant 3 divisions, on en garderait pour le moins 1 en réserve ; avec 4 divisions, ce serait 2 ; avec 5 divisions on formerait la réserve de 2, et quelquefois même de 3 divisions, et ainsi de suite.

9° Là où l'on veut se renfermer dans une défensive passive, on doit s'appuyer sur des retranchements ;

ces ouvrages doivent être fermés, séparés et d'un bon profil.

10° Chaque plan de bataille doit se proposer un grand but, par exemple l'anéantissement d'une grande colonne ennemie. Sans cela on serait exposé à ne remporter qu'un petit avantage, tandis que l'ennemi en obtenant un plus important finirait par avoir le dessus.

11° Le but qu'on veut atteindre étant bien fixé par le plan, on doit le poursuivre avec toute l'énergie possible, en y employant jusqu'à ses dernières ressources. Le plus souvent il arrive que l'assaillant, de son côté, poursuit aussi son but; et pendant qu'on attaque son aile droite, il tâche, avec son aile gauche, de remporter quelque avantage décisif. Dans ce cas, celui des deux adversaires qui abandonnera le but qu'il poursuivait ou qui le poursuivra avec moins d'énergie aura nécessairement le dessous.

Celui qui aura obtenu l'avantage qu'il s'était proposé finira par remporter la victoire sur toute la ligne, tandis que son adversaire qui était resté à moitié chemin, qui dans le but qu'il poursuivait s'était contenté d'un demi-succès, sera forcé de l'abandonner. Une lecture attentive des batailles de Ratisbonne et de Wagram prouvera suffisamment cette vérité. Napoléon, dans ces deux batailles, prit l'offensive avec son aile droite, tandis qu'avec son aile gauche il était sur la défensive : l'archiduc Charles en fit autant. Mais ce que le premier exécuta avec toute la résolution et toute l'énergie possibles, l'autre le tenta mollement, et finit par rester à moitié chemin. Les avantages qu'il obtint avec la partie victorieuse de son armée furent peu de chose, tandis que ceux de l'Empereur Napoléon, ob-

tenus dans le même temps sur un autre point, furent décisifs.

12° Les deux règles précédentes prises ensemble en donnent une troisième qui peut être considérée dans l'état actuel de la guerre comme la plus importante : *un résultat décisif doit être poursuivi avec toute l'énergie et toute l'opiniâtreté possibles.*

13° Le danger auquel on s'expose par une non-réussite croît avec l'importance du but qu'on s'était proposé et des efforts qu'on avait faits pour l'atteindre. Mais vouloir diminuer les chances de péril aux dépens du but qu'on doit poursuivre serait recourir à une prévoyance absurde et tout-à-fait contraire au caractère même de la guerre. A la guerre, il faut risquer beaucoup pour de grands résultats. La véritable prudence consiste à employer tous les moyens dont on dispose pour atteindre le but jugé nécessaire, sans *en omettre aucun par paresse, par insouciance ou par légèreté.* Telle a toujours été la prudence de l'Empereur Napoléon, qui jamais ne poursuivit un grand but avec crainte ou par des demi-mesures.

En réfléchissant au petit nombre de batailles défensives qui ont été gagnées, on verra qu'elles ne l'ont été qu'autant que ces principes ont été suivis.

C'est ainsi qu'à Minden le prince Ferdinand attaqua subitement l'ennemi qui ne s'y attendait pas, tandis qu'à Taunhausen il resta sur la défensive derrière des retranchements.

A Leipsig, les Autrichiens trouvèrent à Frédéric II un ordre de bataille tout différent la nuit de ce qu'ils l'avaient vu le jour. Ce prince put alors tomber avec toute son armée sur une colonne autrichienne et l'écraser, avant que les autres fussent arrivées.

A Hohenlinden, Moreau avait un front composé de 5 divisions, et il en avait encore 4 en arrière l'une derrière l'autre. Il tourna l'ennemi, et put tomber sur la colonne de l'aile droite avant qu'elle eût pu commencer son attaque.

A Ratisbonne, le maréchal Davoust gardait la défensive, tandis que Napoléon avec son aile droite anéantissait le 5e et le 6e corps de l'ennemi.

A Wagram, les Autrichiens étaient sur la défensive; mais comme ce furent eux qui, le second jour, attaquèrent Napoléon avec la majeure partie de leurs forces, on peut considérer aussi l'Empereur comme étant sur la défensive. Son aile gauche, appuyée contre le Danube, quoique faible, puisqu'elle n'était composée que d'une division, ne l'inquiétait pas, car les fortes réserves françaises empêchaient que les avantages remportés par l'aile droite autrichienne ne vinssent arrêter la victoire qu'il poursuivait sur la Russbach. Là, Napoléon, avec son aile droite suffisamment forte, tombait sur l'aile gauche des Autrichiens et la détruisait.

Les préceptes qu'on vient de donner, et qui font la bonne défensive, ne se reproduisent pas toutes dans les batailles citées; mais toutes ces batailles prouvent que jamais la défensive ne peut être purement passive.

Règles générales pour l'offensive.

1° On doit toujours choisir une partie de la position ennemie, c'est-à-dire une partie des troupes (une division, un corps) qui la défendent, pour les attaquer avec une grande supériorité, tandis que le reste de l'armée ne cherche qu'à occuper l'ennemi. C'est de

cette manière qu'avec des forces égales, et même un peu inférieures, on peut obtenir la supériorité numérique, qui est toujours le gage vraisemblable du succès. Mais si l'on est très faible, on ne doit employer pour la fausse attaque que fort peu de troupes, afin d'en avoir le plus sur le point décisif. Frédéric II ne dut sa victoire de Leuthen qu'à la réunion de sa petite armée sur un terrain très resserré, où, vu les circonstances, il était très concentré.

2° En dirigeant une attaque décisive contre une des ailes de l'ennemi, pendant qu'on l'aborde de front; on devra la prendre en flanc, et l'on tâchera de la tourner pour la prendre par derrière. Les grands résultats ne s'obtiennent que si, par la victoire qu'on a remportée, on parvient à couper à l'ennemi sa ligne de retraite.

3° Même dans le cas où l'on possède une grande supériorité numérique, on ne doit se proposer qu'un seul grand but, afin de pouvoir se donner sur ce point une prépondérance incontestable. A moins d'une immense supériorité matérielle et morale, il est impossible d'enfermer tout-à-fait une armée ennemie; en le tentant, on disséminerait ses forces et l'on risquerait de ne pas être assez fort sur le point décisif. Mais, en revanche, il est très possible de prévenir son adversaire sur sa ligne de retraite, ne fût-ce que sur un point de son flanc; on obtiendrait par là déjà de très grands résultats.

4° Il est de la plus haute importance d'avoir une grande probabilité de remporter la victoire, c'est-à-dire de faire abandonner à l'ennemi le champ de bataille; car si les dispositions du combat sont faites en conséquence, il sera facile de rendre décisive une victoire

qui ne l'était pas, en mettant dans sa poursuite toute l'énergie nécessaire.

5° L'aile de l'ennemi contre laquelle on dirige le coup décisif doit être attaquée par un mouvement concentrique, afin que les troupes qui la composent se voient assaillies de tous les côtés. En supposant même que l'ennemi ait ici assez de troupes pour faire face partout, il est évident que, dans une position pareille, ses troupes souffriront davantage, se décourageront, se désorganiseront ; en un mot, c'est le moyen de les faire plier plus tôt.

6° Celui qui attaque, pour pouvoir tourner son adversaire, est obligé d'étendre son front plus que celui qui est sur la défensive. Mais ce développement de front ne doit jamais absorber tellement les forces, qu'on reste sans de fortes réserves : s'en priver, ce serait commettre une faute extrêmement grave, que suivrait inévitablement une catastrophe ; pour peu que l'adversaire fût préparé à repousser l'attaque par laquelle on voulait le tourner. Ce n'est qu'avec un ordre de bataille profond qu'on peut renouveler ses efforts sur un point donné. En effet, dans le cas même où, d'un autre côté, on serait repoussé, on a toujours quelque troupe sous la main pour arrêter les progrès de l'ennemi, et par là on est maître de poursuivre le but qu'on s'est proposé. C'est ce que Napoléon fit à Wagram. Toute son aile gauche, extrêmement faible, adossée au Danube, fut défaite par la droite des Autrichiens ; même le centre des Français, à Aderklaa, n'étant pas assez fort, fut obligé de plier le premier jour. Mais tous ces échecs n'eurent aucune influence sur le succès général de la bataille ; car Napoléon avait

donné une telle profondeur à son aile droite, que, celle-ci attaquant de front et en flanc la gauche des Autrichiens, l'Empereur put encore en tirer une forte colonne de cavalerie et d'artillerie à cheval et la diriger sur Aderklaa ; cette colonne y contint les Autrichiens, quoiqu'elle ne parvînt pas à les renverser.

7° Ce qui a été dit de la défensive s'applique également à l'offensive ; on doit également diriger son attaque contre une partie des troupes ennemies, dont la défaite assure le gain de la bataille.

8° De même, ce but ne doit pas être abandonné avant d'être obtenu, ou au moins avant qu'on ait épuisé tous ses moyens pour l'atteindre. Si l'adversaire est aussi entreprenant, s'il poursuit sur un autre point son attaque avec le même acharnement, on n'obtiendra la victoire qu'en le surpassant en audace et en énergie ; si, au contraire, cet adversaire est mou, on ne s'expose pas à de grands dangers en employant plus de vigueur qu'il n'en fallait pour l'abattre.

9° On doit éviter les longues lignes continues dans un ordre de bataille, car elles ne mènent qu'à des combats parallèles qui sont sans résultats. Les divisions doivent agir séparément, chacune pour son compte, quoique par un même ordre et vers un même but. Mais comme une division (8 à 10,000 hommes) n'est jamais formée sur une seule ligne, et qu'elle en a deux, trois et même quatre, c'est pour cette raison qu'on n'emploie plus maintenant de lignes continues.

10° On ne doit pas chercher à obtenir dans les différentes divisions ou corps d'armée un ensemble de mouvements qui seraient dirigés comme venant d'un seul point ou comme liés entre eux ; car, pendant le combat, ils peuvent être éloignés les uns des autres et

même séparés par l'ennemi. Vouloir établir une telle concordance entre les mouvements des différentes troupes, serait une disposition tout-à-fait fausse et qui pourrait amener une foule d'accidents. On ne pourrait jamais exécuter rien de grand avec une pareille méthode; au contraire, on serait toujours exposé à être battu par un adversaire entreprenant et actif. La seule manière qui soit bonne dans ces cas consiste à donner à chaque commandant de corps ou de division une direction générale, en lui marquant pour but l'ennemi et pour objet la victoire. Alors chaque commandant de colonne a l'ordre d'attaquer l'ennemi partout où il le rencontre, et cela en employant toutes ses forces. On ne doit pas rendre responsable ce commandant du succès, car cela le mènerait à l'irrésolution; mais il doit l'être, si son corps n'a pas pris part au combat avec toutes ses forces et avec toute l'énergie possible.

11° Un corps bien organisé, composé des trois armes, peut résister un certain temps (quelques heures) à l'attaque de forces qui lui seraient de beaucoup supérieures, et ne pas être encore détruit. En supposant que ce corps, engagé trop tôt, soit battu, l'echec de ce corps pourra même profiter à l'armée dont il fait partie; car l'ennemi, ayant été obligé de déployer, de briser pour ainsi dire ses forces contre ce corps, se trouvera affaibli pour résister au reste de l'armée. Le moyen donc le plus sûr d'obtenir le concours efficace de toutes ses forces, c'est d'avoir des corps composés des trois armes et organisés de manière à se suffire à eux-mêmes, et dont les commandants chercheront l'ennemi pour l'attaquer avec la plus grande énergie.

12° Un des principes de l'offensive, c'est de sur-

prendre l'ennemi. Plus une attaque ressemble à une surprise, plus on peut compter sur un heureux résultat. Celui qui est sur la défensive fait consister la surprise dans un ordre de bataille caché et dans ses moyens de défense ; la surprise, au contraire, ne peut être obtenue que par des marches imprévues. Mais les surprises dans les guerres modernes sont beaucoup plus difficiles à exécuter : les armées sont mieux gardées, et puis la guerre se faisant avec une plus grande énergie, les intervalles entre les opérations sont moins fréquents et moins longs, la vigilance plus difficile à endormir, et par là les surprises plus difficiles à tenter.

Maintenant il n'y a que les surprises de nuit qui soient toujours possibles. On peut les tenter en dérobant à l'ennemi une marche de côté, ou bien lorsqu'on franchit par des efforts extraordinaires une grande distance, et qu'on tombe sur l'ennemi au moment où il ne s'y attend pas.

13° Une véritable surprise, celle de nuit, comme à Hochkirch, est ce qu'il y a de mieux à entreprendre avec une petite armée. On doit cependant observer qu'une attaque nocturne est toujours sujette à des accidents, surtout pour l'assaillant, qui connaît moins le terrain. Les chances d'une telle entreprise sont d'autant plus contraires à l'assaillant qu'à l'ignorance du terrain on doit ajouter encore celle des dispositions de l'ennemi : souvent même les surprises de nuit ne sont qu'un moyen de désespoir.

14° En tentant une pareille expédition, il faut prendre des dispositions plus simples que le jour, avoir ses troupes plus concentrées.

Principes sur l'emploi des troupes.

1° L'usage des armes à feu étant indispensable, c'est par elles qu'on doit commencer le combat, et ne se servir de la cavalerie que quand l'infanterie et l'artillerie auront ébranlé l'ennemi. Il s'ensuit :

a. Qu'on placera toujours la cavalerie derrière l'infanterie ;

b. Qu'on ne commencera que fort rarement le combat par de la cavalerie. On ne doit le faire que dans le cas où le désordre de l'ennemi et sa retraite précipitée donnent l'espoir du succès : alors on pousse avec impétuosité la cavalerie en avant.

2° L'artillerie, par son feu, fait beaucoup plus d'effet que l'infanterie. Une batterie de 8 pièces de 6 n'occupe que le tiers du front d'un bataillon, n'a qu'un huitième de son monde, et cependant l'effet de son feu est double et même triple. Mais, en revanche, l'artillerie a le désavantage de n'être pas aussi mobile que l'infanterie. Ceci s'applique également à l'artillerie à cheval la plus mobile ; car elle ne peut pas, comme l'infanterie, se mouvoir sur chaque terrain. On doit donc, au commencement d'une bataille, occuper les points essentiels par des masses d'artillerie, car on ne pourrait pas l'y concentrer facilement pendant le combat, comme cela peut se faire pour l'infanterie. En général, 20 à 30 pièces de canon, réunies en une batterie, décident assez généralement de l'affaire sur le point où elles sont placées.

3° De ce qui précède et des différentes propriétés des trois armes, on peut tirer les règles suivantes :

a. Il faut commencer le combat par l'artillerie, et cela par le jeu de la majeure partie des pièces. Ce n'est

que dans les grandes armées qu'il y a des réserves d'artillerie à cheval et même à pied. L'artillerie, dans les grandes armées, s'emploie toujours par masse : 20 à 30 pièces de canon réunies en une batterie servent souvent à défendre un point essentiel dans la position, ou bien à battre celui qu'on va assaillir.

b. Le combat engagé par l'artillerie, l'infanterie légère ouvre son feu, en employant soit des tirailleurs, soit des chasseurs d'élite. Mais avant tout, on doit se souvenir de ne jamais mettre au feu trop de monde à la fois. Il faut tâter pour savoir ce qu'on a devant soi, car on ne peut jamais bien juger les choses au premier coup d'œil, ni savoir la tournure que prendra le combat. Si l'on peut tenir tête à l'ennemi avec la ligne de feu qu'on vient de déployer, et si l'on n'est pas pressé d'en finir, on aurait tort d'employer plus de troupes ; car ce qu'on doit chercher le plus, c'est de fatiguer l'ennemi avec le moins de troupes par le combat qu'on a ouvert.

c. Si la ligne d'infanterie légère est obligée de plier devant les forces que l'ennemi a fait avancer, ou bien si l'on ne veut pas différer plus longtemps le dénouement, on fait avancer alors la masse de son infanterie, on la déploie à 100 ou 200 pas de l'ennemi, et on lui fait ouvrir le feu, ou bien on fait charger.

d. Tel est le véritable emploi de l'infanterie ; et si l'ordre de bataille a été assez profond pour disposer encore d'une ligne d'infanterie, on peut être presque sûr d'être maître du combat sur ce point. Cette dernière ligne d'infanterie ne doit être employée, autant qu'il est possible, qu'en colonne pour le dénouement.

e. La cavalerie doit être tenue aussi près que le permettent la mitraille et la mousqueterie. Il faut qu'elle

soit sous la main, afin de pouvoir profiter avec rapidité de chaque chance heureuse que le combat peut présenter.

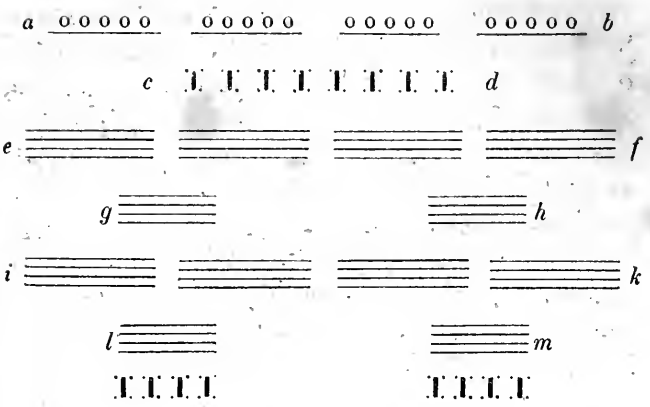
4° En suivant plus ou moins ces règles on ne doit jamais perdre de vue les principes qui commandent de « *n'employer jamais toutes ses forces à la fois*, » car une fois que les troupes sont engagées, on n'est plus maître de diriger le combat ;

« *De fatiguer son adversaire avec le moins de troupes* » *possible*, » car on gardera par là une masse tellement imposante pour le dénouement, qu'elle en assurera le succès;

« *De pousser cette réserve, une fois engagée, avec toute* » *l'énergie, toute l'audace possible.* »

5° On doit introduire pendant toute la campagne, et même pendant tout le temps que dure la guerre, un ordre de bataille, c'est-à-dire un déploiement qu'il faudra faire prendre aux troupes avant et pendant le combat. Cet ordre de bataille remplacerait, autant que possible, les dispositions qu'on n'aurait pas le temps de faire prendre ; il aurait surtout la défensive pour objet. On introduirait par là dans l'armée une méthode de combat qui remplace jusqu'à un certain point l'art de la guerre dans les chefs qui l'ignorent; car il n'est pas difficile de trouver un bon nombre de généraux et de petits corps dépourvus non seulement de connaissances particulières de la tactique, mais de l'instinct même de la guerre.

6° D'après les considérations qui précèdent, sur l'emploi des différentes armes, l'ordre de bataille pour une brigade serait à peu près celui-ci :



La ligne *a. b.* représente ici la ligne d'infanterie légère qui ouvre le combat, et qui, dans un terrain coupé, sert en quelque sorte d'avant-garde. Vient ensuite l'artillerie *c. d.* pour être placée sur un point favorable, et qui, tant qu'elle n'a pas pris position, se trouve derrière la première ligne d'infanterie. La première ligne d'infanterie *e. f.*, composée de 4 bataillons, destinée à se déployer pour agir par son feu; *g. h.* deux régiments de cavalerie; *i. k.* la seconde ligne d'infanterie comme réserve, devant décider l'action; *l. m.* sa cavalerie et son artillerie à cheval.

D'après ces mêmes dispositions, on fixerait l'ordre de bataille d'un plus grand corps. Il n'est pas nécessaire de suivre celui-ci de point en point, tel qu'il est donné ici, mais il est essentiel de ne pas s'écarter du principe. D'ordinaire, la cavalerie *g. h.* se trouve en ligne avec la cavalerie *l. m.*; ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles qu'on la rapproche davantage.

7° Une armée est composée de plusieurs corps, chacun ayant les trois armes réunies, commandé par un géné-

ral, et ayant un état-major séparé. Ces différents corps prennent position les uns à côté des autres, selon ce qui a été dit dans les règles générales du combat. Si la cavalerie est assez nombreuse, on doit en former une réserve, qu'on placera en arrière et qui aura une destination spéciale.

a. Elle tombera sur l'ennemi lorsqu'il abandonne le champ de bataille, pour culbuter la cavalerie qui couvre sa retraite. Si on réussit à disperser la cavalerie ennemie, on obtiendra indubitablement de très grands avantages, à moins que son infanterie ne fasse des prodiges de valeur. Mais de petits détachements de cavalerie ne sauraient être employés ici avec succès.

b. La cavalerie de réserve devra poursuivre vivement l'ennemi, soit qu'il se retire sans avoir été encore entamé, soit qu'il se retire le lendemain d'un combat perdu. La cavalerie marche plus vite que l'infanterie, et produit plus d'effet sur des troupes en retraite. Le plus important à la guerre, après la victoire, c'est de savoir en profiter, et de poursuivre l'ennemi sans relâche.

c. La cavalerie de réserve sert encore à tourner l'ennemi en grand, c'est-à-dire stratégiquement, car on est obligé d'y employer une arme qui marche vite. Pour donner à cette cavalerie plus de force, on y ajoute une grande masse d'artillerie à cheval, car ce n'est que la réunion des différentes armes qui peut assurer leur force réelle et faire obtenir de bons résultats.

8° L'ordre de bataille est la manière dont les troupes se déploient pour combattre, car l'ordre de bataille a le combat pour objet. Dans un ordre de marche, on observera les règles suivantes :

a. Chaque corps, dès qu'il est composé des trois armes, que ce soit une division ou une brigade, forme sa colonne à lui, et doit avoir une avant-garde. Ceci n'empêche pas que plusieurs corps ne marchent les uns à la suite des autres, en formant en quelque sorte une seule colonne.

b. Les corps marchent dans l'ordre de bataille général, selon la place qu'ils y occupent à côté ou derrière l'un de l'autre.

c. L'ordre de marche, dans les corps, est invariablement celui-ci : l'infanterie légère forme l'avant-garde; un régiment de cavalerie lui est donné comme soutien, ayant une demi-batterie d'artillerie à cheval; vient ensuite toute l'infanterie, puis l'artillerie, enfin la cavalerie.

Cet ordre de marche reste toujours le même, soit qu'on marche directement à l'ennemi; alors c'est l'ordre naturel, soit encore qu'on marche parallèlement à lui : seulement alors les corps qui, dans l'ordre de bataille, devraient se suivre, marcheraient les uns à côté des autres. Mais si l'on devait se déployer dans ce cas, il y aurait toujours assez de temps pour faire sortir l'infanterie de la seconde ligne et la cavalerie, soit par la droite, soit par la gauche.

Principes sur l'emploi du terrain.

1° Le terrain donne deux avantages. Le premier consiste dans les obstacles que l'ennemi a à franchir pour arriver à la position qu'il veut attaquer; ces obstacles la rendent ou inabordable ou difficile, ou ne permettent pas d'y arriver en colonne.

Le second avantage que procure le terrain, c'est qu'il permet de dérober à l'ennemi les dispositions des

troupes. Ces deux avantages sont d'une grande importance, mais le second semble même en avoir une plus grande; au moins on en profite beaucoup plus souvent, car le pays le plus ordinaire se prête presque toujours à ce qu'on puisse y dissimuler ses forces. On peut dire qu'autrefois on ne connaissait que le premier de ces deux avantages, tant on se servait peu du second. Maintenant c'est le contraire; la grande mobilité des troupes ayant rendu l'emploi du terrain très rare comme obstacle, on s'en sert plus volontiers pour dérober ses mouvements. Cet avantage sert également à l'offensive comme à la défensive, tandis que le premier ne peut être employé que dans la défense.

2° Le terrain considéré comme obstacle sert particulièrement à appuyer les flancs et à renforcer le front.

3° Pour que les flancs soient bien appuyés, il faut que l'obstacle soit infranchissable; comme, par exemple, un fleuve, un lac, ou des marais impraticables. Ces avantages se rencontrent assez difficilement dans une position, surtout parce qu'on ne l'occupe jamais longtemps, et que sur un théâtre de la guerre on est obligé de prendre beaucoup de positions. Si l'obstacle auquel on appuie son flanc n'est pas infranchissable, alors on ne doit le considérer que comme un renforcement de position. Pour l'assurer tout-à-fait, il faudra placer des troupes en arrière; mais elles auront le désavantage d'avoir à traverser un obstacle toutes les fois qu'elles voudront prendre l'offensive. Malgré ce désavantage, cette position ne laisse pas d'être bonne, car elle permet d'assurer un flanc en employant peu de monde. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'on ne doit jamais trop compter sur la force d'une position,

et qu'il importe de la soutenir par une réserve suffisante ; ensuite, qu'on ne doit jamais entourer ses deux flancs par de pareils obstacles. N'étant pas infranchissables, ils n'excluent pas la possibilité du combat, et on serait obligé de le livrer dans la forme la plus désavantageuse, celle des deux ailes refusées perpendiculairement en arrière, en se trouvant réduit à une défensive passive.

4° Ces observations servent encore à prouver combien l'ordre de bataille profond est indispensable. S'il est fort difficile de donner un bon appui à ses flancs, le seul moyen d'y suppléer c'est de placer en arrière des troupes, qui menaceraient d'envelopper l'ennemi, cherchant à prendre en flanc leur position.

5° Toute espèce de terrain qu'on ne peut traverser de front, comme des villages, des champs coupés par des canaux et des cloisons, toute prairie marécageuse, toute montagne, enfin, qu'on ne peut franchir qu'avec difficulté, sont des obstacles dont l'on ne triomphe qu'avec peine et lentement ; les troupes placées derrière ces obstacles ont une grande facilité pour les défendre. Les bois ne peuvent être considérés comme obstacles de ce genre, à moins qu'ils ne soient très fourrés ou marécageux. Un bois ordinaire de haute futaie est presque aussi facile à traverser qu'une plaine. Il faut considérer qu'un bois peut cacher l'approche de l'ennemi ; en se plaçant dans le bois, le désavantage serait réciproque ; mais on commettrait une grande faute si l'on prenait position de manière à avoir un bois sur son front ou sur son flanc, sans l'occuper, excepté le cas où ce bois n'aurait que très peu de débouchés. Les abattis qu'on fait dans ce but sont peu de chose, car on s'en débarrasse facilement.

6° Tout ce qui vient d'être dit sert à prouver que les obstacles de terrain ne doivent être employés que sur le flanc où l'on veut garder la défensive. Alors on n'y porte qu'un petit nombre de troupes, tandis qu'on réunit le gros de ses forces sur l'aile où l'on veut prendre l'offensive. Il est très bon de réunir à ces obstacles naturels des ouvrages d'art, afin que le peu de troupes sous le feu desquelles l'ennemi aurait forcé l'obstacle naturel puissent s'y abriter et ne pas plier trop promptement.

7° Tout obstacle de terrain devant le front de la position qu'on veut défendre est d'un grand avantage. C'est par cette seule raison que l'on occupe les montagnes. Une position dominante sous le rapport de l'effet des armes ne donne aucune supériorité. L'avantage ne s'en fait sentir qu'au moment où l'assaillant, pour s'en approcher, la gravit avec peine, arrive lentement, éparpillé et presque épuisé. Si, du reste, les forces physiques et morales sont égales, le succès ne saurait être douteux en faveur de celui qui occupe la position. Le grand avantage de l'attaque est dans l'impétuosité, et ici elle est tout-à-fait comprimée. Le soldat s'anime par la course et oublie le danger, tandis qu'en restant sur place, il le voit en face et perd sa présence d'esprit. On peut dire que l'artillerie et l'infanterie les plus avancées sont placées très avantageusement sur des montagnes. Si la pente de la montagne est tellement rapide, ou sa construction tellement accidentée qu'on ne puisse dominer par un feu bien nourri tous ses détours, et c'est ce qui a lieu bien souvent, alors on ne garnit son bord que de tirailleurs, et la ligne d'infanterie se placera en arrière. De cette manière, au moment où l'ennemi atteindra le sommet et voudra se

reformer, il se trouvera sous l'action du feu le plus efficace. Les autres obstacles, tels que ruisseaux, torrents, chemins creux, etc., servent aussi à rompre le front de l'ennemi, et chaque fois qu'il les aura traversés, il sera obligé de s'arrêter pour se reformer. Tous ces différents obstacles, s'ils se trouvent devant le front d'une troupe, doivent être sous l'action d'un feu efficace. Pour la mitraille, c'est un feu à la distance de 2 à 400 mètres, et on l'emploie quand on a beaucoup d'artillerie; dans un cas contraire, ce sera un feu de mousqueterie à 80 ou 100 mètres.

8° Mais cette règle, que les obstacles de terrain devant le front d'une troupe doivent être toujours sous l'action d'un feu meurtrier, ne suffit pas; il faut en outre avoir la moitié ou un tiers de son monde prêt à charger l'ennemi à la baïonnette. Si on est très faible, alors on rapprochera de l'obstacle sa première ligne, les tirailleurs et l'artillerie pour y bien croiser leurs feux, et le reste des troupes sera tenu en colonne, caché s'il est possible, à la distance de 3 à 400 mètres plus en arrière.

9° Une autre manière d'utiliser l'obstacle de terrain qui se trouve sur le front de la position qu'on défend, c'est de se placer plus en arrière, à bonne portée de boulet, de 500 à 1,000 mètres. Lorsque l'ennemi aura franchi l'obstacle, et que les boulets commenceront à ébranler ses rangs, on tombera dessus. Dans ce cas aussi, l'obstacle naturel aura servi à une défense active, la seule à conseiller.

10° Les obstacles de terrain dont on a parlé jusqu'à présent étaient considérés comme des lignes donnant des positions plus ou moins étendues, mais il y a encore des points isolés. Ceux-là ne peuvent être défen-

dus que par des retranchements ou par une très forte position naturelle.

a. *Hauteurs abruptes, isolées.*

Ici les retranchements sont absolument nécessaires; car l'ennemi, arrivant avec un front beaucoup plus étendu, finira par envelopper les troupes qui défendent la position, et qui ne sont jamais assez nombreuses pour pouvoir faire face de tous côtés.

b. *Défilés.*

On comprend par là toute espèce de passages étroits qu'on ne peut traverser que sur un seul point: tels sont les ponts, les digues, les sentiers bordés de précipices. Le principal ici, c'est de savoir si l'ennemi ne peut en aucune façon tourner ces obstacles, comme par exemple le pont d'un fleuve. Dans ce cas, on peut impunément déployer tout son monde pour avoir un feu bien nourri. Mais si le passage pouvait être tourné, comme le pont d'une rivière médiocre ou comme la plupart des défilés de montagnes, alors il faut garder en colonne la moitié ou le tiers de son monde.

c. *Fermes, villages, bourgs.*

Si les troupes sont braves, animées d'un bon esprit, alors il n'y a pas de meilleure défense pour le petit nombre contre le grand, que de se retrancher dans les maisons. Mais si l'on n'est par sûr individuellement de ses hommes, alors il vaut mieux garnir les maisons, les jardins, etc., de tirailleurs, les débouchés de canons, et tenir la plus grande moitié des troupes en colonnes cachées, afin de tomber sur l'ennemi quand il y pénètre.

11° Les points isolés servent quelquefois de postes avancés pour les grandes opérations; dans ce cas leur possession n'est pas absolue; ils doivent seulement arrêter l'ennemi. Mais il en est autrement si la possession de ces points fait partie des opérations résolues pour l'armée. Souvent on est obligé de tenir sur un point éloigné pour donner au reste de l'armée le temps de développer ses mesures de défense. Un point éloigné est par là même isolé.

12° Il y a encore une observation à faire sur les points isolés, à savoir, qu'il faut avoir toujours derrière eux des troupes pour recevoir le détachement qui se retirerait; et puis que, malgré toute la force de la position, jamais on ne doit trop compter dans ses opérations sur un point isolé. Celui qui est chargé de défendre un poste pareil doit le faire jusqu'à la dernière extrémité, malgré les circonstances les plus fâcheuses. On ne saurait confier de tels commandements qu'à des hommes doués de la plus grande fermeté et du plus entier dévouement que donnent seulement l'enthousiasme et l'amour de la gloire.

13° La manière de tirer parti du terrain qui doit couvrir le déploiement des troupes et leur ordre de bataille est très simple.

On ne se place plus sur le sommet d'une montagne, comme on le faisait autrefois, mais un peu en arrière. On ne se place pas devant un bois, mais dedans, ou bien derrière, dans le cas où l'on pourrait voir à travers ce bois. On garde ses troupes en colonne pour dérober plus facilement leur ordre de bataille; on profite pour cela des villages, des bosquets et de tous les accidents de terrain. Afin de cacher leur marche, on fait avancer des colonnes d'attaque à travers la

contrée la plus fourrée, etc. Dans les pays cultivés, où presque tous les endroits sont difficiles à reconnaître, on peut, avec de bonnes dispositions défensives, dissimuler une grande partie de ses forces.

L'assaillant a plus de difficultés à dérober sa marche, car il est obligé de suivre les chemins.

Tout en profitant du terrain pour cacher ses troupes, on doit le faire suivant le but qu'on se propose; mais avant tout on ne doit pas rompre son ordre de bataille, bien qu'on puisse s'en éloigner quelque peu.

14° En résumé, le bon emploi du terrain pour la défensive, c'est-à-dire dans le choix des positions, suppose la réunion des conditions suivantes:

a. Appuyer un seul flanc, ou les deux.

b. Avoir une vue libre sur son front et sur ses flancs.

c. Avoir un ordre de bataille caché.

d. Avoir des difficultés de terrain en avant de son front.

e. Avoir en arrière un terrain coupé; car, en cas d'échec, on pourrait y arrêter la poursuite de l'ennemi. Mais il ne faut jamais avoir un défilé à dos, car cela arrête et amène le désordre; par exemple, comme à Friedland.

15° On ne peut pas demander que chacune des positions qu'on prend à la guerre réunisse tous ces avantages. Les positions ne sont pas toutes de la même importance; elles n'ont d'importance que quand on croit devoir y être attaqué, et celles-là doivent posséder sinon toutes les propriétés d'une bonne position, au moins les plus essentielles.

16° Dans l'offensive, on n'a que deux règles à observer sur l'emploi du terrain: ne jamais choisir pour

son point d'attaque un terrain trop difficile ; et pour la marche d'une colonne d'attaque, chercher une contrée qui puisse dérober son approche à l'ennemi.

17° En résumé, on peut considérer l'observation suivante sur l'emploi du terrain, et surtout pour la défensive, comme la plus importante de toutes.

« Ne jamais trop compter sur la force de la position, » par conséquent ne jamais se renfermer dans une » défensive passive à cause d'un terrain favorable. »

En effet, si la position qu'on occupe est tellement forte qu'elle ne puisse être abordée, alors l'assaillant la tournera, ce qui est toujours possible ; on sera forcé d'évacuer la position et de livrer bataille sur un terrain inconnu et dans des circonstances toutes différentes, comme si la position abandonnée n'était jamais entrée dans les combinaisons de l'armée sur la défensive. Si, au contraire, le terrain n'était pas assez difficile pour rendre impossible l'attaque, alors les avantages d'une telle position ne compenseraient jamais les désavantages d'une résistance passive. En un mot, tous les obstacles de terrain ne doivent servir qu'à une défense partielle, afin qu'on puisse y résister avec moins de troupes et employer le gros de ses forces sur d'autres points, où l'on cherche à remporter un avantage décisif.

De la stratégie.

La stratégie est l'art de lier entre eux les différents combats, et de les combiner pour le but qu'on se propose dans la campagne ou pendant toute la guerre.

Si l'on sait combattre et vaincre, le reste est chose facile ; car pour combiner d'heureux résultats, il ne faut que du jugement, tandis que pour remporter la

victoire il faut encore bien d'autres connaissances : aussi les principes de la stratégie peuvent être exposés en peu de mots.

Principes de la stratégie.

1° Trois objets principaux sont le but de la guerre.

a. Vaincre la force armée de l'ennemi et la détruire.

b. Se rendre maître du matériel et des autres ressources de l'armée ennemie.

c. Gagner l'opinion publique.

2° Comme ce n'est qu'en battant l'armée ennemie qu'on peut obtenir les deux autres objets, c'est contre celle-ci, ou au moins contre sa partie la plus considérable, qu'on doit diriger les principales opérations.

3° Pour s'emparer des ressources matérielles de l'ennemi, il faut diriger ses opérations sur les points où elles sont concentrées, comme la capitale, les magasins, les grandes places de guerre. On peut encore être sûr qu'on rencontrera sur la direction de ces points toutes les forces ennemies, ou au moins leur plus grande partie.

4° L'opinion publique se gagne par une grande victoire ou par la prise de la capitale.

5° Pour obtenir ces résultats, il faut suivre invariablement les règles suivantes :

a. *Employer toutes ses forces avec la plus grande énergie.*

Tout ce qui tendrait à modérer cet effort pourrait faire manquer le but de la guerre ; lors même que le succès paraîtrait probable, il serait imprudent de négliger tout effort qui pourrait le rendre certain. Un effort, même inutile, n'a pas de mauvaise suite, tandis que

la mollesse a toujours des suites fâcheuses. Les sacrifices extraordinaires qu'on demandera au pays pourront l'épuiser, il est vrai, mais aussi il aura l'avantage de les supporter moins de temps. L'effet moral que produit l'énergie de pareils préparatifs est immense : chacun en attend un résultat heureux, et c'est le meilleur moyen de soulever la nation entière.

b. *Concentrer ses forces autant qu'il est possible sur les points où les coups décisifs doivent être portés.*

Lors même que, par une telle concentration de forces, on s'exposerait à des échecs partiels, ceux-ci seraient compensés par le succès obtenu sur le point décisif.

c. *Ne jamais perdre de temps.*

On ne saurait agir avec trop de célérité à la guerre, et il faudrait des circonstances toutes particulières pour se croire autorisé à s'arrêter dans ses opérations. C'est par la célérité qu'à la guerre on parvient à déjouer beaucoup de mesures que l'ennemi est au moment de prendre, et c'est par la célérité encore qu'on gagne l'opinion publique.

En stratégie plus qu'en tactique, on obtient des résultats importants par la surprise : c'est le principe le plus actif de la guerre. C'est à la célérité de leurs mouvements que les grands capitaines, Napoléon, Frédéric II, Gustave-Adolphe, César, Annibal, Alexandre, durent leurs plus beaux triomphes.

d. *Pousser les avantages obtenus avec toute l'énergie possible.*

Ce n'est que la poursuite active d'un ennemi vaincu qui donne les fruits de la victoire.

6° La première de ces règles est la base des trois autres ; on peut tenter l'impossible en la suivant, et cependant ne pas encore risquer le tout. Cette règle donne le moyen de se créer de nouvelles ressources qui mettent à même de réparer les malheurs éprouvés : la véritable prudence consiste plutôt dans cette méthode que dans les mesures timides.

7° Les petits États ne peuvent pas entreprendre maintenant, comme autrefois, des guerres de conquête ; mais, pour soutenir des guerres défensives, les petits États ont aussi de très grands moyens à leur disposition. Si l'on emploie toutes ses forces pour alimenter son armée, si l'on fait tous les préparatifs imaginables, si on a concentré son armée sur le point le plus important, et qu'ainsi préparé on poursuive un grand but, on peut être sûr d'avoir fait en stratégie tout ce qu'il était possible de faire pour la conduite de la guerre. Si, dans le combat, on n'est pas tout-à-fait malheureux, et surtout si l'adversaire n'a pas fait les mêmes efforts, déployé la même énergie, on peut compter sur la victoire.

8° Dès qu'on suit ces règles, on peut être assez indifférent sur la forme même des opérations. Voici ce qu'on peut dire de plus important à ce sujet.

En tactique, on cherche toujours à tourner l'ennemi, surtout cette partie de son armée contre laquelle on veut porter un coup décisif. Non seulement il est beaucoup plus avantageux d'employer les troupes concentriquement que parallèlement, mais encore c'est le moyen de couper à l'ennemi sa ligne de retraite.

Ce qui vient d'être dit sur le mouvement concentrique contre la position et l'armée ennemie s'applique difficilement au théâtre de la guerre et à l'approvision-

nement des troupes. Les colonnes destinées à tourner l'ennemi, la plupart du temps, se trouveraient tellement séparées, à cause des distances sur lesquelles elles opèrent, qu'elles ne pourraient prendre part au même combat. L'adversaire, se trouvant au milieu, pourrait facilement, avec son armée, diriger ses coups contre les corps séparés, et les battre individuellement.

Celui des deux combattants qui, sans une grande supériorité, voudrait agir concentriquement contre son adversaire s'exposerait par là à être battu et à perdre tous les avantages qu'il croyait obtenir en le tournant; car, à la guerre, c'est toujours le combat qui décide. L'influence de l'approvisionnement ne se fait sentir que petit à petit, tandis que celle de la victoire est instantanée.

En stratégie, celui des deux adversaires qui se trouve au milieu des corps ennemis, fût-il seulement de force égale ou même quelque peu inférieure, a une position plus avantageuse que celui qui le tourne.

En tournant tactiquement son adversaire, on obtient le même résultat, c'est-à-dire on coupe à l'ennemi sa ligne de retraite, sans courir les mêmes risques que si on voulait le tourner stratégiquement. Il est donc naturel qu'on ne tente de le faire qu'en ayant une telle supériorité physique et morale, que le succès sur le point décisif ne soit pas compromis par l'absence du corps employé à tourner l'ennemi.

Il est à remarquer que Napoléon n'a jamais cherché à envelopper ses ennemis stratégiquement, bien qu'il leur fût supérieur moralement et physiquement.

Frédéric II ne le fit qu'une seule fois, lors de son invasion en Bohême en 1757. Les Autrichiens par là

furent forcés, il est vrai, de ne livrer leur première bataille qu'à Prague ; mais, en revanche, l'occupation de la Bohême ne donna aucun avantage à Frédéric, tant qu'il n'eut pas gagné la bataille. Depuis, la défaite de Kolin le força à tout abandonner, preuve que les batailles décident tout. A Prague, avant l'arrivée de Schwérin, Frédéric se trouvait en danger d'être assailli par toutes les forces de l'Autriche. Il n'eût pas été exposé à ce danger s'il eût marché à travers la Saxe avec toute son armée réunie. Alors probablement la première bataille eût été livrée à Budin, sur l'Eger, et elle eût été tout aussi décisive que celle de Prague. Ce sont les quartiers d'hiver que l'armée prussienne avait pris en Saxe et en Silésie qui contribuèrent beaucoup à faire faire cette marche concentrique sur la Bohême. Ces circonstances, en général, motivent plutôt le mouvement concentrique des opérations que les avantages qui résultent de leur forme. On met donc souvent en mouvement des corps d'armée des points mêmes où ils se trouvent, au lieu de les réunir, afin d'agir avec plus de facilité et de célérité, et pour ne pas perdre de temps. Le frottement obligé dans le maniement d'une machine aussi compliquée qu'une armée n'est déjà que trop grand pour qu'on l'augmente, en ordonnant des marches inutiles à des corps séparés.

9° En suivant la règle donnée plus haut, de se tenir concentré le plus possible sur le point décisif, on ne sera pas porté à tourner stratégiquement l'ennemi, et l'ordre de bataille se trouve déjà suffisamment indiqué par là ; on pourrait même dire que sa forme par cette raison devient assez indifférente. Mais il est un cas où, en tournant stratégiquement une aile de l'ennemi, on obtient des résultats équivalents à une vic-

toire : c'est lorsque, dans un pays pauvre, l'ennemi a rassemblé à grand'peine des magasins, dont ses opérations dépendent absolument. Alors on fera bien de diriger ses forces principales contre la base de l'ennemi plutôt que contre son armée. Mais pour cela il y a deux choses absolument nécessaires :

a. Il faut que l'ennemi soit assez éloigné de sa base, afin qu'il soit forcé à une longue retraite.

b. Il faut que, sur la direction que l'armée ennemie pourrait prendre en marchant en avant, on puisse l'arrêter avec peu de troupes, à l'aide d'obstacles naturels ou de retranchements, et l'empêcher par là de s'emparer de quelque point qui compenserait pour lui la perte de sa base.

10° L'approvisionnement des troupes est une des conditions absolues de la guerre, et elle exerce sur les opérations militaires une grande influence. La facilité de l'approvisionnement ne permet aux troupes de se concentrer que jusqu'à un certain point ; elle influe même sur le choix du théâtre de la guerre, à cause des lignes d'opérations.

11° L'approvisionnement des troupes se fait aux frais du pays par les réquisitions, si son état pacifique le permet. La manière dont on fait maintenant la guerre permet aux troupes de s'étendre plus qu'on ne le faisait autrefois.

Depuis qu'on en est venu à organiser des corps de trois armes capables de se suffire à eux-mêmes, on peut employer cette méthode, celle qui consiste à s'étendre, sans désavantage, même devant un ennemi qui suivrait l'ancien système, et garderait réunis sur un seul point 70 ou 100,000 hommes. Un corps organisé convenablement peut lutter pendant un certain temps

sans être anéanti contre des forces doubles et triples, et donner aux autres corps le temps d'arriver. Lors même que le corps engagé serait défait, cet échec pourrait être compensé par le résultat général, comme cela a été dit plus haut. Aussi maintenant les divisions et les corps particuliers se mettent en campagne séparés entre eux, et, s'ils appartiennent à la même armée, leur lien consiste à prendre part au même combat.

Cette organisation des armées rend possible leur approvisionnement sans magasins; elle est facilitée particulièrement en ce que chaque corps d'armée a son état-major et ses employés administratifs séparés.

12° Si des raisons majeures, par exemple la présence des principales forces ennemies, ne s'y opposent pas, on choisit pour ses opérations les provinces les plus fertiles, car la facilité des approvisionnements permet la promptitude des mouvements. On peut seulement sacrifier la facilité de son approvisionnement quand on veut s'emparer, soit de la position principale occupée par l'ennemi, soit de la capitale, soit enfin d'une place forte. Toutes les autres raisons, par exemple un ordre de bataille avantageux, etc., sont des raisons beaucoup moins importantes que l'approvisionnement des troupes.

13° Cependant, malgré la nouvelle manière de faire subsister le soldat, on ne peut pas se passer tout-à-fait de magasins. Un général prudent, même dans un pays où les moyens nécessaires pour l'entretien d'une armée sont suffisants, ne manquera jamais de faire former des magasins sur ses derrières, pour les cas imprévus et pour avoir la facilité de se concentrer davantage sur certains points. Cette prévoyance est du nombre de celles auxquelles cependant on ne sacrifierait pas le but qu'on se propose.

Stratégie défensive.

1° Politiquement, on considère une guerre d'indépendance comme une guerre défensive ; stratégiquement, on nomme guerre défensive celle où l'on se borne à combattre l'ennemi sur un théâtre qu'on a choisi et préparé *ad hoc*. Malgré cela, on peut livrer des combats offensifs ou défensifs.

2° On choisit d'ordinaire la défensive stratégique quand l'ennemi est le plus fort. Ceci est naturel, car on trouve de véritables avantages dans les places fortes et dans les camps retranchés, qui sont les préparatifs essentiels du théâtre de la guerre, dans la connaissance des lieux et la possession de bonnes cartes. Avec ces avantages, une plus petite armée ou une armée qui appartient à un État plus petit, ayant moins de ressources, peut résister plutôt que si elle était privée de ces appuis.

Il y a encore deux raisons qui peuvent motiver le choix d'une guerre défensive :

1° La situation géographique des provinces environnant le théâtre de la guerre, qui rendent les opérations très difficiles, à cause de l'approvisionnement. Alors l'armée, sur la défensive, échappe à des difficultés qui viennent entraver les mouvements de l'agresseur.

2° Le sentiment de sa propre infériorité dans l'art de la guerre. Sur un terrain connu, préparé, où toutes les circonstances sont favorables, il est plus facile de faire la guerre et on y commet beaucoup moins de fautes. Ainsi, dans le cas où les généraux et les troupes sont inférieures, on fait volontiers une guerre défensive stratégiquement et tactiquement, c'est à-dire qu'on tâche de ne livrer des batailles que sur un ter-

rain préparé, par la raison que les fautes y sont moins probables.

3° Une guerre défensive doit avoir pour objet quelque grand but, tout comme une guerre offensive. Ce but ne peut être que la destruction de l'armée, soit qu'on cherche à l'obtenir par une grande bataille, soit qu'on rende extrêmement difficile l'approvisionnement de l'armée ennemie et qu'en la forçant à la retraite, on l'expose à de grandes pertes, même sans combat. Les campagnes de Portugal et de Russie le prouvent.

La guerre défensive ne consiste donc pas à attendre lâchement tout des circonstances : on peut attendre si on a la certitude d'obtenir par là des avantages positifs et décisifs. La tranquillité de l'assaillant, pendant le temps qu'il réunit de nouvelles forces, est très dangereuse pour celui qui est sur la défensive : c'est le silence précurseur de l'orage.

Si les Autrichiens, après la bataille d'Aspern, s'étaient renforcés trois fois autant que l'empereur Napoléon, et c'est ce qu'ils auraient pu faire, l'inaction qui précéda la bataille de Wagram leur eût été utile, et elle ne pouvait l'être qu'à cette seule condition. Mais, comme les Autrichiens ne surent pas assez en profiter, tout ce temps fut perdu pour eux; ils eussent donc beaucoup mieux fait si, profitant de la situation difficile de l'armée française, ils eussent essayé de recueillir les fruits de la bataille d'Aspern.

4° Les forteresses sont destinées à occuper une partie des forces de l'ennemi par le siége ou le blocus qu'il est obligé d'en faire. Ce temps doit être employé à battre la partie de l'armée ennemie restée active. On doit donc livrer la bataille en arrière et non en avant

de ses forteresses ; mais on n'attendra pas nonchalamment le moment où elles succombent pour aller à leur secours.

5° Les grands fleuves, sur lesquels on ne peut établir de ponts qu'à grand'peine, comme le Danube depuis Vienne, et le Bas-Rhin, sont de véritables lignes de défense. Toutefois, il serait très dangereux de s'étendre par petits détachements égaux le long du fleuve, pour empêcher le passage d'une manière absolue. Tout en observant les mouvements de l'ennemi, on doit être prêt à le recevoir, et on doit tomber dessus au moment où il exécute son passage, et où la moitié de son monde a traversé le fleuve; ou bien encore, après lui avoir permis d'occuper un petit espace de terrain, lorsqu'il est acculé au fleuve, l'y refouler. La bataille d'Aspern sert ici d'exemple. A la bataille de Wagram, au contraire, les Autrichiens permirent sans nécessité aux Français de gagner beaucoup trop de terrain, et perdirent par là tout l'avantage que donne une attaque contre un ennemi qui vient d'effectuer le passage d'un fleuve.

6° Les montagnes sont un second obstacle de terrain qui procure une bonne ligne de défense. Il y a plusieurs manières de tirer parti des montagnes pour la défense. On peut les considérer comme un fleuve que doit traverser l'ennemi : alors on n'occupe les montagnes qu'avec des troupes légères, attendant avec le gros de ses forces le moment où l'ennemi viendra déboucher des gorges avec des colonnes isolées pour les assaillir avec supériorité. On peut encore occuper les montagnes avec toutes ses forces : alors on ne gardera les gorges qu'avec de petits corps tenant en réserve la moitié ou les deux tiers de son armée pour

tomber avec avantage sur la colonne ennemie qui, ayant forcé le passage, se serait engagée dans les défilés. Jamais on ne doit morceler sa grande réserve avec l'idée de barrer le passage dans toutes les gorges; on doit seulement d'avance être préparé à tomber avec elle sur la colonne ennemie que l'on suppose devoir être la plus forte. Si l'on parvient ainsi à battre la plus grande partie des forces ennemies, on peut être sûr que les autres colonnes qui auraient pu forcer d'autres passages se retireront d'elles-mêmes.

La configuration de la plupart des montagnes donne à leur chaîne des plateaux plus ou moins élevés, tandis qu'elle place dans la partie qui descend vers la plaine des vallées profondes qui forment les gorges. Placé sur la défensive dans les montagnes, on y trouve facilement quelques contrées centrales d'où l'on peut se porter aisément à droite et à gauche, tandis que les colonnes de l'assaillant se trouvent séparées entre elles par des crêtes rapides, souvent même inabordables. Les montagnes ne donnent de bonnes positions défensives qu'avec une pareille configuration. Mais si, au contraire, tout leur intérieur est escarpé et sauvage, de sorte qu'on y soit disséminé, sans communications, alors la défense de pareilles montagnes avec le gros de son armée devient extrêmement dangereuse. Dans une telle situation, tout l'avantage serait pour l'assaillant, qui pourrait tomber sur des points isolés avec une grande supériorité, et les enlever, car il n'y a pas de position de gorge assez forte pour pouvoir résister vingt-quatre heures à des forces trop supérieures.

7° Le succès dans une guerre de montagnes dépend de l'intelligence des chefs subalternes, des officiers, et encore plus de l'esprit dont le soldat est animé. Il

n'est pas essentiel que la troupe soit manœuvrière, mais il faut qu'elle soit animée d'un esprit guerrier et dévouée à la cause pour laquelle elle combat. Aussi les insurrections nationales font ordinairement avec beaucoup d'avantage ce genre de guerre; car s'il y a des qualités qui leur manquent, elles en possèdent d'autres beaucoup plus essentielles.

8° La stratégie défensive étant une manière plus avantageuse de faire la guerre, on doit l'employer jusqu'à ce qu'elle ait donné quelque grand résultat; mais si la paix ne vient pas couronner le succès pour obtenir de nouveaux avantages, il faudra passer immédiatement à l'offensive. En demeurant toujours sur la défensive, on éprouverait le grand désavantage de faire la guerre à ses dépens. Un État qui s'exposerait à recevoir les coups de son adversaire sans les lui rendre se placerait dans la position la plus désavantageuse; il finirait vraisemblablement par s'épuiser et succomber. On doit commencer par la défensive, afin de finir plus sûrement par l'offensive.

Stratégie offensive.

1° La stratégie offensive poursuit directement le but de la guerre, et a pour objet immédiat la destruction de la force armée de l'ennemi; la défensive poursuit le même but et y arrive également, mais indirectement. Par cette raison les règles de la stratégie offensive se trouvent déjà dans les règles générales de la stratégie; deux circonstances seulement ont besoin de quelque développement.

2° La première, c'est le besoin continuel pour une armée de compléter ses hommes et ses armes. Celui qui est sur la défensive peut le faire relativement avec

plus de facilité à cause de la proximité de ses ressources. L'assaillant, au contraire, à cause de leur éloignement se complète plus difficilement, quoique d'ordinaire il dispose de plus grandes forces. Pour que son armée ne soit pas épuisée, il doit prendre d'avance des mesures qui lui assurent l'arrivée de ses transports en hommes, armes et munitions, avant que la nécessité les réclame. Les voies de ses lignes de communications doivent être, pour ainsi dire, constamment couvertes par ses transports de toute espèce. Mais ce n'est pas tout, ces lignes de communications doivent encore avoir des postes armés qui puissent assurer et accélérer ces divers envois.

3° Avec les circonstances les plus heureuses, la plus grande supériorité physique et morale, l'assaillant doit toujours prévoir la possibilité de quelque grand revers. Il doit donc se créer sur sa ligne d'opération des points où il puisse rallier son armée battue. Ces points sont des forteresses avec des camps retranchés, ou pour le moins des camps retranchés seuls.

Les grands fleuves sont le meilleur moyen pour arrêter un certain temps la poursuite de l'ennemi. On doit donc d'avance s'assurer d'un passage moyennant des têtes de pont défendues par une ligne de fortes redoutes.

Pour occuper des points pareils, les villes les plus importantes et les forteresses, on est obligé de laisser derrière soi des troupes plus ou moins nombreuses. Ces troupes devront être proportionnées à la hardiesse des attaques de l'ennemi et à l'esprit hostile des habitants. Ces garnisons forment avec les renforts qui arrivent des corps nouveaux qui, en cas de succès, suivent l'armée, et, en cas de malheur, prennent po-

sition dans les endroits fortifiés pour y couvrir la retraite.

Application des principes précédents à la pratique de la guerre.

Les principes de l'art de la guerre sont si faciles à saisir qu'il suffit pour cela du bon sens ordinaire. En tactique plus qu'en stratégie, on a besoin de certaines connaissances particulières, mais elles ne peuvent être comparées aux autres sciences, ni pour leur diversité ni pour la profondeur de leur enchaînement. On n'a besoin ici ni d'une riche érudition ni d'un haut savoir, pas même de dispositions d'esprit extraordinaires. Si, avec un jugement sûr et exercé, le militaire avait à choisir entre les qualités particulières de l'esprit, il devrait demander la ruse et la finesse. L'amour-propre des écrivains qui s'étaient occupés de l'art militaire fit croire le contraire par respect pour les mystères de cet art. En y réfléchissant sans préjugés, on reconnaîtra la vérité de ce qui vient d'être avancé : au reste, l'expérience est là pour le prouver. Dans la guerre de la Révolution française on vit surgir beaucoup d'hommes qui se montrèrent de fort bons généraux, même des capitaines de premier ordre, et qui n'avaient reçu aucune instruction militaire primitive. On ignore si les Condé, les Walenstein, les Suwarow et tant d'autres l'ont possédée davantage.

Malgré cela, il n'y a pas de doute que l'art de faire la guerre ne soit un des plus difficiles. Mais cette difficulté n'est pas dans la nécessité de posséder des connaissances ou un talent particulier; pour connaître les véritables règles de l'art de la guerre, une tête bien organisée, sans préjugés et qui n'est pas tout-à-fait

étrangère au métier, y suffit. L'application même des règles de l'art sur une carte et du papier n'est pas encore d'une extrême difficulté ; de même qu'il n'y a pas grand mérite à savoir présenter par écrit un plan d'opération militaire. Toute la difficulté consiste : « à rester fidèle dans l'exécution aux règles une » fois arrêtées. »

C'est là la véritable, la grande difficulté, et pour bien la faire comprendre, comme c'est peut-être ce qu'il y a de plus important dans le présent écrit, on tâchera d'en développer toute l'importance.

On peut comparer la guerre à l'action d'une machine très compliquée, dont le frottement est immense, d'où il suit que les combinaisons qu'on forme avec tant de facilité sur le papier ne s'exécutent qu'avec les plus grands efforts. C'est ici que la volonté du chef, que son génie, viennent à tout moment se heurter dans chaque mouvement contre de nouveaux obstacles. D'un côté, on a besoin pour vaincre ces obstacles d'une trempe toute particulière d'âme et d'esprit ; de l'autre, à cause de ce frottement, beaucoup de bonnes idées se perdent, car on est obligé, pour le diminuer, d'opérer plus simplement, tandis que des mouvements plus compliqués eussent amené de plus grands résultats. Il est impossible de signaler toutes les raisons de ce frottement, mais voici les principales :

1° En campagne, on connaît beaucoup moins les situations et les projets de l'ennemi qu'on ne l'aurait supposé en traçant le plan de la guerre. Au moment de l'exécution d'un plan arrêté, une infinité de doutes, et qui ont leur source dans le danger auquel on s'exposerait si on s'était trompé dans ses prévisions, vien-

nent assaillir le chef. Un sentiment d'inquiétude, si naturel à l'homme au moment d'exécuter un grand projet, s'empare facilement de l'esprit, et alors de l'inquiétude à l'irrésolution, de celle-ci aux demi-mesures, il n'y a qu'un pas.

2° On n'ignore pas seulement la force de l'ennemi, mais encore tout ce qu'on en sait par les rapports des avant-postes, des espions, les bruits même qui arrivent quelquefois de son armée, tout cela tend à donner une idée exagérée de sa force. L'homme, en général, est peureux, et c'est pourquoi il est porté à exagérer le danger. Toutes les impressions que le chef éprouve se réunissent pour lui donner une fausse opinion sur les forces de l'ennemi qui sont en face de lui, et voilà encore une nouvelle cause de son irrésolution.

Il est très difficile de se faire une juste idée de l'ignorance dans laquelle on se trouve sur la situation de l'ennemi, et il est fort nécessaire de s'y préparer d'avance.

Un projet qui a été débattu avec sang-froid et auquel on a trouvé une solution probable, ce projet ne doit pas être abandonné légèrement ; les renseignements qui arrivent et le combattent doivent être soumis à une certaine critique ; on doit en demander d'autres, etc. Très souvent les fausses nouvelles se contredisent sur le moment ; quelquefois aussi les premiers renseignements se confirment, et par toutes ces contre-preuves on pourra asseoir son jugement et en tirer une conclusion. Mais, dans l'impossibilité d'obtenir une certitude, on doit être convaincu qu'à la guerre il faut toujours courir des chances ; l'habileté consiste à cacher le terrain sur lequel on veut marcher ; de sorte que le vraisemblable, bien que l'œil ne le saisisse pas maté-

riellement, n'en reste pas moins pour cela probable, et qu'enfin, avec de bonnes dispositions, même en commettant une erreur, on ne s'expose pas encore à une catastrophe.

3° Cette ignorance d'une situation de tous les moments ne se rapporte pas seulement à l'ennemi, mais on se trouve dans cette position par rapport à sa propre armée. Il est très rare qu'elle soit tellement réunie qu'on puisse à tout moment en voir toutes les parties. Dès qu'on est sujet à l'inquiétude, ceci est une nouvelle source d'incertitudes : alors on croit devoir attendre, et un retard dans l'opération devient inévitable.

Il faut donc avoir confiance dans ses préparatifs et croire qu'ils répondront au résultat projeté. Mais surtout il faut avoir confiance dans ses subordonnés ; et c'est pourquoi, dans leur choix, on doit ne se laisser influencer par aucun motif personnel et prendre seulement des hommes sur qui on puisse compter. Si, après tout, on reconnaît que les moyens dont on dispose sont convenablement employés, si l'on a même prévu le cas d'un malheur qui pourrait arriver au moment de l'exécution, de sorte qu'on puisse y parer sans courir les chances d'une catastrophe, alors on doit marcher hardiment à travers les ténèbres de l'incertitude.

4° En voulant faire la guerre avec beaucoup d'énergie, on doit s'attendre à ce que les chefs subordonnés et jusqu'aux troupes même, surtout si elles ne sont pas habituées à la guerre, trouvent souvent que les difficultés sont insurmontables. On dira que les marches sont trop longues, que les efforts sont trop grands, que l'approvisionnement est impossible. En se rendant à ces difficultés, au lieu de faire la guerre avec éner-

gie et résolution, on la fera avec nonchalance et mollesse.

Pour pouvoir résister à toutes ces contrariétés, il faut que le chef ait pleine confiance dans ses vues, et qu'il en soit profondément convaincu. Dans le moment, cela paraît n'être souvent que de l'amour-propre, et c'est cependant de la *fermeté*, qualité d'esprit et de caractère la plus précieuse à la guerre.

5° Jamais les résultats sur lesquels on compte ne sont aussi précis à la guerre que se l'imagine celui qui ne l'a pas faite ou qui ne l'a pas observée attentivement.

Souvent on se trompe de quelques heures dans la marche d'une colonne, sans pouvoir donner la raison de ce retard; souvent on rencontre des obstacles qu'on ne pouvait pas prévoir; on croit pouvoir arriver avec l'armée jusqu'à tel point, et on reste quelques heures en arrière; quelquefois le poste qu'on a placé en avant a résisté beaucoup moins de temps qu'on ne l'avait espéré; un poste ennemi, au contraire, a arrêté l'armée beaucoup plus longtemps; une autre fois, les forces d'une province ne répondent pas à l'idée qu'on s'en était formée, etc.

Tous ces différents retards ne peuvent être compensés que par des efforts extraordinaires, provoqués et obtenus seulement par une sévère volonté du chef, qui touche presque à la dureté. Ce n'est pourtant que par là, et lorsque le chef est certain que le *possible* a toujours été fait, qu'il peut croire que toutes ces petites difficultés n'auront pas *trop* d'influence sur ses opérations et qu'il ne restera pas *trop* en arrière du but qu'il pouvait atteindre.

6° On peut être sûr que jamais une armée ne se

trouve dans l'état que lui suppose celui qui suit ses mouvements de son cabinet. S'il s'intéresse à cette armée, il la croira en meilleur état et plus forte d'un tiers, même de moitié, qu'elle ne l'est en effet. Il est donc assez naturel que le chef d'une armée se trouve dans cette position à l'égard de ses troupes au moment où il trace le plan de ses opérations; ce n'est que plus tard qu'il voit fondre son armée bien au-delà de ses prévisions, sa cavalerie et son artillerie démontées, etc. Ce qui avait paru à l'observateur, dans son cabinet, et même au général en chef au début de la campagne, possible et facile, devient, au moment de l'exécution, difficile, souvent même impossible. Si le chef est un homme plein d'audace et de fermeté, animé du désir de la gloire, il poursuivra son but et l'atteindra : tandis qu'un homme vulgaire l'abandonnera, trouvant une justification suffisante dans l'état de son armée.

Masséna, à Gênes, ne dut son succès qu'aux efforts surnaturels qu'il obtint de ses soldats par sa fermeté, on dirait presque sa dureté; et si en Portugal il a dû plier devant les circonstances, tout autre l'eût fait beaucoup plus tôt.

Dans la plupart des circonstances, les deux armées ennemies se trouvent dans la même situation : par exemple, Wallenstein et Gustave-Adolphe, à Nüremberg; l'empereur des Français et Bennigsen, après la bataille d'Eylau. Mais l'on ne voit pas la situation de l'ennemi, et l'on a la sienne sous les yeux; celle-ci a plus d'influence que l'autre sur les hommes vulgaires, qui suivent beaucoup plus facilement l'impression des sens que le raisonnement de l'esprit.

7° L'approvisionnement des troupes, soit qu'il se

fasse au moyen des magasins, soit au moyen des réquisitions, n'en influe pas moins sur le choix des opérations. Souvent on est forcé, à cause des vivres, d'abandonner les combinaisons les plus heureuses qui auraient eu pour résultat une brillante victoire. C'est encore là une des raisons principales qui rendent l'armée une machine aussi lourde et aussi peu maniable, et font qu'on reste en deçà du but qu'en cherchait à atteindre.

Il est donc certain qu'un chef qui, avec une volonté de fer, exige de son armée les plus grands sacrifices, les plus fortes privations, et des soldats habitués par de longues guerres à tout endurer; un tel chef et une telle armée obtiendront des succès et atteindront leur but, tandis que d'autres, dans les mêmes circonstances, mais non pas avec la même énergie, y succomberont.

8° En général, dans toutes ces circonstances, on ne saurait trop avoir présente à l'esprit la remarque suivante :

Les images qui apparaissent et frappent les sens, au moment de l'exécution d'un plan sont beaucoup plus vives que celles qu'on s'était faites précédemment à l'aide d'une mûre réflexion. Mais l'impression que produisent les sens n'est que la première apparence de la chose, et qui est bien loin d'en être la réalité. On sacrifie pourtant quelquefois, et même assez souvent, une mûre réflexion à une impression passagère. Ordinairement, cette impression mène à une trop grande prudence, à la peur même, car celle-ci est naturelle aux hommes qui n'envisagent les choses que sous un seul point.

Il faut donc se défendre de ces impressions qui affai-

blissent notre jugement ; on n'y parviendra que par une confiance aveugle dans le résultat d'un plan précédemment mûri et arrêté.

Toute la difficulté de l'exécution consiste à rester inébranlable dans sa première conviction. C'est pour cela que l'étude de l'histoire de la guerre est si importante, car on apprend à l'y connaître dans tous ses détails. Les principes qu'on peut acquérir par une instruction théorique peuvent seulement faciliter l'étude, appeler l'attention sur ce qu'il y a de plus important dans l'histoire de la guerre. Elle ne donne cependant qu'une très faible idée de ce qu'on nomme ici le frottement de toute la machine ; cette connaissance ne s'acquiert que par l'expérience de la guerre elle-même.

Dans l'histoire de la guerre on ne doit pas s'arrêter aux principaux résultats, et encore moins aux raisonnements de l'écrivain, mais on doit surtout descendre dans les détails. L'écrivain, rarement, a pour but la vérité absolue : d'ordinaire il embellit les faits de son armée, ou bien il veut prouver, par des règles, ce qui n'est que le résultat fortuit du concours des circonstances Il fait de l'histoire, il ne l'écrit pas. C'est pour cette raison que la lecture de l'histoire de beaucoup de guerres n'est pas nécessaire. Les connaissances qu'on trouve dans quelques descriptions circonstanciées de combats partiels, profite plus que la lecture de beaucoup de campagnes. Il est plus profitable de lire des relations séparées, telles qu'on les trouve dans les feuilles publiques, que des livres d'histoire.

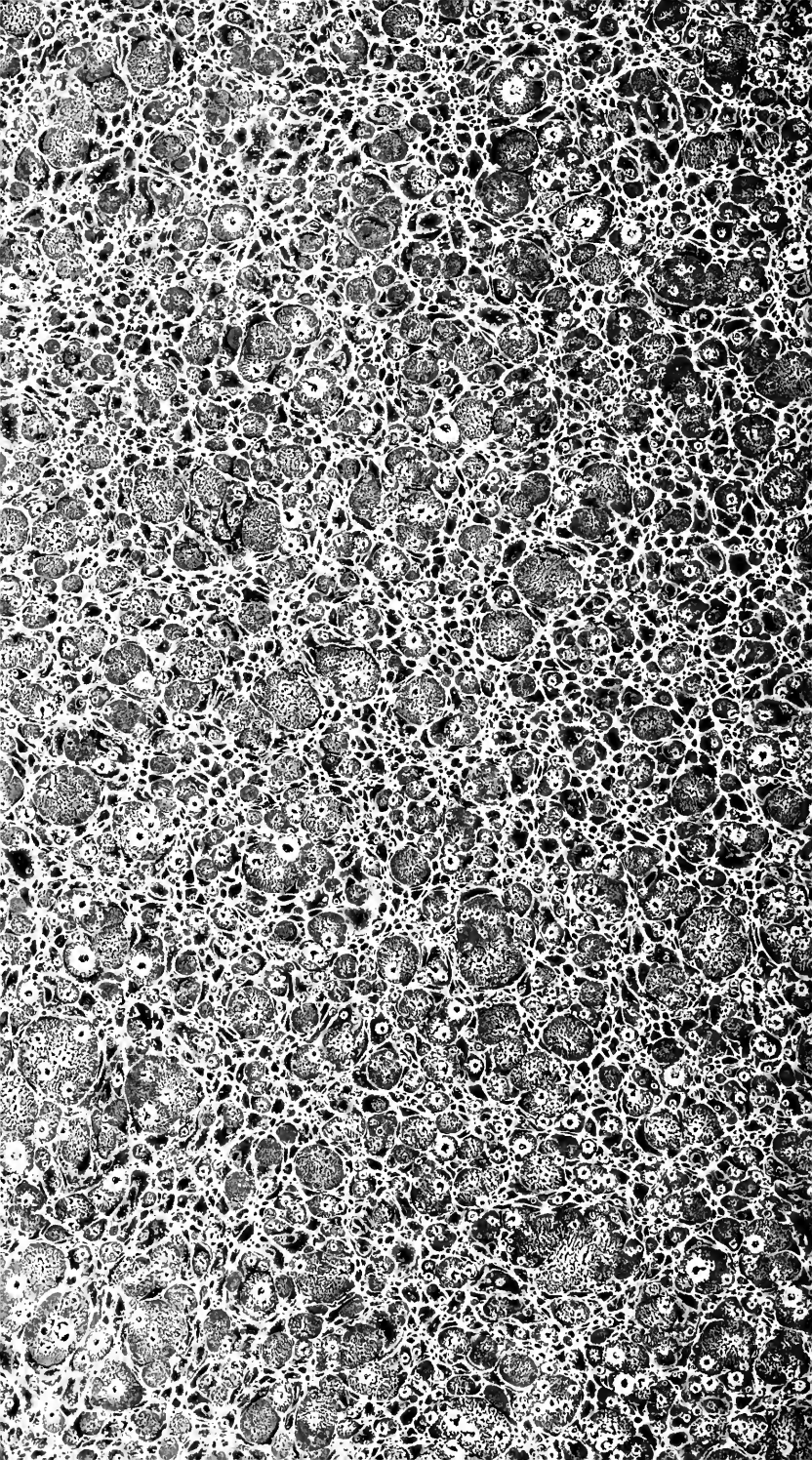
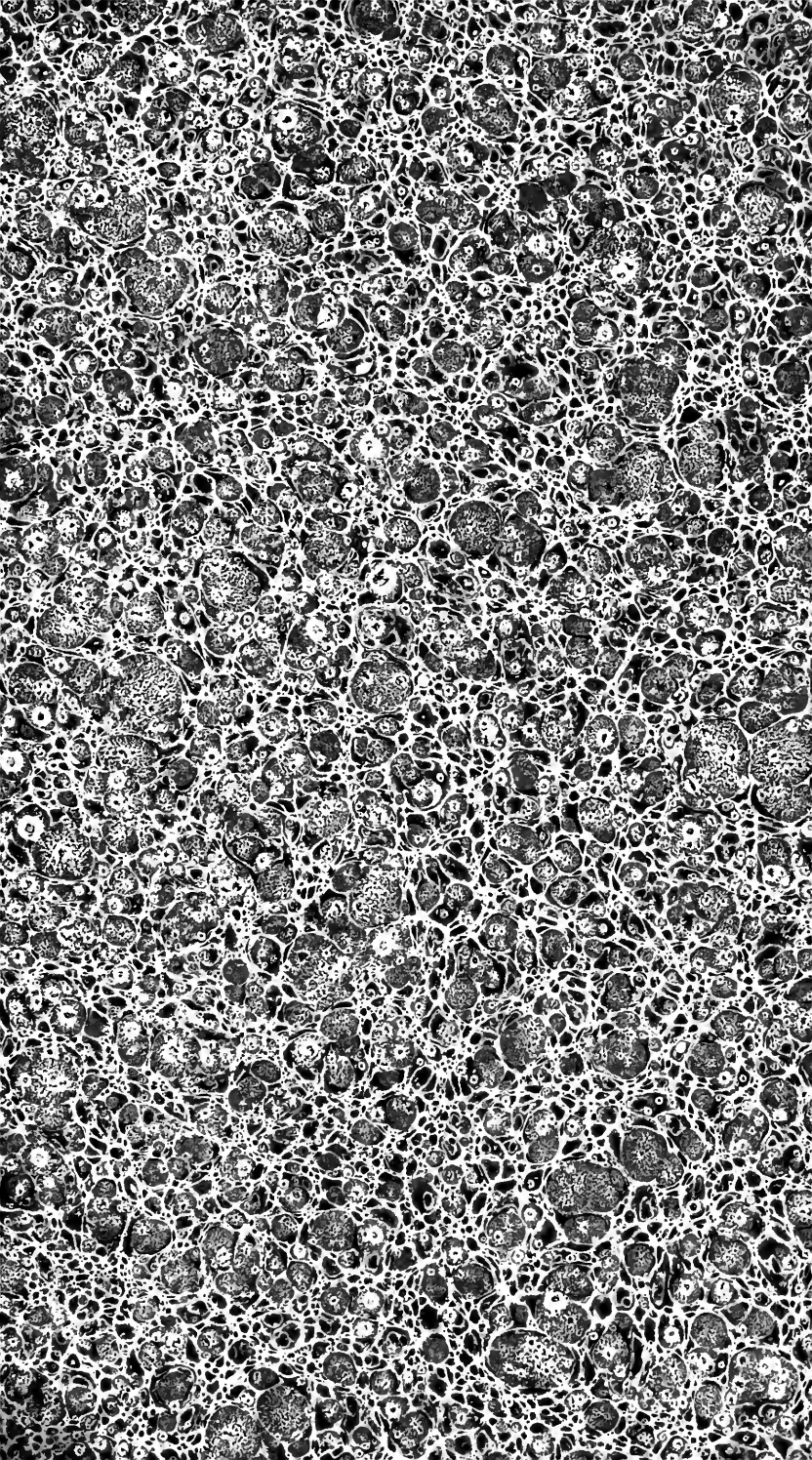
Un exemple de ce genre est la description de la défense de Menin, en 1794. On en tirera la conviction qu'à la guerre, jusqu'au dernier moment,

on ne doit pas désespérer d'un heureux résultat. Il n'y a pas de si mauvaises chances que de bonnes dispositions ne puissent rétablir, même au moment où on l'espérait le moins, et bien qu'en général les effets ne s'en fassent pas sentir aussi régulièrement qu'on se l'était imaginé.

Les sentiments d'un chef doivent être toujours animés par une noble passion. Il faut que cette passion soit, ou la gloire, comme dans César, ou la haine de l'ennemi, comme dans Annibal, ou même l'orgueil d'une chute glorieuse, comme dans Frédéric-le-Grand.

L'homme de guerre doit être audacieux et discret dans ses plans, ferme et persévérant dans l'exécution, résolu, s'il le faut, à une mort glorieuse, et alors son nom ne manquera pas de passer à la postérité la plus reculée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Page.
PRÉFACE.	Biographie du général de Clausewitz. .	1
CHAPITRE I.	Caractère de la guerre.	10
—	II. Théorie de la guerre.	27
—	III. De la stratégie en général. . . .	37
—	IV. Du combat.	47
—	V. Des différents rapports de la force armée à la guerre.	64
—	VI. De la défensive	91
—	VII. De l'offensive.	146
—	VIII. D'un plan de guerre	164
—	IX. Esquisse de la tactique.	181
—	X. Instruction militaire donnée au prince royal de Prusse, en 1812. . . .	209